



DANIEL WALTHER

l'Epouvante

DANIEL WALTHER

L'Épouvante



Éditions J'ai Lu

OceanofPDF.com

L'humanité n'a jamais dépassé l'étape de la chenille, elle pourrit à l'état de chrysalide et n'aura jamais d'ailes.

D. H. LAWRENCE.

© Éditions J'ai Lu, 1979

OceanofPDF.com

AVANT-PROPOS

Il est maintenant de bon ton de déclarer que la dimension spatiale – interplanétaire ! – de la Science-Fiction appartient à un passé révolu et que toute la partie de la fiction spéculative procédant de cette thématique n'est qu'un tissu d'inepties fascinantes. Toute forme de généralisation est forcément bête. Car le rejet de la dimension exotique de la S-F revient à méconnaître purement et simplement la force de la parabole. *Voilà qui* me semble d'autant plus fâcheux que la S-F politique, considérée dans son sérieux inébranlable, qui n'en fait qu'une succession de déclarations d'intention ou de prises de position dénuées de nuances, devient tellement répétitive et si foncièrement ennuyeuse qu'on ne saurait en faire ses lectures quotidiennes.

C'est (peut-être) pour protester contre la paupérisation de la thématique en matière de S-F française que je me suis (enfin) décidé, après un long détour dans la « militance récurrente », à entreprendre la rédaction d'un roman d'aventures exotiques. On y trouvera, et c'est arrivé *consciemment et volontairement*, un certain nombre d'influences (ou plutôt de références !) : *La canonnière du Yang-Tsé* (The Sand Pebbles) de Richard Mc Kenna, bien sûr, mais également *Le Désert des Tartares* de mon maître, Dino Buzzati.

Cela dit, *L'Épouvante*, dont la première version fut publiée dans la revue *Fiction*, est, je le répète, un roman d'aventures. Mais c'est également un réquisitoire contre l'armée et le colonialisme. Si je suis arrivé à démontrer que l'on peut écrire un livre politique sans parler de centrales nucléaires (et pourtant j'habite à moins de trente kilomètres de Fessenheim !) ni de polices parallèles, j'aurai gagné mon pari !

D.W.

LA GUERRE DES LEMS

*Entassez des montagnes de cadavres près d'Austerlitz et de Waterloo,
 Enterrez-les et laissez-moi travailler – Je suis l'herbe. Je recouvre tout.
 Entassez des montagnes près de Gettysburg
 Entassez des montagnes près d'Ypres et de Verdun.
 Enterrez-les et laissez-moi travailler.
 Deux années, dix années passent, et des voyageurs demandent à celui qui
 sait :
 Que s'est-il passé ici ?
 Où sommes-nous ici ?
 Je suis l'herbe Laissez-moi travailler.*

CARL SANDBURG

— S'il vous plaît, s'il vous plaît...

Les mots n'étaient qu'un balbutiement lamentable et Baird n'était pas très bien disposé envers les indigènes. Il refusa donc de se retourner, de prêter attention à une créature certainement misérable et vermineuse, peut-être pourrie de la tête aux pieds par une atroce maladie.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît...

Puis Baird se dit qu'il y avait quelque chose de fascinant, de bouleversant dans cet appel répété, semblable à la prière d'un enfant abandonné par ses parents aux mauvais sortilèges de la nuit. Il se retourna et découvrit une mince silhouette dansante, mal découpée dans la demi-ténèbre de la rue.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il. De l'argent ?

« Quel monde affreux, se dit-il, quel monde impitoyable. »

— Il faut venir avec moi, dit l'étrange créature. C'est très important.

Baird était contrarié. Depuis le matin, il errait en ville ; essayant de noyer sa rancœur, sans y parvenir.

Il y avait eu du courrier. Un courrier officiel, provenant de l'Amirauté. En termes laconiques, définitifs, on le prévenait que sa demande de mutation loin de Celaeno de Peroyne avait été rejetée. L'exil s'éternisait. Le terrible exil, semblable à la mort.

« Personne ne peut plus rien pour moi. Je suis un mort-vivant. »

— Je ne suis pas fatigué de vivre, dit Baird. Montre-moi au moins ton visage. Comment pourrais-je savoir si je dois te faire confiance.

— Il faut que tu te fies à ton instinct, dit la voix. Seul ton instinct peut te répondre. Mais dépêche-toi, car le temps nous est mesuré.

Il soupira, cherchant dans sa mémoire des souvenirs atrophiés. Il lui semblait en effet avoir déjà entendu cette voix quelque part, au hasard du temps perdu, sur un autre monde qui appartenait déjà à un ailleurs imprécis où régnaient de vagues divinités aux pensées ombrageuses. Il s'approcha de quelques pas, mais une main se leva, dans la pénombre de la rue, l'arrêta :

— Non, vraiment, vous ne devez pas faire un pas de plus. Je ne compte pas : je ne suis qu'un messenger. Un second rôle dans une pièce très complexe...

Depuis qu'il se trouvait en route parmi les étoiles et plus précisément depuis le début de son exil sur Celaeno de Peroyne, le lieutenant Baird avait fini par s'habituer aux circonlocutions des habitants des autres planètes. Au début, comme tous les gens de son espèce, il n'avait pu se défendre de réactions racistes, se réfugiant prudemment derrière la crainte qu'inspirait l'uniforme des Forces confédérées. Maintenant son hostilité ressemblait davantage à de l'agacement. D'ailleurs, il était beaucoup trop préoccupé par son propre sort pour accorder à des humanoïdes plus ou moins bien civilisés plus d'importance qu'il n'était absolument nécessaire.

— Je vous en prie, venez avec moi, maintenant, supplia l'inconnu.

« Je ne comprends pas la raison de cet acharnement... »

Après tout ; il n'était qu'un petit officier subalterne, vaguement neurasthénique, égaré dans les méandres d'une guerre fluctuante et interminable.

« Fie-toi à ton instinct », avait dit la voix. Mais que lui disait son instinct ? Rien, les voix de son subconscient demeuraient inaudibles,

tellement lointaines qu'elles se perdaient en échos imprécis. Puis, bizarrement, un tumulte naquit dans sa tête et il s'ébroua tel un chien sous l'impact d'un flot de particules sonores :

« Le monde est un océan de flammes, disait le tumulte, un vaste marécage d'absence et d'angoisse. Tu dois suivre le messager que je dépêche vers toi. Il peut te conduire dans les labyrinthes de la nuit. »

Brian Wendell Baird, lieutenant de la Flotte confédérée, en disgrâce et en exil, murmura quelques paroles qui pouvaient à la rigueur passer pour un acquiescement, puis il demanda d'un ton raffermi :

— Tu n'oserais pas entraîner un officier dans une aventure mortelle. Tu sais bien que tu ne t'en sortiras pas...

Une musiquette résonna dans son cerveau, effaçant l'empreinte de ses propres pensées. Il avait l'impression soudaine, assez intolérable, que les ténèbres, dans cette rue étroite, déjà masquée par les rebonds des façades, s'étaient appesanties, comparables à une masse grouillante, indescriptible de bestioles hideuses. Celaeno de Peroyne était un monde étrange où la réalité semblait aussi instable que la composition de certaines substances chimiques qui passaient leur temps à sauter d'un état à l'autre (gazeux, liquide, solide) : un vrai sortilège. Dans cette atmosphère étouffante, l'uniforme avait quelque chose de rassurant : il symbolisait un univers où toute chose était à sa place, où les uns donnaient les ordres que les autres exécutaient, sempiternellement, à perte de pensée. Les ordres ne se discutent pas.

Befehl bleibt Befehl.

Command ! We shall obey !

Gli ordini non se discutono !

Même la mort avait l'air de prendre des gants quand il lui arrivait de prélever son tribut sur l'immense armée des Confédérés. Elle avait presque l'air de s'excuser, la camarade... Mais une fois de plus c'était la trêve. Les guerriers restaient sous les armes, et leurs navires de combat, immenses forteresses aux reflets de platine et d'iridium, continuaient de patrouiller entre les étoiles.

Le lieutenant Baird se mit à suivre l'étrange silhouette vaguement claudicante et il lui apparut soudain qu'il respirait plus à l'aise malgré l'étreinte bizarre des ténèbres, malgré l'incertitude dans laquelle il se trouvait. Il était débarrassé du terrible fardeau qui venait de peser sur ses

épaules, l'air pénétrait profondément dans ses poumons, pur et roboratif, débarrassé des miasmes visqueux de cette serre morbide qui avait nom Celaeno de Peroyne.

Il leva les yeux, craignant un bref instant de ne découvrir au-dessus de sa tête qu'une lugubre flaque d'obscurité, sans la moindre lueur stellaire, mais les étoiles étaient bien là, répandues généreusement dans l'axe de la ruelle, telles des éclats de silex étincelants.

« Peut-être suis-je en train de rêver tout cela. Peut-être suis-je étendu dans la moiteur de ma chambre, ivre ou drogué, ou les deux à la fois. Dans cette torpeur, dans cette moiteur, dans cette vie à la dérive... »

Depuis longtemps, les nuits de Port-Jaïra étaient pour Baird dénuées de surprises. La vie de garnison, depuis les temps lointains des premières conquêtes spatiales, n'avait guère changé. Alcools, drogues, bordels, maladies tropicales et intrigues incessantes conditionnaient le passage des jours et des nuits.

Port-Jaïra (à peine 30 000 âmes perdues !) était une des cités de la côte de la mer d'Offuz. Un étagement de terrasses souvent pestilentielles. On y devinait les restes d'une civilisation ancienne et puissante, lentement saisie par la décadence. Mais Baird n'avait jamais désiré réfléchir sur les crises de croissance et les retours d'âge des civilisations interstellaires. Pour lui, toutes les civilisations étaient mortelles, irrémédiablement promises au chaos et au silence. Le reste n'était que bruit et fureur inutiles, même à présent que la paix était signée entre les belligérants, la Confédération et l'Empire de Lémura, une paix qu'avec énormément d'emphase et une bonne dose d'hypocrisie les uns et les autres appelaient la Trêve des Cinq Siècles.

Malgré une méfiance bien compréhensible – après tout le conflit armé, entrecoupé de pauses trompeuses et de négociations essoufflantes, durait depuis un nombre presque incalculable d'années ! –, une paix hallucinante s'était installée dans les cieux. Les deux Géants s'acagnardaient dans une sécurité fallacieuse, semblables, dans leurs professions de foi, à de vieux chats fatigués que leurs griffes empêchaient de dormir du sommeil du juste. Finalement, et ils ne l'ignoraient pas, la concorde leur semblerait bientôt ennuyeuse comme un mariage de raison. L'innombrable soldatesque de chair, d'acier et de matière(s) synthétique(s) s'était brusquement retrouvée en disponibilité. Surtout depuis qu'une formidable expédition punitive avait bouté les infatigables pirates orkandes hors des sphères d'influence des

deux Géants. On l'avait occupée, tant bien que mal, à toutes sortes de travaux secondaires, à des missions inutiles ou farfelues. Mais on savait aussi que la moindre étincelle suffirait à remettre à feu et à sang une zone de plusieurs milliers de parsecs de diamètre. Cette situation de statu quo hypocrite, Baird l'avait surnommée *la mauvaise guerre*. Non qu'il pût y avoir pour lui de bonnes ou de justes guerres, mais les ambitions contraires déguisées en entente cordiale lui faisaient l'effet de détonateurs à l'échelle galactique. Quelqu'un, quelque part, poserait fatalement le pied au bon endroit... et l'espace redeviendrait rouge...

Les rues étaient atrocement vides.

Mais inhabituellement propres.

Vertigineusement rectilignes. On aurait pu se laisser gagner par une confiance fascinante. Oui, certainement... on aurait pu, avec un peu de mépris pour de vieilles inquiétudes, se laisser fasciner tout à loisir par cet enchevêtrement d'odeurs, de sensations, par cette avance, cette pérégrination dans le monde du froid (ou de la fraîcheur ?... du silence ?).

Chassée la touffeur tropicale des rues de Port-Jaïra. Et avec elle, la pesanteur des jours, la mollesse dégradante des nuits.

Les nuits surtout, les terribles, les interminables nuits de Port-Jaïra dans le flamboiement vénéneux de la lune, une lune qui semblait distiller des poisons insidieux qui minaient l'énergie des dormeurs comme les mancenilliers, ces arbres légendaires de vieux récits terriens. Les nuits qui semblaient couvrir sans cesse des menaces répugnantes. Et dont il fallait chasser les cauchemars par l'abus des drogues et des alcools...

Un vent frais venu de hautes cimes perdues dans des nuages indissolubles avait l'air de balayer maintenant les ruelles désertes, s'engouffrant dans les vêtements de Baird, comme pour l'emporter au loin, par-delà les infertiles limons des ténèbres. Il marchait avec grâce et légèreté, et se disait : « Je viens d'acquérir un corps tout neuf ; toutes les cellules de mon organisme ont été miraculeusement régénérées. »

Il échappait à la médiocrité de sa condition, au triste destin des malheureux guerriers dispersés dans les zones perdues de la galaxie. Les rouages encrassés de sa machine interne, instantanément remis à neuf, fonctionnaient avec force et régularité.

Quand il s'éveilla de cette merveilleuse torpeur, il constata qu'ils étaient parvenus au pied de l'ancienne citadelle, une vieille forteresse ruinée qui

dominait la ville et qui attestait encore la gloire passée de Port-Jaïra. Effectivement un vent plus frais que de coutume soufflait de la mer, apportant d'étranges parfums qui faisaient frémir délicieusement les narines de Brian. « On dirait que ce monde est en train de se métamorphoser. De reprendre vie... » Il écarquilla les yeux pour chercher au-dessous de lui, étagées au-dessus des jetées, les lumières de la cité, mais on aurait pu croire qu'une brume répandue sur les divers quartiers de Port-Jaïra empêchait d'en distinguer les grandes lignes topographiques. Son cœur commença de battre plus vite. Il se tourna vers son guide et s'écria :

— Tu m'as entraîné dans un guet-apens !

Mais il n'alla pas plus-loin, la poitrine transpercée par le poignard de l'angoisse : il se trouvait seul au milieu des ruines.

« De telles choses sont impossibles. Elles ne peuvent pas ÊTRE. »

Alors la voix qui lui avait parlé tout à l'heure résonna une nouvelle fois dans son esprit : « Tu dois te fier à ton destin. Ici tu es en sécurité. Personne ne touchera à un cheveu de ta tête. »

Des formes aériennes se mirent à évoluer autour de Brian Baird, le frôlant parfois, mystérieusement, et à chaque attouchement, il s'imaginait (ou bien alors était-ce la réalité ?) qu'une force et une énergie toutes neuves lui étaient injectées par ce simple et léger contact. Les présences immatérielles qui hantaient ces lieux d'un autre temps semblaient le guider vers les hautes murailles qui cernaient le cœur de la citadelle. Il parcourut ainsi des couloirs désolés, des cours austères où luisaient les anneaux de serpents endormis, des salles dénuées de toit au-dessus desquelles resplendissaient les étoiles.

Celaeno de Peroyne, planète perdue, monde maudit, Cloaca Imperii !

Une garnison peut-être sacrifiée à la Confédération. À la périphérie des combats. Une terre que les Lems n'avaient même pas cherché à disputer aux hommes, une île de l'espace dont l'exploration et la mise en valeur s'étaient soldées par un de ces échecs non pas fracassants mais subtilement déprimants qui avaient marqué de tristes balises la route de la conquête et de la gloire...

Et pourtant certains vestiges prouvaient que cette planète avait connu en des temps peut-être pas tellement lointains quelque chose comme un âge d'or. Et la Citadelle qui dominait Port-Jaïra avait certainement servi de résidence fortifiée à des monarques remplis de rêves ambitieux.

Baird se sentait bien, en confiance, en paix avec l'univers. Il ne regrettait plus cet exil, son éloignement des terres où régnaient le luxe et la débauche de la civilisation des Oligarques. D'ailleurs, s'il était bien honnête et franc avec lui-même, n'était-il pas depuis longtemps tombé sous le charme malsain de Celaeno de Peroyne ? N'avait-il pas eu l'impression, chaque fois qu'il revenait, pour de brefs congés, en terre confédérée, que le temps courait sans lui, tel un bolide lancé à fond de course, vers une destination inconnue. Les rares amis qui daignaient le revoir encore, à l'occasion de languissantes beuveries, le traitaient avec un dédain, rendu presque imperceptible par les maniérismes de la conversation, mais bien réel pour un individu que la vie avait profondément marqué de son sceau. C'est pourquoi, sans trop vouloir se l'avouer, le lieutenant se sentait presque soulagé quand les ombres de l'espace se refermaient sur lui et qu'un des grands oiseaux métalliques de la Confédération l'emportait vers ce monde peuplé de spectres faméliques et de créatures indifférentes au passage du temps et aux orages de la guerre hégémonique qui opposait depuis infiniment d'années les armadas de Lémura et de la Concorde oligarchique.

La salle où il se trouvait à présent resplendissait comme en plein jour, tandis que résonnaient des sonorités étranges et grêles, et que des murmures soyeux se pourchassaient de coin en recoin. Il ferma les yeux, afin de se mieux concentrer, de recevoir par tous ses pores ces bienfaisantes décharges énergétiques. Puis il eut conscience d'une présence plus charnelle et leva lentement les paupières : un homme se tenait devant lui. De taille moyenne et sans signes particuliers, il avait revêtu, pour cette insolite rencontre parmi les témoins du passé, une tenue qui devait symboliser quelque autorité ancienne.

— Je suis heureux de vous voir, lieutenant Baird... dans ce cadre qui convient parfaitement à une conversation élevée. J'espère que le messenger que j'ai envoyé vers vous a bien transmis mon message... Ce n'est pas moi qui vous ferai un discours sur les difficultés de communication entre les espèces... même évoluées.

Il essaya de graver les traits de cet homme dans sa mémoire, afin de pouvoir le reconnaître si un jour il le retrouvait sur son chemin, mais il y avait comme une lourde masse qui pesait sur son front, sur ses paupières vaguement douloureuses.

— Non, vous ne rêvez pas toutes ces choses, ces rues bizarres, ces monuments effrités par le temps, cette forteresse devenue aussi inutile que

les vôtres le seront un jour. Je vous ai observé, lieutenant, et je vous ai fait suivre constamment par l'un ou l'autre de mes compagnons. Je sais que vous êtes différent des autres militaires cantonnés à Port-Jaïra, mais aussi que de tous les officiers qui vivent parmi nous vous êtes le plus démuné d'ambition et le moins fait pour la vie belliqueuse...

Le discours de l'inconnu, logiquement, aurait dû agacer Brian. Personne, en effet, n'apprend avec plaisir que des étrangers fouillent sa vie privée comme si elle n'avait guère plus de valeur qu'un paquet de vieilles hardes. Mais non, il demeurait là, les yeux écarquillés, recevant ces paroles comme si leur contenu avait quelque chance de lui révéler prodigieusement la solution à ses problèmes.

L'inconnu, d'ailleurs, poursuivait ses considérations, toujours sur le même mode, un peu endormant, avec une douceur qui devait recouvrir une force de caractère peu commune.

— ... Même un vieux peuple comme le nôtre. La paix est revenue entre vous et les armées de Lémura. Une paix qui nous concerne peu, il est vrai, puisque vos troupes continuent d'occuper nos villes, sans tenir compte de ce que nous pensons et ressentons. En votre qualité d'officier (même subalterne !) de l'armée confédérée, vous ne pouvez prendre nos malheurs en considération. Et le voudriez-vous, que vous seriez encore trop préoccupé de votre propre misère morale...

Pendant que ces paroles tombaient sur lui, avec une lenteur presque majestueuse, Brian se sentit complètement libéré de ses peurs, de ses terribles appréhensions. Cette voix qui résonnait dans les profondeurs de l'ombre était apaisante, semblable à un baume qui aurait coulé sur des blessures déjà anciennes mais toujours suppurantes et douloureuses, compagnes lancinantes des nuits sans sommeil et des journées inutiles.

« Un vieux peuple comme le nôtre... une guerre qui nous concerne peu, et une paix où personne ne trouvera son compte... mais le monde est vieux, tellement vieux, lieutenant Baird, que vous, pauvre grain de sable jeté dans l'ouragan du temps, ne pouvez l'appréhender dans toute son odieuse pérennité... »

L'odieuse pérennité du temps.

Des images flottaient autour de Baird, les unes fulgurantes et colorées, semblables aux éclairs violents jaillis des canons-lasers, d'autres aux teintes pastel estompées par les imprécisions de la mémoire... d'autres encore, tels

de simples météores traversant l'écran de ses rêves éveillés, étoiles fugaces de ciels d'été.

L'odieuse pérennité du temps.

Les présences étaient revenues, attentives, silencieuses, une assemblée secrète, tenant dans ces ruines de mystérieuses assises.

— Mais que me voulez-vous, à la fin ? Que cherchez-vous à me dire ? Je ne vous comprends pas ! QUI êtes-vous ?!

Des rires légers résonnèrent dans les salles voûtées, le long des corridors, au fond des oubliettes de la vieille forteresse, comme si l'énigmatique compagnie trouvait ses paroles incongrues, ses questions dénuées de sens.

— Lieutenant Baird, vous n'êtes pas encore en mesure de comprendre, mais n'ayez crainte : votre heure viendra. Votre heure viendra, fatalement.

Les images basculèrent dans la nuit luminescente, comme si une main d'ombre, décharnée, avait balayé dans le vide tous ces faux-semblants, ces subterfuges, rétablissant la réalité du monde environnant dans toute sa virile simplicité.

Une musique vague, notes étirées dans toutes les hauteurs sonores, le fit glisser le long du toboggan de la nuit de Celaeno de Peroyne, Anaconda Toboggan, gigantesques montagnes russes de la planète-illusion, balançoire fantastique d'un monde en trompe-l'œil. Il tomba à la renverse dans une fantasmagorie de visages tournoyants, de lèvres entrouvertes, de paroles douces, de frôlements furtifs... (rires-chuchotis) murmures ondoyants dans les ruines ténébreuses !

— Vous n'êtes pas encore en mesure de comprendre, dit une voix féminine, une voix qui évoquait, dans sa raucité prenante, des plaisirs anciens, des joies (presque) sans mélange. Votre heure viendra cependant. Elle viendra, fatalement...

Cette voix mystérieuse fit frémir Brian d'une sorte de sauvage appréhension : crainte et plaisir mêlés, comme si des mains de femme remplies de douceur et de gel lui avaient lentement, complaisamment caressé la colonne vertébrale.

Le brouillard qui l'entourait parut se dissiper tandis que les ombres s'éloignaient dans une rumeur qui ressemblait aux battements d'ailes soyeuses. Seules demeurèrent présentes à ses yeux deux formes humaines encore indiscernables, rigoureusement immobiles. La voix qui l'avait entouré d'une plénitude de sensations confuses provenait de l'une d'elles :

— Les vieux peuples sont parfois comparables à des volcans : ils portent en eux les germes de futures éruptions.

Maintenant le visage de la femme était clairement visible, comme découpé sur un écran de flammes jaunes ; ses contours semblaient crépiter dans une brume dorée.

« Je veux graver les traits de cette femme dans ma mémoire, afin de la reconnaître le jour où sa route croisera la mienne. »

Mais sa fascination était si grande qu'il se laissa captiver par le regard étincelant de la jeune femme, par le magnétisme qui se dégageait de son corps dont les formes demeuraient dissimulées sous les plis d'un vêtement dénué de grâce et que ce fut presque sans transition aucune qu'il tomba dans une sorte de demi-sommeil où il lui était plus que jamais impossible de distinguer le rêve de la réalité. Les yeux luisants de la belle inconnue, ses hautes pommettes, sa bouche sensuelle le poursuivirent encore dans les corridors hantés du temps. Musique à nouveau, et la sensation affolante de perdre l'équilibre, de tomber à la renverse, de glisser sans retenue sur le monstrueux toboggan de la nuit. Il entendit crier dans les ruines et comprit que c'était sa propre voix qui résonnait ainsi, pauvres stridulations de criquet broyé entre les mâchoires de l'inconnu.

Puis : rassurante, telle une main tendue par-dessus un noir désert battu des vents, la voix masculine revint, et il s'arrêta de tomber dans l'abîme fulgurant.

« Nous pouvons parler encore, disait-elle, à la fois ferme et convaincante, mais il faut que tu l'oublies, ELLE. Il faut que tu la chasses de ton esprit jusqu'au moment où d'autres révélations, plus importantes, te seront faites.

Le bras de l'inconnu vint se glisser sous le sien, le guidant le long des couloirs de la citadelle. Brian n'avait pas honte de se laisser conduire ainsi comme un enfant ou un homme qui a perdu toutes ses forces dans un combat épuisant.

Et pendant qu'ils gravissaient ensemble les marches de la plus haute tour de guet, toute la cruelle vacuité de la guerre apparut à nouveau dans l'esprit du lieutenant. Symbolisée par une averse d'images violentes : bourrasque de feu liquide/explosions silencieuses dans le vide interstellaire/corps brûlés par les lasers/visages déchirés par une angoisse et une souffrance inexprimables/landes oxydées par les bombes/colonnes hurlantes de mercenaires fous/villes disloquées frappées en plein cœur/civilisations

anéanties sur le passage des belligérants/génocides en tous genres et bien sûr la peur, la haine, la cruauté, la mort et un désespoir plus glacial, plus définitif que la nuit de l'espace.

Ils progressaient en silence et Baird était comme sourd aux sons du Dehors ; il n'entendait même pas le bruit que produisaient ses bottes en frappant les marches. L'escalier de la tour semblait interminable, mais le lieutenant était devenu insensible à la fatigue et... quand enfin, les étoiles de Celaeno de Peroyne resplendirent au-dessus de sa tête, il eut l'impression qu'il venait de franchir des distances incommensurables, d'immenses portions de territoire galactique et qu'il était retourné en arrière dans les brèves années de sa jeunesse. Des visages qu'il avait cru oubliés défilèrent dans la nuit du temps.

La mer d'Offuz se paraît de teintes somptueuses ; comme si dans ses profondeurs d'étranges alchimies étaient en cours.

Plus tard, quand il fut confronté, à bord de *l'Épouvante*, à des événements de plus en plus fantastiques et décevants, il essaya vraiment de retrouver la mémoire de ces heures étranges passées parmi les ruines. De se remémorer les traits de cet interlocuteur bienveillant qui avait semblé le comprendre mieux que ses pareils et lui avait parlé presque comme à un ami. Ce ne fut que peu à peu, et dans les tourments de journées confuses, qu'il retrouva, dans les détours de son esprit, quelques-unes des paroles de l'inconnu.

Il lui avait confié, cette nuit-là, des secrets bien minces mais qui étaient le brin de laine qui dépasse d'une tapisserie aux teintes incertaines et qu'un jour, poussé par on ne sait quelle révélation soudaine, on saisit entre le bout de deux doigts. Sans trop savoir comment, on se retrouve alors devant une trame entièrement défaite, comme si tout n'avait tenu qu'à ce fil.

Toujours est-il que cette belle nuit-là, le lieutenant Brian Wendell Baird demeura plusieurs heures parmi les ruines et qu'il échangea avec cet homme surgi des encoignures de la Citadelle des propos qu'un vertige inexplicable noya peu de temps après qu'ils se furent séparés.

S'il avait pu garder l'entier souvenir de cette entrevue, peut-être se serait-il senti moins tranquille en descendant vers Port-Jaira endormi, sans doute même se serait-il arrêté de temps à autre pour regarder derrière lui la haute silhouette de la forteresse saccagée, guettant les ombres qui se bousculaient dans la nuit. Mais durant tout le temps qu'il lui fallut pour parcourir en sens

inverse l'itinéraire compliqué par lequel il était parvenu à la Citadelle, il n'y eut place dans son cœur et dans son esprit que pour des pensées sereines ou joyeuses.

« Je suis soulagé, réellement soulagé, se disait-il, par exemple, que l'Amirauté ait tout bonnement refusé de prendre ma demande de mutation au sérieux. J'ai désappris le monde... rien ne m'attire plus là-bas. La longue guerre a endurci les cœurs de ceux que j'aimais. Je suis devenu un étranger et je sais que la solitude est mon lot. Une solitude que je partage avec tant de milliers d'hommes que le hasard des combats a emportés à des dizaines, des centaines, des milliers d'années de lumière de chez eux. Ce temps est sans âme ni pitié, et il se peut qu'il nous tue jusqu'au dernier, ou, à défaut de nous tuer, qu'il nous enlève notre âme. »

Mais il se disait toutes ces choses sans amertume réelle : c'était plutôt comme de tenir une récapitulation de sa vie passée. Tandis qu'il descendait une rue étroite, fortement pentue, il essaya de s'imaginer ce qu'aurait pu être sa vie si, tant d'années auparavant, alors que les hommes se jetaient frénétiquement sur les routes de la conquête, il y avait eu autre chose « au détour » de la nuit du cosmos que les terribles équipages de Lémura. S'il avait pu choisir une autre voie que la carrière des armes... Mais la guerre durait depuis trop longtemps, la routine de la vie militaire s'était trop acharnée sur lui pour qu'il fût encore capable de penser une existence de civil.

Une voix qui n'était pas la sienne, mais qu'il lui semblait très bien connaître, résonna dans le silence nocturne, renvoyé par les façades aveugles : « Tu as raison, tout est bien ainsi. Tu peux retourner la question dans tous les sens, tu peux essayer de réfléchir interminablement sur le pourquoi et le comment des choses, tu en reviendras toujours au même point. Et ce même point où, fatalement, tu devais aboutir un jour, c'est ce monde que vous nommez Celaeno de Peroyne. »

Le ciel au-dessus de la tête de Brian était une majestueuse fournaise d'étoiles. Une multitude de soleils, anonymes pour la plupart. Peut-être des milliers d'empires sur le déclin ou en gestation. L'une d'elles couvrirait peut-être le monde d'où naîtrait une nouvelle nation de proie mille fois plus redoutable que celle des hommes ou des Lems. Mais cette probabilité ne pouvait rien contre la paix de cette nuit.

Ce fut seulement lorsqu'il sentit monter dans ses narines la familière odeur de pourriture des quartiers portuaires qu'il songea à consulter sa

montre et qu'il se rendit compte que quelque chose « clochait » dans son emploi du temps. Que plusieurs heures du passé immédiat s'étaient comme évaporées dans le silence oppressant de la nuit. Cette constatation lui empoigna le cœur et il s'appuya un instant contre la façade d'une maison tortueuse dont les portes et les fenêtres avaient été soigneusement barricadées. À nouveau, le décor lui parut hostile, pervers, presque monstrueux. Cette paix qui l'entourait n'était que leurre, exactement comme la trêve signée avec les Lems. En réalité, le péril se trouvait partout et on ne pouvait faire confiance à personne, pas même à ceux qui portaient le même uniforme.

« Dans quelques heures, le soleil se lèvera. Je me rendrai à mon travail et j'oublierai toutes ces chimères. Je parlerai en phrases toutes faites, réglementaires. Ou alors, je plaisanterai grassement, entre deux portes, avec d'autres officiers. Ils diront : Putain de bled ! On crève ici ! On crève, et ces salauds, là-bas, se paient les plus belles putes de la galaxie. C'est une de leurs constatations favorites : On crève ici ! Mais il est vrai que ce monde est vraiment celui de la tristesse et de la mélancolie. »

À nouveau, il sentit le piège se refermer sur lui, le piège aux mâchoires intemporelles et glacées. Des crocs de gel lui traversaient les poignets et les chevilles, le mordaient cruellement. Des larmes lui jaillirent des yeux, comme si la douleur était réelle, comme si du sang coulait véritablement de ses avant-bras et de ses jambes meurtris.

Quand il regagna son appartement, il grelottait de fièvre. « Voilà l'explication, se dit-il, je suis malade et j'ai dû errer dans ces chiennes de rues pendant des heures. »

Il but ce qu'il restait d'une bouteille d'alcool importé des planètes de la Munificence mais son estomac se révolta tant et si bien qu'il courut se soulager dans la salle de bains. Une douleur familière naquit dans ses viscères, et il se jura une fois de plus de s'amender, de consulter le médecin-major (qui buvait autant que lui mais supportait bien mieux le climat !) et de se consacrer à des passe-temps moins inavouables.

Il lutta près d'une heure contre la souffrance, car les médicaments tardaient à agir. Enfin, épuisé, les tempes broyées par la fièvre, il sombra dans un sommeil agité.

Il rêva de hautes tours dressées au-dessus de la mer d'Offuz, de murailles impressionnantes, témoins d'une gloire resplendissant de ses feux les plus

splendides. Il y avait un ciel immanquablement bleu, une mer constellée de taches blanches ou rouges, qui étaient autant de voiliers prenant habilement le vent. C'était une image paisible, celle d'une civilisation prospère et heureuse qui avait confié son sort à des administrateurs pacifiques. Ils n'avaient, ces hommes et ces femmes pleins de sagesse, que mépris pour les grands enthousiasmes guerriers qui avaient jadis bouleversé quelques-unes des nations de la planète.

Seules les hautes tours de la forteresse qui dominait Jaïra rappelaient des temps moins heureux, quand il fallait guetter sans relâche l'horizon, dans la crainte d'y voir paraître les voiles des pirates de Gazal.

Brian flottait dans une nef cotonneuse, au-dessus des courtes vagues que les courants sous-marins chassaient vers la côte. Il luttait contre l'asphyxie. Il aurait voulu descendre vers les flots, se poser sur la mer comme un oiseau, mais de violents souffles d'air chaud l'éloignaient sans cesse de la surface bleue. Une fois, fendant l'atmosphère à vive allure, il croisa la route d'un navire triplement mâté, chargé d'une voilure tissée de fils d'or. Un instant, Baird put incurver son vol jusqu'à raser la pomme du grand mât où flottaient des oriflammes. Quelqu'un qui se tenait sur le gaillard arrière du grand navire leva les yeux vers Brian. Leurs regards se rencontrèrent, luttèrent brièvement, avant qu'une nouvelle saute de vent ne fît remonter Baird vers la flamboyance du soleil. Rapidement, le navire ressembla à une minuscule goutte de couleur sur la vaste nappe azurée de la mer d'Offuz.

« Ces yeux, ce regard... », se dit-il quand la douleur l'extirpa du rêve.

Il avait l'impression que la réalité se défaisait autour de lui, qu'il était devenu la victime d'une obscure machination.

Quelques secondes plus tard, son ordonnance frappait à sa porte pour le prévenir qu'il était temps de se lever. Il avait rendez-vous avec le commandant du port à 10 h 30, heure locale. « Je deviens cinglé, se dit-il. Je vais dégueuler sur son bureau si je ne me reprends pas en main ! ... C'est ça, B.W.B., prends-toi en main et tâche de te comporter bravement. Ta vie n'est plus qu'une succession de barouds d'honneur. »

Le commandant du port, après lui avoir fait part de ses regrets (il était bien évidemment au courant des démarches de son subordonné !), passa aux consignes du jour : le nouvel officier était arrivé. Un pied-tendre dénommé

Sigurd. Pour lui apprendre son métier, il servirait quelque temps en qualité de second officier à bord de *l'Épouvante*.

— J'espère que vous ferez bon accueil à ce garçon, dit le commandant du port, du ton qu'il aurait pris pour dire : « Les fournitures de la Marine ne sont plus ce qu'elles étaient. »

Le lieutenant sourit, malgré la peine qu'il lui en coûtait.

— Je prendrai ce jeune homme sous mon aile.

Juste au moment où il prétendait cela, un jet d'acide lui brûla les entrailles. Il s'affaissa légèrement dans son fauteuil, et son supérieur lui jeta un regard soupçonneux.

— Vous n'êtes pas bien, lieutenant ? demanda-t-il.

Il y avait très peu de sollicitude dans sa voix. Plutôt une sorte d'ennui teinté d'exaspération et d'hostilité.

— J'ai passé une mauvaise nuit, s'excusa le lieutenant. Un peu de fièvre, je suppose.

Malgré les ventilateurs, l'air, dans le bureau du commandant, demeurait quasiment immobile. Les insectes qui y bourdonnaient semblaient englués dans l'atmosphère et peut-être s'ils avaient cessé d'agiter leurs ailes seraient-ils demeurés suspendus à deux mètres du sol.

« J'en étais sûr. J'ai droit au nouveau. »

C'était la règle tacite qui voulait que le moins populaire des officiers de la garnison héritât des pieds-tendres. Le moins populaire, ou à défaut le moins doué ou le plus mal noté.

Brian eut soudain envie d'insulter ce visage grotesque, de se laisser aller à un acte de brutalité gratuite, une de ces actions inutiles et désespérées qui permettaient à leur auteur de profiter soit d'une retraite anticipée, soit d'un peloton d'exécution rédhibitoire pour la poursuite de sa carrière militaire.

— Le sous-lieutenant Poritzky ne vous rejoindra plus à bord, lieutenant. L'Amirauté a jugé bon de le tenir à sa disposition. Pour l'instant, il profite d'une prolongation de congés. Oserai-je vous avouer que je ne suis pas éloigné de l'envier ?

Des paroles tombaient de la bouche molle du commandant, mais ses yeux avaient acquis la fixité de ceux des insectes. Ils étaient comme dénués de regard. « Je vis dans un monde d'insectes, se dit Baird. Un monde qui grouille telle une fourmilière dérangée par les coups de pied d'un imbécile... Tant mieux pour cet intrigant de Poritzky. Oui, tant mieux pour

ce gandin distingué, victime d'une brève disgrâce. Chacun à sa place... Ainsi, il n'y aura plus de doute. Et quand les hommes et les Lems recommenceront de se crêper le chignon, on saura de quel côté il faudra distribuer les médailles. » Mais Baird aurait donné toutes les médailles de l'univers pour un organisme en bon état.

Le cercle des officiers de Port-Jaïra était un ancien palais réquisitionné par l'Armée et restauré dans le goût oligarchique. Seuls le parc et le verger qui entouraient les bâtiments échappaient au style pompier de l'ensemble.

Le déjeuner était terminé et maintenant les officiers de la garnison prenaient le café et fumaient sous les grands arbres du parc. Le commandant Dugommier, un vieux requin aux deux tiers édenté, était justement occupé à tenir un discours amphigourique sur la politique actuelle de la Confédération. Ses propos étaient heureusement assez diffus pour lui éviter quelques jours d'arrêt.

Écroulé dans son fauteuil d'osier, le lieutenant Baird suffoquait, un verre à demi vide serré dans la main droite.

Avant de passer à table, on lui avait présenté le petit Sigurd. Un garçon très propre, impeccablement vêtu, ressemblant en tous points à l'image que l'on pouvait se faire d'un jeune enseigne de vaisseau sortant tout droit des salles de cours de l'Académie. « Un cuistre, avait-il pensé immédiatement. Mais il faudra bien qu'il s'y fasse. »

Dugommier attaqua la dernière partie de sa démonstration, qu'il termina tant bien que mal, bien qu'il eût perdu une bonne partie de ses arguments en route.

— À propos, demanda Baird à son voisin, le lieutenant Mortimer, vous qui vous intéressez à l'histoire et à l'archéologie, pouvez-vous me dire l'âge de la Citadelle ?

D'un doigt vague, il indiqua la direction de la vieille forteresse.

— Là, vous me posez une colle, mon vieux. Laissez-moi un jour ou deux, et je tâcherai de vous donner satisfaction.

— Ne vous mettez pas en peine pour moi, dit Brian... Un simple accès de curiosité...

BREF (S) VOYAGE (S) DANS LE PASSÉ

Dans le formidable conflit qui nous oppose aux forces armées de l'Empire de Lémura, nous avons appris que la stratégie généralement admise par les grands chefs de guerre de l'histoire ne repose plus sur rien. Lors des engagements classiques, il suffisait de gagner quelques batailles et, profitant d'une supériorité momentanée, d'épuiser les ressources morales et matérielles de l'adversaire avant d'occuper tout ou partie de son territoire.

Même les guerres subversives de la fin du xx^e siècle n'étaient que des variantes de cette conception de l'histoire conflictuelle. Il suffisait de remplacer les nations belligérantes par des complexes économiques ou des idéologies adverses pour retomber sur tous les vieux poncifs de l'art militaire.

Sur un nouveau théâtre des opérations étiré à l'infini, nous avons essayé d'appliquer les anciennes lois de la guerre, persuadée comme toujours que le sang des Conquérants coulait dans nos veines.(...)

(...) Nous refusions d'admettre que le terme Conquête avait perdu toute signification.

Général Marin CONSTANÇA, La Guerre des Lems, ou La Fin des Stratèges, Bande N°3, Enregistrement saisi par ordre du Commandement suprême.

Le lieutenant Mortimer ne se trouvait sur Celaeno de Peroyne que depuis quelque dix-huit mois mais sa passion pour les vieilles pierres en avait rapidement fait l'officier le plus au courant de l'histoire de Port-Jaira et de ses environs. Dans le civil, il avait enseigné dans plusieurs universités

jusqu'au moment où l'ennui était venu lui poser la main sur l'épaule. Il s'était mis à boire et au bout de deux ou trois scandales, un conseil de discipline particulièrement rétrograde lui avait promptement réglé son compte. N'ayant plus le choix qu'entre la guerre et une existence misérable, il s'était finalement décidé pour les armes et leurs nobles incertitudes. Il avait quitté sa planète natale sans enthousiasme, mais ses diplômes et les quelques amis qui lui étaient restés lui avaient permis de gagner rapidement ses galons d'officier. Pourtant ni ses diplômes ni ses appuis n'avaient pu lui éviter une des affectations les plus honnies des jeunes officiers de la confédération.

D'abord il crut qu'il choisirait la voie de la plus grande pente : frustration-ennui-alcoolisme-désespoir-et-mort, puis il se découvrit soudain une sorte de passion pour ce monde perdu, cet îlot baroque dans les marécages de l'infini. Il décida donc de ne pas mourir tout de suite mais de mettre cet exil à profit pour élargir ses connaissances. Il acquit ainsi des livres et des documents et entreprit de s'initier aux langues et dialectes des autochtones. En quelques mois, grâce à des dons exceptionnels, il réussit à se familiariser avec le passé de cette énigmatique enclave qu'était devenue Port-Jaïra. Bien que les autorités militaires de Celaeno de Peroyne vissent d'un mauvais œil les officiers se mêler aux ethnies des planètes conquises, de peur qu'il leur vînt des considérations par trop humanitaires, le lieutenant Mortimer bénéficiait d'une liberté d'action presque illimitée.

Quand il s'aventurait à *ses risques et périls* dans les lieux les plus sordides de la vieille ville, il ressemblait à un chien de chasse ou à un guerrier primitif sur le sentier de la guerre. Il tenait un journal et disait à qui voulait l'entendre qu'il en tirerait un jour, quand la guerre serait finie, la matière d'un livre. Peut-être espérait-il, dans son for intérieur, se racheter aux yeux de ceux qui l'avaient honteusement mis à la porte du monde civilisé.

Mortimer et Baird avaient quelquefois sympathisé, parce que, dans le milieu frelaté où ils étaient forcés de vivre, ils étaient les seuls (ou presque) à ne pas considérer la culture avec le mépris souverain du militaire. Mais leurs relations étaient demeurées purement superficielles, se bornant à des conversations sans lendemain ou des discussions empreintes de mélancolie. Prudemment, ils laissaient de côté les souvenirs maintenant quasi intolérables des jours meilleurs, ceux où ils étaient encore bien d'aplomb sur leurs deux jambes, aimés ou, à défaut, respectés. Pourtant Brian n'avoua

jamais à son jeune compagnon que sa jeunesse avait été étonnamment brève puisqu'il était entré dans l'armée à moins de vingt ans. En se rendant à son bureau, au siège de l'Amirauté, le jeune officier se souvint de la brève conversation qu'il avait eue avec Baird après le déjeuner. Il ne comprenait pas très bien pourquoi le lieutenant manifestait un intérêt si soudain pour la vieille citadelle qui dominait Port-Jaïra. Bizarrement la question concernant l'âge de la forteresse l'obséda pendant toute une partie de l'après-midi.

« Un simple accès de curiosité, avait dit Baird, ne vous mettez pas en peine pour moi. »

Mais le mal était fait et le lieutenant ne pouvait détourner le cours de ses pensées de l'insolite comportement de son camarade. Il se promit de fouiller dans ses propres archives dès la fin de son service mais n'y tenant plus, persuadé que Baird lui cachait quelque chose, il tenta d'entrer en communication avec lui. La ligne était occupée et il dut attendre longtemps avant de voir apparaître le visage de Brian sur l'écran du communicateur. Le lieutenant avait l'air à bout de forces ; ses traits tirés exprimaient une lassitude sans bornes.

— Mon vieux, excusez-moi de vous interrompre en plein travail mais notre petit entretien de cet après-midi n'a pas cessé de me tracasser. Pourquoi tenez-vous tellement à connaître l'âge de la citadelle ?

Baird tenta de sourire mais son visage se tordit en une grimace pitoyable.

— Je vais répondre à votre question par une autre question... qui vous paraîtra certainement peu opportune... Avez-vous déjà eu un trou de mémoire ?

— Je ne me souviens pas que cela me soit arrivé ! ironisa Mortimer.

— Jolie repartie, mon cher, mais je suis sérieux. J'ai une lacune de quelques heures dans mon emploi du temps de la nuit dernière. Ne souriez pas ainsi, Mortimer, il ne s'agit pas de ce que vous croyez. Le trou de mémoire qui me préoccupe a un rapport quelconque avec la citadelle de Port-Jaïra. Avec son passé historique... Ne me demandez pas comment je le sais. Je le sais, un point c'est tout. Êtes-vous disposé à m'aider ?

— Je veux bien vous apporter mes faibles lumières, Baird, mais j'ai l'impression fort désagréable que vous me cachez quelque chose.

— Si c'était vrai, j'essayerais de me débrouiller tout seul. Je ne commettrais pas l'erreur de mettre quelqu'un dans la confidence.

— Allons, Brian, ne vous offensez pas... Je vous promets mon aide... inconditionnelle. Tant pis pour vous si vous vous attendez à un miracle. Je n'ai jamais eu le pouvoir de rendre la mémoire aux amnésiques.

La nuit était enfin tombée. Mais les étoiles semblaient plus lointaines et plus froides qu'à l'ordinaire. Assis dans l'obscurité, les pieds posés sur la balustrade du balcon, Brian inspirait profondément l'air nocturne. Une masse rugueuse lui comprimait le larynx, et il se dit, avec horreur, qu'un jour il étoufferait ; que les yeux lui sortiraient de la tête ; qu'il lutterait en vain pour faire pénétrer l'oxygène dans ses poumons. La mort le saisirait ainsi, contorsionné de souffrance, hoquetant de façon grotesque, incapable d'appeler à l'aide.

Une vivante caricature de la mort !

Quelques mètres plus bas, la ville étrangère semblait parcourue de frémissements d'élytres, de soubresauts maladifs. Des présences avides le guettaient, levaient vers lui des yeux brûlants, dissimulées dans les encoignures de la rue.

Il essaya de se souvenir d'autres villes, loin, dans un autre univers, dans un autre temps, des dizaines d'années auparavant, quand il était encore libre d'aller et de venir à sa guise. Certaines étaient lumineuses, d'autres silencieuses et froides, d'apathiques entassements de matériaux divers (on aurait pu les croire inhabitées), d'autres encore avaient été isolées du reste du monde par des barrières électromagnétiques et leurs habitants étaient marqués du sceau de fautes anciennes, de graves manquements à l'ordre établi.

Brian avait été un enfant dans une grande ville froide, aux larges avenues empoisonnées où les vivants avaient acquis le masque du dédain et de la mort.

Un jour, il avait une douzaine d'années, ses parents l'avaient emmené en voiture jusqu'aux abords d'une des cités interdites. Il se souvenait de ce spectacle impressionnant : des centaines de véhicules étaient rangés sur un immense parking et des haut-parleurs diffusaient de la musique militaire. Un écran gigantesque dressé contre le ciel resplendissait de toutes les couleurs du prisme. Le cœur battant, Brian appréhendait les événements à venir. Inéluctablement. Il se rappelait le bruissement de son sang dans ses oreilles, le brouhaha de la foule à demi noyé dans les avalanches de notes

agressives. Parfois la musique se brisait sur les falaises du soleil éclatant et des voix suaves, androgynes, alignaient des slogans bellicistes. La guerre contre les Lems se trouvait alors dans une phase extrêmement critique pour les humains, car plusieurs escadres confédérées étaient venues se jeter dans les nasses spatio-temporelles que l'adversaire avait tendues dans plusieurs zones de combat. Brian se souvenait également des forces de police qui patrouillaient inlassablement entre les véhicules. Certains étaient des créatures de chair et de sang mais la plupart n'avaient d'humain que leur apparence. Car leurs vareuses rouges aux insignes éclatants ne renfermaient qu'une machinerie électronique des plus sophistiquées.

Plus tard l'écran s'était mis à flamboyer et ils avaient été contraints d'assister à un spectacle répugnant et brutal. En trois dimensions. Il en avait été tellement choqué qu'il avait dû se pencher par-dessus la portière et vomir tout ce qu'il avait dans l'estomac. Les séquences qui défilaient devant ses yeux étaient reliées entre elles par des admonestations et des bribes de discours mais elles glorifiaient toutes le combat que les hommes soutenaient contre *l'ennemi héréditaire* et dénonçaient en toutes lettres *l'indicible cruauté des tueurs de Lémura*.

Puis, les véhicules s'étaient vidés rapidement et leurs occupants avaient pris le chemin de la ville. Tandis qu'ils avançaient sur une route dont les talus étaient jonchés de boîtes de bière vides et de débris divers, Brian avait demandé à ses parents quelles sortes de gens vivaient dans cette ville. Il y avait eu un lourd moment de silence puis son père avait répondu, avec une lenteur pénible, comme s'il cherchait ses mots ou si, au contraire, il récitait une leçon apprise par cœur :

— Ce sont des fous, avait-il dit. Des hommes et des femmes qui ont osé mettre en doute les consignes du *Parti*. Qui ont élevé la voix contre la sainteté de la *Guerre*. Alors le châtiment est tombé sur eux comme sur les villes maudites de Sodome et de Gomorrhe...

— Étaient-ils tous coupables ? avait demandé Brian. N'y en avait-il pas qui pensaient autrement ?

— Peut-être. Mais la faute des coupables se serait de toute façon répandue comme un virus...

Ensuite ils s'étaient remis en marche vers la ville. ET...

Soudain, déchirant la trame de ses pensées, l'extirpant de sa machine temporelle, la sensation d'une présence, comme si quelqu'un avait ouvert

sans bruit la porte de sa chambre.

« Laisse mourir le passé, car le monde que tu as quitté est un monde impitoyable ! »

Il se retourna vivement mais la pièce était vide. Il était entièrement seul avec les monstres du passé.

Il alla se verser à boire...

— Qu'est-ce qui vous arrive, Brian ? Vous avez l'air d'un cadavre !

— Asseyez-vous, Mortimer, ce n'est rien... ou du moins pas grand-chose, un mal déjà ancien auquel il faudra bien que je m'habitue. Que désirez-vous boire ?

Mais le lieutenant insista pour rester debout et voulut se servir lui-même. Il semblait craindre l'excessive générosité de son hôte en matière de boissons brûlantes.

— Vous êtes un drôle de type, Baird, et à cause de vous je me suis mis à patauger dans les marécages de l'histoire... si j'ose dire. Je n'ai pas cessé de penser à votre question à propos de la citadelle et dès la fin de mon service, j'ai fouillé dans mes notes et dans mes bandes sonores. Mais les renseignements que j'ai pu réunir ne sont pas très satisfaisants. Ils se sont même révélés plutôt contradictoires. Ce que je puis vous dire avec certitude, c'est que ce qui reste de la citadelle s'élève sur les ruines d'une autre beaucoup plus ancienne. Cela n'a rien d'exceptionnel : vous savez bien que dans l'univers les civilisations meurent comme les mouches. Sauf la nôtre bien sûr, qui a la peau plus épaisse qu'un pachyderme et dont les têtes tranchées repoussent plus vite que celles de l'Hydre de Lerne.

— Voilà des propos étrangement subversifs. Ne vous méfiez-vous pas de moi ? Après tout mon père était un membre assez important du Parti et j'ai été à bonne école !

Une image dans l'esprit de Brian : une haute silhouette en vêtements très stricts, avec à l'emplacement du cœur l'insigne du Parti qui étincelait comme un astre minuscule. Un être sans visage : son père.

— Oui, mais si j'en juge par votre carrière, vous avez mal appris votre leçon. Bon Dieu, je ne suis pas venu pour discuter l'éthique militaire. Même sur le ton de la plaisanterie. Je suis là pour vous proposer une petite excursion *extra muros*... Soit dit en passant, bien que je ne sache pas si ceci a quelque chose à voir avec cela : j'ai l'impression d'avoir été suivi.

— Suivi, dites-vous ? Mais par qui donc ?

— Je n'ai évidemment pas pu repérer mon suiveur. D'ailleurs comme je le disais à l'instant, il s'agit davantage d'une impression que d'une certitude.

— Mais pour quelle raison vous surveillerait-on et qui prendrait la peine de guetter les allées et venues d'un officier subalterne ?

— Si je suis pleinement votre raisonnement, vous essayez de me faire comprendre avec plus ou moins de tact que je me prends beaucoup trop au sérieux.

— Vos paroles dépassent ma pensée, Mortimer, mais il y a un peu de vrai dans ce que vous dites. Servez-vous un autre verre et expliquez-moi en quoi consiste cette excursion que vous venez de me proposer.

L'assurance de Baird était feinte, car il se retenait avec peine de frissonner et, le dos tourné vers la fenêtre ouverte toute grande sur la nuit moite de Celaeno de Peroyne, maîtrisait de plus en plus difficilement les battements de son cœur. Il ressentait le besoin de fumer afin de calmer ses nerfs fortement ébranlés mais craignait de révéler son trouble par le tremblement excessif de ses mains. Comment expliquer à son compagnon ses angoisses de tout à l'heure quand il avait soupçonné des présences « avides » de se cacher dans les anfractuosités de la rue, de le guetter sans relâche. Les propos du lieutenant apportaient de l'eau au moulin de sa peur. « Mais que se passe-t-il, bon Dieu, que se passe-t-il ? » Il essaya de trouver un bon jeu de mots, une phrase à l'emporte-pièce qui détendrait soudain l'atmosphère ; qui remettrait les choses à leur véritable place. « Quelque chose EST EN TRAIN DE SE PRODUIRE, ICI DANS CETTE VILLE. SUR CE MONDE DÉRISOIRE NOMMÉ CELAENO DE PEROYNE... »

— Puisque vous vous intéressez subitement à l'histoire et à l'archéologie, mon cher Brian, je voudrais vous montrer quelque chose que j'ai découvert et dont je n'ai encore jamais parlé à personne.

— Vous me flattez, mon vieux. J'espère que votre confiance ne sera pas mal placée.

— Soyez sérieux une minute, Baird, sinon je vous laisserai tomber comme un malpropre. Dès que vous pourrez vous libérer quelques heures, appelez-moi et nous irons faire ensemble un petit pèlerinage dans le passé.

Brian crut bon d'interrompre une nouvelle fois son interlocuteur :

— Je préférerais convenir dès maintenant d'un rendez-vous. Je dois reprendre mon service à bord de *l'Épouvante* dans quelques jours

seulement. Mais auparavant, je vous serais reconnaissant de me donner des précisions sur cette... expédition temporelle !

— Il n'en est pas question. Vous verrez cela sur place mais jusque-là, je n'ai pas l'intention de vous mettre, comme on a coutume de dire, et je trouve cette image très bien venue, *dans le secret des dieux*.

Peu à peu, au cours de cet échange de propos, Brian avait retrouvé le contrôle de ses nerfs et ses doigts frémirent à peine quand il alluma une cigarette. Mortimer le regarda faire avec une certaine désapprobation.

— Je sais que je me mêle de ce qui ne me regarde pas mais combien de temps encore pensez-vous tenir la rampe en fumant cette cochonnerie ?

Baird ricana, pris en faute, mais décidé à rendre coup pour coup, surtout à présent que les premières bouffées bienfaisantes anesthésiaient son mal de vivre :

— La question est mal posée. Souffrez que j'en rétablisse le sens : il fallait demander : combien de temps tiendriez-vous SANS cette saloperie ?

Plus tard, il rêva qu'il traversait les Âges dans le cocon d'une machine à explorer le temps. La machine correspondait fort exactement aux descriptions qu'en avaient faites certains écrivains anglo-saxons des XIX^e et XX^e siècles. Il se trouvait seul à bord et le brouillard du temps l'environnait, tourbillonnait en nuées grises, fascinant, impénétrable. Et la machine fendait cet océan de grisaille, éperon baroque dans l'éther silencieux, rejetant les siècles dans son sillage comme une vulgaire écume d'événements désagrégés. Puis, à *un moment donné* (ce qui est encore un artifice de langage quand on se trouve dans une machine semblable !), il poussait la manette STOP, et le brouillard se déchirait « immédiatement » dans quelque lieu perdu et sauvage du temps. Il descendait lentement de son siège, la tête bourdonnante, et marchait maladroitement vers la mer qu'il devinait au loin, derrière les dunes balayées par le vent. Des voix mystérieuses, impossibles à identifier, l'accompagnaient jusqu'aux abords d'une cuvette tapissée d'une herbe jaune, extrêmement sèche, dont les bruissements résonnaient en contrepoint.

Il découvrait alors Mortimer couché dans le sable, parmi les herbes sèches et jaunes, entièrement nu, comme crucifié, bras et jambes largement écartés du corps. Alors il s'agenouillait à côté du cadavre et des larmes brûlantes et amères lui jaillissaient des yeux. Jusqu'au moment où un

nouveau personnage faisait son apparition, un personnage qui ressemblait étonnamment à son père. D'ailleurs sur le revers de son strict vêtement resplendissait l'insigne doré du *Parti*.

— Nous avons dû le supprimer, déclara le nouveau venu, car il tenait des propos subversifs.

Au matin, Brian prit ses puissantes jumelles et les braqua sur les tours de la citadelle. Mais il n'y avait là rien de particulier. Pourtant il lui sembla soudain futile, voire déplacé, que l'emblème de la Confédération flottât sur ces vestiges d'une autre civilisation.

— Croyez-vous aux rêves prémonitoires, Mortimer ?

— Non, bien sûr, répondit le lieutenant, sans ambages.

— Vous faites bien, car dans mon sommeil je vous ai vu mort et de mort violente. Le *Parti* vous réglait votre compte parce qu'on vous avait entendu tenir des propos subversifs...

— Vous êtes vraiment un joyeux compagnon, Brian. Pour ma part, je ne rêve pas très souvent ou, pour être plus précis, je ne me souviens que très rarement de mes rêves.

Le jour était gris et spongieux. Avec un peu de brume jaune traînant presque au ras du sol. Malgré cela, la voiture roulait à une allure assez vive sur la mauvaise route qui menait de Port-Jaira vers le Territoire de l'Ouest.

Parfois les puissantes chenillettes faisaient voler les cailloux et, sur les talus, des animaux extraordinaires détalait soudain en poussant des cris agacés.

Quelques années auparavant, les rares garnisons du Territoire de l'Ouest avaient été dissoutes et la route militaire, désormais inutile, se laissait lentement dévorer par le désert et la forêt. Dans le jour gris et jaune elle semblait plus que jamais d'un total anachronisme, d'une mélancolie communicative.

D'une certaine manière on pouvait considérer la voiture comme une machine temporelle puisqu'elle promenait ses occupants dans les décombres du passé. Elle parcourait en sens inverse la trajectoire du temps. Fallait-il s'attendre à voir surgir des entassements de roches volcaniques des pelotons d'hommes casqués et armés, sentinelles attentives et inconditionnelles de ce territoire fantôme ?

— Cette contrée est sinistre, Mortimer, et j'espère que ce que vous avez à me montrer vaut le déplacement...

— Certainement, Baird, certainement... Ce n'est pas pour mon plaisir ou pour me payer votre tête que je vous ai embarqué dans cette sortie impromptue. Je vous demande encore un peu de patience.

Brian ravala sa mauvaise humeur, due en grande partie à une nuit d'insomnie, et essaya de s'intéresser au paysage.

Jadis, quand il n'était encore qu'un jeune homme déçu, saisi par la guerre, pris au collet par une angoisse dont il ne voyait pas la fin, il aurait aimé n'importe quel paysage, fût-il désolé, incolore, lépreux, pourvu qu'il pût sentir la terre ferme sous ses pieds. C'était au temps où il parcourait l'espace incendié sur la route de la Conquête.

Des monticules d'herbe sèche, des roches volcaniques, d'une teinte indéfinissable, et là-bas, encore dissimulées à leurs yeux, les frondaisons de la forêt. La végétation devait avoir repris ses droits et recouvert la route d'un épais linceul épineux.

Ils approchaient d'une falaise rocheuse plus élevée que les autres, un promontoire surplombant la route qui aurait pu aisément servir de poste de guet. Mais à qui, bon sang, à qui ?

Pourquoi ne pouvait-il se défaire de cette impression d'étouffement, de cette pesante sensation d'incertitude, comme s'il se fût trouvé sur une scène de théâtre devant une salle vide en apparence mais densément peuplée de spectateurs invisibles silencieux ? Il regrettait déjà d'avoir accepté d'accompagner le lieutenant Mortimer dans cette excursion insensée. « C'est ma faute, je pouvais très bien refuser, prétexter je ne sais quoi et lui expliquer que ma question à propos de l'ancienneté de la forteresse n'était due qu'à une fugace curiosité et que je me fous des vieilles pierres comme de la victoire finale ! »

La falaise venait sur eux, avec une sorte de majestueuse lenteur, et il n'aurait pas été terriblement surpris de voir se dresser sur le promontoire de pierre, bien découpé dans la lumière grise et jaune, un assaillant anonyme, venu des entrailles de la terre, braquant sur eux une arme étincelante et mortelle.

— Un lieu rêvé pour une embuscade, dit le lieutenant Mortimer.

— C'est de la transmission de pensée, grommela Brian d'une voix lugubre.

— Non, mon vieux, simplement de la déformation professionnelle !

Après cette innocente boutade du lieutenant, le silence retomba entre eux. Baird concentra toute son attention sur la falaise, comme s'il craignait vraiment quelque guet-apens. En cas d'accrochage, Mortimer ne devait pas être très efficace. Bien qu'il eût combattu à plusieurs reprises, c'était avant tout un intellectuel, trop épris de phraséologie pour défendre sa peau dans un engagement vraiment sérieux. Avec un cynisme bon marché, il imagina son compagnon rampant entre les herbes, les mâchoires contractées par la peur, essayant d'échapper à d'impitoyables agresseurs. Ses pensées reculèrent cependant devant une mise à mort, même factice.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il brusquement, rompant le silence avec une telle brutalité que la voiture fit une embardée. Regardez là-haut !

Quand il eut repris le contrôle de son véhicule, Mortimer jeta un coup d'œil inquiet du côté de la falaise. L'angoisse de Baird était contagieuse. Elle semblait crépiter dans l'atmosphère comme de l'électricité. Les mains du lieutenant poissaient le volant.

— Je ne vois rien, dit Mortimer, plutôt sèchement. Rien du tout.

Baird, encore sous le coup d'une émotion violente, contemplait fixement le sommet de la falaise.

— Je vais m'arrêter, Baird, le temps que vous vous calmez.

— Non, ne restez pas à découvert. Je suis sûr qu'il y avait quelqu'un là-haut, il n'y a pas trente secondes de cela !

— Écoutez, mon vieux, je ne sais pas lequel de nous deux est en train de déconner, mais j'ai l'impression que notre petite balade est mal partie.

La main de Brian s'abattit brutalement sur le poignet de Mortimer :

— Fermez-la, foutre de merde, et laissez-moi faire !

— Vous dépassez les bornes, mon cher ! Vraiment ! nous allons faire demi-tour et regagner Port-Jaïra. J'en ai assez vu pour aujourd'hui.

Mais Baird n'écoutait plus son camarade. Il poussa la portière de l'auto-chenille et sauta sur la route, le pistolet à la main.

— BRIAN ! BRIAN ! OU ALLEZ-VOUS COMME ÇA ?

La voix de Mortimer était moins assurée à présent et on sentait qu'il ne savait plus très bien ce qu'il devait craindre davantage : les sortilèges d'une nature hostile ou les accès de folie de son compagnon de route. Finalement il alla s'accroupir derrière un rocher et surveilla alternativement le

promontoire de pierre grise et la silhouette de Baird se déplaçant maintenant entre ciel et terre.

Brian regrettait déjà de s'être lancé si imprudemment à l'assaut de la falaise. Au début, il avait réussi à progresser très rapidement sur une espèce de sentier naturel qui prenait la roche à rebours mais ensuite, subitement, les choses s'étaient compliquées.

À présent, il luttait pour sa vie, accroché à la muraille grise, et le ciel n'était plus qu'un chavirement de couleurs acides et de sonorités agressives. Dans sa bouche il y avait un goût de métal, et le sang qui coulait de ses doigts déchirés ruisselait sous les manches de sa vareuse, le long des muscles tétanisés de ses avant-bras.

Son entreprise n'avait aucun sens, car si quelqu'un le guettait réellement du sommet de la falaise, il lui serait facile de l'exécuter dès l'instant où il parviendrait à sa portée. Brian avait bien trop à faire de ses deux mains pour pouvoir se servir de son arme quand la nécessité s'en présenterait. Pourtant il s'entêtait, à cause de Mortimer, comme s'il cherchait à prouver à son camarade qu'il était prêt à assumer ses responsabilités.

Il lui fallut encore dix longues minutes avant de parvenir au sommet de la falaise. Le promontoire était vide de toute présence humaine et comme il n'y avait pas un souffle de vent, le silence le frappa en plein visage, tel un défi.

— Il n'y a personne, cria-t-il à Mortimer. Vous aviez raison. Je vais chercher un chemin plus commode pour redescendre.

Avant d'entreprendre la périlleuse descente, il jeta un dernier coup d'œil à la plate-forme rocheuse. Non, vraiment, il n'y avait jamais eu personne ici. En tout cas depuis bien longtemps. Ses craintes n'étaient que les émanations d'un esprit enfiévré.

Mortimer arrêta l'auto-chenille tout près de l'orée de la grande forêt. Comme Brian l'avait supposé, la route était fermée à présent, bouchée par un lacis impénétrable de lianes, d'épines et de feuillage obscur.

— Vous voyez, Baird, à peine avons-nous tourné le dos que l'herbe pousse sur nos conquêtes. Mais peu importe, car ce que j'ai à vous montrer se trouve tout près d'ici. Dans une petite heure de marche nous serons à pied d'œuvre.

— Sérieusement, mon cher, ne trouvez-vous pas que la plaisanterie a assez duré ? J'ai eu plus que ma part d'exercice physique aujourd'hui...

Mais le lieutenant demeura inflexible. L'un derrière l'autre, ils pénétrèrent sous le couvert des arbres.

La marche à travers la forêt se révéla moins pénible que Brian ne l'avait appréhendé. D'abord ils profitèrent de ce qui restait de la route (on y trouvait un passage suffisant, à condition de ne pas aller de front) puis ils s'engagèrent plus avant dans la sylve sur un sentier à peine tracé.

— N'avez-vous pas peur de vous perdre là-dedans ?

— Plus maintenant. Je viens ici souvent, chaque fois que je ne peux plus supporter Port-Jaïra et mes semblables... Sauf votre respect, Brian, sauf votre respect !

Avec leurs sabres de brousse, ils purent progresser assez rapidement et il leur fallut un peu moins d'une heure pour atteindre les ruines.

Évidemment Baird s'était attendu à quelque chose de ce genre et il fut un peu déçu quand il découvrit les vestiges dont son compagnon semblait faire tant de cas. Mortimer avait entouré leur petite expédition d'un tel luxe de précautions et de mystères qu'il s'était imaginé trouver une ville gigantesque dissimulée dans la jungle : des temples surchargés de sculptures, des bâtisses surmontées de symboles inexplicables, des statues hideusement belles, des dragons et des guerriers de pierre veillant sur un passé tellement énigmatique qu'il provoquait chez l'intrus une sorte de crainte religieuse.

Mais évidemment si une telle cité avait existé à une heure à peine de marche de l'ancienne route, cela se serait su, cela aurait fait un trop beau sujet de conversation.

Les ruines n'étaient vraiment rien que des ruines. Il fallait avoir de sérieuses connaissances archéologiques – ou à défaut une énorme bonne volonté ! – pour reconstituer par les yeux de l'esprit la silhouette des bâtiments aux trois quarts recouverts par la végétation.

— Je sais très bien ce que vous avez envie de me dire, Baird. Vous avez envie de me dire que le jeu n'en valait pas la chandelle et que nous aurions mieux fait de laisser dormir ces vieilles pierres sous le manteau du temps. Et de prime abord, vous pourriez bien avoir raison. Mais il faut se garder de juger selon les seules apparences... surtout sur un monde aussi bizarre que Celaeno de Peroyne.

« Cesse de tourner autour du pot, Mortimer, pour l'amour du ciel. Je ne peux plus le supporter. Je sais aussi bien que toi que quelque chose va de travers ici. Toi tu as tes ruines, tes mystères, tes impressions, moi je suis assailli par des rêves, des angoisses, des présences... On dirait que quelqu'un, subrepticement, au moment où on s'y attendait le moins, a introduit un minuscule grain de sable dans les rouages de la machine. »

— Écoutez-moi, Mortimer ! Si je vous ai suivi jusqu'ici sans vous poser de questions c'est parce que je suis moi-même confronté à plusieurs problèmes en apparence insolubles mais nous n'allons pas jouer ensemble au jeu du chat et de la souris.

Les yeux de Mortimer jetèrent soudain des étincelles tranchantes : on aurait dit deux silex rivés dans ses orbites.

— Je n'ai pas de leçon à recevoir de vous... sur mon propre terrain. Je vous ai amené ici par amitié mais si vous le prenez ainsi, nous pouvons rebrousser chemin immédiatement.

Un voile rouge tomba devant les yeux de Baird. Pendant un bref instant, il lutta contre la tentation de se jeter sur son compagnon, de lui défoncer le visage à coups de poing, à coups de crosse... Mais tout aussi brusquement il se souvint de son ridicule comportement lorsque, perdant le contrôle de ses nerfs, il avait entrepris l'escalade du promontoire volcanique, persuadé qu'un guetteur impitoyable en voulait à sa vie.

— Vous avez raison, lieutenant ! Nous sommes arrivés au même point, vous et moi. Et je n'ai pas l'intention de vous imposer mon opinion.

Ils parcoururent les derniers mètres qui les séparaient des ruines dans un mutisme gêné.

On aurait dit qu'un coup de hache brutal venait de briser le cristal du temps...

Mortimer s'arrêta devant une muraille dévorée par les milliers de bouches avides de la forêt. Sous un arceau de pierres disjointes suspendu dans un équilibre précaire, le lieutenant désigna une inscription que les féroces morsures du temps n'avaient pas réussi à effacer entièrement.

— Parfois, dit-il d'une voix grave et tendue, le destin du monde a tenu dans une petite phrase... lapidaire ! Mais je ne suis pas venu jusqu'ici avec vous pour vous faire une conférence philosophique. Je vous dirai même, mon cher Brian, que j'aurais gardé tout ceci pour moi si vous ne m'aviez

pas posé cette question à propos de la citadelle. Ce ne sont pas tant vos paroles qui m'ont donné à réfléchir que l'expression de votre visage. On aurait dit que votre esprit planait à une grande hauteur... Mais laissons cela, voulez-vous ?...

(« On aurait dit que votre esprit planait à une grande hauteur... », venait de déclarer le lieutenant Mortimer, et soudain Baird se souvint de son rêve de fièvre, de son envol, de sa dérive à travers l'espace et le temps, au-dessus de la mer d'Offuz où flottaient des vaisseaux oubliés. Il se souvint des hautes tours de la citadelle de Jaïra, silhouettes guerrières dans un monde paisible qui avait voulu oublier que l'univers vivait au rythme des combats. Et, surtout, il se souvint de cette embarcation triplement mâtee, aux voiles tissées d'or, qui l'emportait vers...)

— J'ai l'impression que vous ne m'écoutez pas, Baird. Et pourtant ce que j'aimerais vous confier m'obsède. M'inquiète... Cette inscription, sur ce mur m'a coûté de longs et patients efforts de transcription et de traduction. Mais l'avantage de notre métier tient dans les innombrables loisirs qu'il nous ménage entre deux batailles. Mes studieuses journées ont porté des fruits et je connais maintenant la signification exacte de ces symboles. Cette inscription est rédigée dans la vieille langue du pays, celle que l'on parlait avant notre venue sur Celaeno de Peroyne. Une langue riche, foisonnant d'images, souvent pompeuse, parfois d'une simplicité fulgurante. Une langue de contrastes témoignant, en tout cas, d'une haute culture et d'une intense spiritualité. La langue d'un peuple en parfaite harmonie avec le monde. N'est-ce pas là une chose rare et précieuse ?

Mortimer s'emballait, laissait tomber le masque :

— Avez-vous pu définir son âge ? demanda brusquement Brian.

Le lieutenant, coupé net dans son discours, eut un léger sursaut, comme si un insecte venait de le piquer puis il déclara :

— Voilà une question à laquelle je ne puis répondre très précisément. D'après mes calculs et ceux de l'ordinateur... environ 2000 ans, mais je ne pourrais en jurer. En vérité, quelques siècles importent peu. À présent je vais vous dire, dans notre langue grossière, ce que nous révèlent ces vieilles pierres. En fait, il s'agit d'une *prédiction*... qui nous concerne. Je veux dire : qui *concerne les soldats de la Confédération*.

Maintenant Brian se sentait vraiment mal à l'aise. Un gros insecte vint se poser sur son avant-bras et il gesticula violemment dans la pénombre jaune

et grise de la forêt chassant l'intrus vers les hauteurs végétales où la lumière frissonnait sournement. C'était une sorte de coléoptère aux élytres miroitants, d'un beau vert minéral : un vrai chrysoprase ailé. Mais parfaitement inoffensif. Il se sentit ridicule. « J'ai les nerfs usés jusqu'à la corde ! », se dit-il, conscient de sa vulnérabilité, triste soldat de plomb dans un décor où il n'avait pas sa place. Brutalement, sans doute pour dissimuler son désarroi, il dit :

— Vous savez, je ne crois pas aux prédictions. (Et il ajouta mentalement : « De toute façon, je n'ai plus aucun avenir, n'est-ce pas, *jeune homme* ? ou bien avez-vous une solution de rechange à me proposer au nom de l'histoire ancienne ? »)

Mortimer sourit. Son calme contrastait si évidemment avec la nervosité de son compagnon qu'on aurait pu les tenir l'un et l'autre pour l'avvers et le revers d'une médaille.

— Le texte inscrit ici est le suivant : « Les armées des étoiles viendront pour détruire ce qui était déjà mort, mais des ruines renaîtra la vie. Et les guerriers des étoiles seront tels des insectes mâles après la fécondation... »

Le lieutenant marqua un temps puis il demanda :

— Vous savez certainement ce qui arrive à *beaucoup* d'insectes mâles juste après la fécondation de la femelle ?!

Brian regrettait une fois de plus de s'être laissé entraîner dans une équipée dénuée de sens, une aventure sans lendemain. « Parfois, se dit-il lâchement, l'ignorance vaut mieux que le savoir. Comment une simple question lancée après déjeuner peut-elle provoquer une telle avalanche de réponses dénuées de signification ? » Il sentait la sueur couler abondamment le long de son échine, chaude et gluante. Une peur irraisonnée s'était emparée de lui, comme tout à l'heure quand, après s'être lancé à l'assaut du promontoire de pierre, il n'avait découvert sur la plateforme rocheuse qu'un vide poignant, plus effrayant que tous les périls de la guerre. Il crut un instant, un long moment d'éternité, que cette partie de la forêt venait de basculer dans un autre temps (ou dans une autre dimension de l'univers) où guettaient des présences plus sarcastiques et inquisitrices que véritablement hostiles. Et cette sensation d'infériorité devant ces créatures invisibles lui mordait sauvagement le cœur et les entrailles. Lorsqu'il parla, enfin, sa propre voix lui parut lointaine et soudain désincarnée :

— Je ne crois pas, dit-il lentement, à la prospérité renaissante sortant du ventre de la guerre... Sans doute sommes-nous en présence d'une simple coïncidence. Les mythologies humaines en étaient pleines.

— Vous niez tout en bloc, mon vieux, et vous croyez vous en tirer de cette façon... la plus primitive qui soit, et la plus faussement scientifique. Avouez que la coïncidence (comme vous dites, mon vieux !) est troublante !

Brian laissa errer son regard sur les monuments à demi digérés par les sucs de la grande forêt, et ses yeux brusquement se remplirent de larmes, tandis que dans sa gorge une boule de cire chaude grossissait impitoyablement comme pour l'étouffer...

— Partons, s'écria-t-il, allons-nous en d'ICI ! Tout ça pue la pourriture et la mort !

Puis il se souvint que c'était bien de son propre pourrissement que la forêt tirait les substances qui la faisaient revivre. C'était une vieille, une très vieille vérité. Et elle demeurerait vraie jusque sur ce monde lointain, goutte de boue pulsatile dans le marécage universel.

Sur le chemin du retour, tandis que les couteaux de brousse élargissaient le sentier, ils évitèrent de parler, de briser l'épais silence végétal. Mortimer semblait furieux ou déçu, ou les deux à la fois. Sans doute regrettait-il déjà d'avoir vendu la mèche et confié son secret à un Béotien, un être aux nerfs ébranlés, en proie à des crises passagères de folie.

Plus tard quand ils reprirent la route, Baird essaya de raccommoder les choses.

— Je vous prie de ne pas me tenir trop rigueur de mes accès de... enfin appelez cela comme vous voudrez, Mortimer !

Le lieutenant éclata d'un rire forcé :

— Voyons ! Mais nous en sommes tous plus ou moins là, mon vieux... Je me suis bien imaginé, l'autre soir, en venant chez vous, que quelqu'un me filait le train. Oui, nous en sommes, tous là...

Il s'interrompit. Sans doute aurait-il préféré se trouver ailleurs. Dans son bureau, peut-être, à consulter ses dossiers, ses vieux livres moisissus ou son *ordinateur* de salon...

— Peut-être vous suivait-ON réellement. Je veux dire... Comprenez-moi, mon cher ! Je me suis sans doute rendu ridicule à vos yeux quand je me suis mis à escalader cette falaise, persuadé d'y trouver un guetteur armé. Je me suis fié à mon seul instinct. Et mon instinct me disait qu'IL SE

TROUVAIT QUELQU'UN LÀ-HAUT QUI ME REGARDAIT. JE SENTAIS SES YEUX POSÉS SUR MOI. Tout le monde connaît cette sensation. Quand on a la pointe d'un regard sur la nuque. Avec la différence que ce regard-là s'était fixé sur mon front... à la manière d'une ventouse.

(« Une image grossière, se dit-il, mais il n'en avait pas trouvé d'autre. Il est vraiment temps de rentrer maintenant ! »)

OceanofPDF.com

LA MER D'OFFUZ

*nous avons laissé au nord
nos oiseaux familiers
notre coutumier souci de rectitude
déjà les nuits semblent plus chaudes
devant notre avance
inquiète
quand voisinerons-nous
avec la verticale fournaise
et que restera-t-il
de nos rêves profonds et brûlants
— coups de couteau dans
la longue blancheur de nos veines
alors
ne se trouvera-t-il (vraiment)
personne pour lever un masque
ou tirer un trait sous notre bouche
à son couchant*

D. W. Contrechant, 1963

Sur l'île de Kardalla, il y avait un bordel où les officiers de la garnison de Port-Jaïra allaient passer leurs permissions de fin de semaine. Les journées de repos s'y déroulaient selon des rites qui donnaient aux amours vénales des proportions quasi conjugales. Les prostituées de Kardalla possédaient au plus haut point le sens du devoir. Pendant les jours de semaine, elles ne fréquentaient guère d'autres hommes que les officiers mais cela

n'empêchait pas l'île d'être plus souvent qu'elle n'aurait dû la scène de violents conflits de préséance. Les officiers de rang élevé avaient chacun (ou presque) leur régulière. Ils ne les échangeaient qu'entre eux. Dans le respect des traditions hiérarchiques...

Seules quelques rares pensionnaires du bordel de Kardalla se tenaient indifféremment à la disposition des uns ou des autres. Les officiers les surnommaient les « fantaisistes ». En général, elles pratiquaient effectivement des fantaisies assez perverses mais qu'elles ne distribuaient qu'à bon escient, sachant fort bien que les habitués de l'île n'auraient pas apprécié des débordements trop désordonnés.

S'il n'avait craint (comme tous ses camarades) les terribles maladies vénériennes qui avaient fait tant de victimes parmi les sous-officiers et les hommes de troupe, le lieutenant Baird aurait certainement préconisé les prostituées de Port-Jaïra qui avaient au moins l'avantage d'une certaine spontanéité. Toujours est-il que chaque fois qu'il allait passer deux jours au bordel de Kardalla, il s'entêtait à ne fréquenter que les « fantaisistes ».

Les relations qu'il avait avec ces femmes le laissaient presque toujours sur sa faim. Et il ne savait plus s'il devait mettre en cause leur technique amoureuse ou la grande fatigue dans laquelle se consumaient son esprit et son corps.

Mais s'il ne trouvait qu'assez peu de charmes aux filles de Kardalla, il n'en était pas de même de l'île dont il savait apprécier le calme et la douceur. Il s'était renseigné : dans le langage des autochtones, cela signifiait « lieu des parfums ». Et cette dénomination correspondait à la réalité. Kardalla, envahie par la végétation et les massifs de fleurs arborescentes, semblait vraiment un lieu oublié par le malheur. Il s'y trouvait des rotondes entièrement masquées par le feuillage où l'on pouvait se bercer de l'illusion que personne ne viendrait vous en déloger, fussiez-vous y passer le restant de vos jours. Il y avait également quelques clairières entourées de hautes cloisons végétales et de lices griffues dont les prostituées disaient qu'elles avaient jadis été des lieux de culte. Mais leur mémoire historique apparaissait bien vite chancelante et on ne pouvait en tirer rien d'autre que des miettes et des bribes de récit.

La fille que Brian préférait entre toutes les « vénales » de Kardalla était ce que l'on aurait appelé, dans sa lointaine patrie, une femme en plein épanouissement. Son visage avait quelques rides un peu tristes, mais ses yeux étincelaient souvent, parfois sans qu'il pût clairement définir les

causes de cette bonne humeur. D'habitude, quand il passait une nuit auprès d'elle, le lieutenant cédait au mal du pays et il racontait longuement, les yeux levés vers le plafond ou vers les étoiles, comment on vivait là-bas sur ce monde qui était devenu le jouet de la Grande Tourmente. Elle semblait, cette fille de Kardalla, douée d'une patience peu commune, car elle pouvait rester des heures à l'écouter, sans manifester le moindre signe de fatigue. Un peu injustement, il se disait quelquefois qu'il ne s'agissait pas véritablement d'un être humain mais uniquement d'un réceptacle dont c'était la destination de recevoir sans jamais récriminer toutes les immondices physiques et mentales des Seigneurs des Combats. Mais ensuite, elle avait à nouveau dans le regard cette expression joyeuse et pétillante qui le convainquait du contraire.

Pourtant les exercices purement érotiques auxquels il « s'amusait » avec cette jeune femme demeuraient d'une sensualité de commande. Il ne trouvait dans ces contacts que des satisfactions mitigées et sortait pour la plupart du temps de leurs étreintes à la fois furieux et déçu. Il se sentait maladroit et grossier, un forban débarqué dans une principauté décadente, un soudard aux mœurs mal dégrossies, un primitif que l'on traitait avec une gentillesse mêlée de condescendance et de crainte. Parfois, quand il avait fini de faire l'amour avec elle, il se demandait avec terriblement d'amertume ce qui se passait derrière ces paupières mi-closes et quels rêves bizarres traquaient les pensées de cette courtisane si faussement soumise.

Cette Vassia (c'est ainsi qu'elle se faisait appeler par ses amants) avait, malgré son manque de pudeur, une certaine grâce et même, il était bien forcé de l'admettre, beaucoup de dignité.

Maintenant, ils étaient en vue de Kardalla. L'île se tassait dans la mer d'Offuz, silhouette trapue, seulement surmontée d'une colline dévorée par la végétation. On pouvait également distinguer une courte jetée et, assez en retrait, quelques bâtiments d'une blancheur impeccable. Ils étaient quatre à bord de l'aéroglesseur : le capitaine Vanellen, un impitoyable poseur, l'enseigne Sigurd, le pilote, un individu particulièrement taciturne, et Brian. Vanellen, fort de son ancienneté, et très satisfait d'avoir un nouvel auditeur, s'en donnait à cœur joie. Vaguement débraillé, gesticulant avec son cigare malodorant, il remplissait l'habitacle de mensonges et de fumée.

— La plupart des officiers de Port-Jaira ne souhaitent qu'une chose : foutre le camp d'ici, retrouver les mondes civilisés, lécher des bottes à

gauche et à droite pour faire leur chemin, mais moi j'en ai pris mon parti : crever pour crever, je puis tout aussi bien crever ici. D'ailleurs, si je suis bien renseigné, vous avez, tout de suite après avoir pris connaissance de votre première affectation, fait des pieds et des mains, c'est évidemment une façon de parler, pour obtenir une mutation. Vous aviez tort, mon garçon, vous aviez tort...

Sigurd semblait hors de lui : ses yeux étincelaient et ses mains se fermaient d'une manière presque convulsive. Bien qu'il détestât cordialement Vanellen, Baird n'avait aucune compassion pour le jeune homme. Il le trouvait d'une mièvrerie trop agressive. De cette compétence tirée à quatre épingles que l'on découvrait fatalement chez les fils de famille sortis des Académies militaires. Quand il serait mort, dans quelques trop brèves années, d'une maladie tropicale ou de l'abus d'alcool et de drogues, ce gandin-là dirigerait la moitié d'une escadre. Son affectation sur Celaeno de Peroyne découlait certainement d'une erreur qu'une avalanche de quiproquos administratifs avait fini par cautionner. Mais dans un très proche avenir, une note de l'Amirauté viendrait remettre les choses en place, et l'enseigne de vaisseau Sigurd réintégrerait son rang dans le *cursus honorum*.

Brian sortit de sa serviette un flacon plat rempli d'une liqueur ambrée :

— Si le cœur vous en dit..., proposa-t-il à Sigurd, qui repoussa ses avances d'un mouvement offusqué.

— Vous vous trompez, dit l'enseigne, je n'ai pas l'intention de faire changer mon affectation. Je n'ignore pas que ce sont là pratiques courantes parmi les cadets récemment promus mais j'ai, quant à moi, accepté l'éventualité de toutes les privations quand j'ai décidé de choisir la carrière des armes. J'estime que c'est le devoir de tout officier qui se respecte...

Baird qui venait d'avaler une gorgée d'alcool faillit s'étouffer. Une telle phraséologie n'était pas de mise sur Celaeno de Peroyne. L'intrigue, la calomnie, les coups bas, oui, certes, mais pas cet esprit de salon, cette ambition de vivre et de mourir en gants blancs dans le respect forcené d'institutions poussiéreuses. Sigurd était magnifique, crétin bien évidemment, mais magnifique. Il se demanda ce que le capitaine Vanellen allait rétorquer à cet étalage de grandeur d'âme.

— Foutre ! s'écria-t-il, comme s'il avait mal entendu. Vous ne m'avez pas compris, mais vous saisirez mieux lorsque vous aurez passé une nuit sur

l'île. À l'Académie militaire, il y a toutes sortes de choses que l'on oublie de vous enseigner.

Brian regardait fixement l'eau qui fuyait sous l'hydroplane (il trouvait cette appellation plus poétique que l'autre...). Elle avait des nuances bizarrement émeraudees, avec parfois un éclair fugace d'écume sanguine. Pour l'instant, si l'on faisait abstraction du ronronnement du moteur et du « singsong » de la conversation (ou plutôt du monologue de Vanellen), le calme qui régnait sur ces parages était empreint de douceur et de mélancolie, d'un parfum subtil et captivant dont l'âme s'imprégnait aussi profondément que le corps. On aurait pu croire que Kardalla était située dans une autre dimension, dont la guerre et la fureur du monde étaient exclus, une sorte de Shangri-La galactique⁽¹⁾. Des poissons un peu semblables à des squales évoluaient parfois à quelques brasses du bateau, faisaient des bonds énervés de dauphins puis, rapidement découpés dans le soleil, retombaient pour disparaître dans les profondeurs.

Quand il cligna les yeux, les images se renfrognèrent, rétrécirent, devinrent un chaos de teintes confuses, confondues. On aurait filmé ainsi, à rebours, l'éclosion accélérée d'une grande fleur exotique. La mer d'Offuz ! Il se rappela son rêve. Comme il flottait au-dessus des vagues, rasant les mâtures des voiliers anciens, retrouvant des séquences qui appartenaient à un lointain passé dont il ne restait certainement qu'une mémoire effritée. Des souvenirs lacunaires, lâchement reliés entre eux par les bavardages de la tradition.

Il essayait justement de se concentrer sur ce rêve, sur ces rognures intemporelles qu'il aurait fallu rassembler avec une patience dont il se sentait incapable, quand la voix de Vanellen vint s'échouer telle une lame brutale sur les brisants de son demi-sommeil :

— Votre jeune second est d'un sérieux à toute épreuve. Je parie que vous ne parviendrez pas à le débaucher.

Sigurd était pâle comme un cadavre. La colère l'empêchait de trouver une répartie et, pour un peu, il aurait pleuré de rage. « Ce sont les risques du métier, mon vieux, et tu fais le dernier des métiers : celui de mercenaire des étoiles. Des milliers de générations se sont succédé sur la terre et sur les autres planètes de la Confédération, des milliers de générations d'imbéciles qui ont glorifié la guerre, la conquête, le génocide. Ils ont habillé ces spectres monstrueux et sanglants en conquistadores et les ont expédiés dans des cercueils scellés mais enrubbannés jusqu'à l'outrance vers les confins de

la Galaxie. Mais sur la route glorieuse, ces larves héroïques ne rencontraient que les privations, la souffrance et la mort. Ceux qui en réchappaient étaient trop honteux de leur déconvenue pour l'admettre publiquement et abondaient dans le sens des propagandistes militaires.

Des milliers de générations vouées au néant, à la peur, à l'humiliation... Combien cela représentait-il d'êtres humains sacrifiés aux Seigneurs de la Guerre ? »

Soudain, il y eut un éclair qui vint disperser les sombres nuées de sa mémoire : le soleil avait, d'un étincelant coup de poignard, frappé la nageoire dorsale d'un grand poisson bondissant. Les écailles reluisaient telles les squames d'une cuirasse ancienne. Formidablement rapide, lancée comme un projectile jailli d'un canon sous-marin, la gueule du rapace happa l'air, se refermant avec un claquement sec à quelques centimètres du bras de Baird mollement accoudé au bastingage de l'aéroglisser. Le poisson retomba dans les vagues en éclaboussant autour de lui et en frappant violemment l'écume de sa queue fourchue.

— Bon Dieu, s'exclama Vanellen, il a failli vous avoir celui-là ! Vous avez vu ce truc-là, jeune homme... Sur *l'Épouvante*, ce genre de cochonnerie, ce sera... comment dire... votre pain quotidien !

Tout à fait enchanté de sa plaisanterie, le capitaine vint passer son bras sous celui de Baird :

— Je crois, dit-il au lieutenant, dans un souffle, que votre canonnière vous manque. Je parie que vous êtes moins distrait à bord de *l'Épouvante*. Ou bien les mauvaises nouvelles de l'Amirauté ont-elles eu raison de vous ?

Quelques instants plus tard ils accostaient à Kardalla.

Tuyati, la Grande Maquerelle, les attendait, selon son habitude, sur la jetée, peinte et chargée de bijoux, vieille comme le soleil, prodigue de sourires, peu avare de paroles. Une survivante du temps où ce monde n'avait pas encore totalement perdu son identité.

— Capitaine ! Lieutenant ! Comme je vois avec plaisir, vous amenez un nouvel officier, un tout jeune homme certainement promis à une carrière des plus brillantes ! Venez, venez, vous êtes attendus avec une telle impatience. Ce n'est pas tous les jours que la monotonie de nos existences oisives est troublée (si vous me passez ce terme, ou plutôt si vous l'entendez dans son acception la plus flatteuse !), non, ce n'est pas tous les jours que notre quotidien est troublé par une intrusion aussi charmante...

Brian observait Sigurd, mais il constata non sans une certaine admiration que le jeune officier avait fini par reprendre le contrôle de ses nerfs. Il souriait à présent, avec peut-être, dans les yeux, une nuance de mépris mêlée d'une étincelle d'appréhension.

Il quitta le bord avec une grande dignité et offrit même son bras à la bonne vieille Tuyati. La Maquerelle en frissonna de plaisir, profondément flattée par le comportement de l'enseigne de vaisseau.

— Par les dieux, s'écria-t-elle, avec une emphase ridicule, je regrette ma peau ridée et mon cœur tremblant. Je donnerais la moitié de mes bénéfices pour avoir quelques décennies de moins. L'existence a été bien injuste avec moi, mais à l'heure qu'il est, je me console comme je le puis. Venez, venez, ne traînons pas, il ne faut pas perdre de temps...

Le lieutenant évita le regard complice de Vanellen et fit semblant de s'intéresser aux évolutions d'une formation d'oiseaux de mer croisant lentement au-dessus des arbres. Leurs ailes traçaient dans l'air des orbes lumineux, ballet incandescent qui semblait prendre, en cette heure trouble de la mi-journée, une signification plus profonde. Les mouvements des ailes, par exemple, le rythme de leur battement auraient pu s'intégrer à un code dont les origines remontaient à l'aube historique de Celaeno. Il s'imagina un instant que ces oiseaux étaient doués d'une intelligence supérieure et qu'ils espionnaient les envahisseurs pour le compte d'une mystérieuse puissance planétaire. « Mon Dieu, se dit-il, où donc suis-je allé chercher tout ça ? »

— Lieutenant Baird, s'écria Tuyati, lieutenant Baird, vous rêvez, ma parole et vous laissez filer le temps, votre seul bien dans votre vie errante !

Cette vieille sorcière l'impressionnait : parfois on avait le sentiment qu'elle en savait beaucoup plus long sur beaucoup de choses qu'elle n'en laissait deviner derrière ses jacasseries au lyrisme de circonstance. Il s'arracha brutalement de sa contemplation et respira profondément les parfums de Kardalla. Des odeurs subtiles, pimentées, le pénétrèrent, s'insinuèrent dans les méandres de sa pensée.

Ils marchèrent sur le wharf, bizarre théorie : Sigurd et la maquerelle bras dessus bras dessous, Vanellen ricanant, et lui, les yeux clignés dans le soleil, la tête un peu lourde. Une demi-douzaine de serviteurs aux vêtements bigarrés surgirent, s'emparèrent des bagages. Malgré la chaleur, le lieutenant frissonna, car une mince lame de gel venait de se glisser entre ses

côtes, à l'emplacement du cœur : une présence se tenait, tapie derrière les massifs aux fleurs éclatantes, une présence qui représentait un danger plus sinistre que toute une compagnie de Lems ! Il se laissa distancer, la main posée sur la crosse de son pistolet, les oreilles bourdonnantes.

« Je ne sais pas ce que TU me veux, mais je sais que c'est MOI que TU guettes ainsi, qui que TU sois ! Va-t'en et laisse-moi en paix ! »

Baird fut alors tenté de se ruer sur ces volutes végétales de les piétiner sauvagement, de semer la destruction et la mort. Mais peut-être la présence qui se tenait derrière ce rempart de suavités n'avait-elle pas de forme définie ou alors une morphologie tellement hideuse qu'elle devait se résigner à rester dissimulée aux yeux des humains.

On prit quelques rafraîchissements sur une terrasse enfouie dans la végétation exubérante de l'île. Les bâtiments de la « maison » de Mme Tuyati semblaient littéralement tressés dans la jungle de Kardalla. Une jungle inoffensive, du moins quant à sa faune, car elle ne recelait ni fauves, ni serpents, ni insectes venimeux. Des servantes nues, enduites d'huile aromatique, servirent d'agaçantes sucreries dont la pâte était mêlée de substances aphrodisiaques. Vanellen commença bientôt à s'échauffer, à raconter des insanités et à tripoter les hanches ou les fesses des servantes. Comme Brian, le capitaine était coutumier des irrégulières et des « fantaisistes ». Il se comportait, dans ses rapports avec les femmes, comme un rustre mâtiné de sadique. Les filles de Mme Tuyati le craignaient à cause de ses réactions imprévisibles et de ses exigences cruelles. Mais il faisait partie de la Race des Seigneurs et elles avaient beau se plaindre à la maquerelle, il leur fallait bien passer par les folies du capitaine.

Une fois, Vassia s'était confiée à Brian, lui avait raconté une « séance » avec Vanellen. « Cet homme est profondément mauvais, avait-elle dit, et certaines filles de Kardalla prient afin qu'il contracte une maladie mortelle ou alors qu'il soit muté. Ce ne sont pas tellement les choses qu'il nous demande de faire qui sont laides, mais plutôt la façon dont il nous regarde, nous parle, nous traite, en un mot toute la mise en scène répugnante qu'il lui faut pour arriver à ses fins. »

Quand il eut avalé quelques verres d'alcool, Brian s'excusa. Il se sentait un peu nébuleux et voulait faire quelques pas avant d'aller rejoindre la jeune femme qu'il avait choisie. « Vassia s'ennuie de vous », lui avait rappelé Mme Tuyati, mais il voulait, pour cette fois, une partenaire pour laquelle il ne ressentait qu'une attirance purement physique.

Quand il se leva, l'enseigne Sigurd lui lança un regard désespéré. Visiblement le brave garçon se sentait aussi déplacé dans ce bordel fleuri qu'un malheureux insecte dans une toile d'araignée.

Le jour déclinait au-dehors, et des rayons de soleil attardés pénétraient presque subrepticement dans la pièce, se frayant un chemin à travers les jalousies de la porte-fenêtre. Les artifices de la lumière métamorphosaient la jeune femme étendue près du lieutenant Baird en une grande guêpe d'ocre et de nuit. Elle était couchée sur l'autre versant du lit, respirant doucement, une main sur son ventre à mi-chemin du sexe et de la poitrine, l'autre reposant sur le traversin, pareille, en son immobilité tranquille, à un petit animal endormi.

Brian avait le souffle bien plus lourd et l'atmosphère lui semblait chargée d'électricité, la « maison » pleine de rumeurs confuses, impossibles à identifier avec certitude. Longtemps, il avait cherché, au fond de son esprit, quelque chose qu'il aurait pu dire à la jeune prostituée, mais cela lui coûtait trop d'efforts et maintenant il demeurait silencieux dans le vide de la chambre, partagé entre la rancœur et la fatigue.

La fille qui dormait (ou feignait de dormir) à côté de lui avait pourtant été une partenaire très agréable, coopérative et satisfaisante, dénuée de toute vulgarité professionnelle. C'était la première fois qu'il couchait avec elle, car elle était relativement nouvelle à Kardalla. Elle avait une peau extrêmement douce, très agréable à caresser, et une poitrine d'une fermeté superbe. Il remua légèrement, se souleva lentement sur un coude, pour la contempler.

Les yeux étaient fermés et le visage aux traits réguliers avait acquis dans le sommeil une pureté presque émouvante. Une brusque montée de colère lui fit haïr cette étrangère qui paraissait plus équilibrée que lui et peut-être même plus heureuse malgré son métier dégradant. Puis il se détendit, se moqua de lui-même : « D'elle ou de toi, mon vieux, qui fait le travail le plus répugnant ? »

Il continua de la détailler dans la pénombre : son mont de Vénus était comme une colline boisée, pétrie d'odeurs fortes et âcres et prenantes. Il aurait certainement inspiré une strophe sublime au roi Salomon.

C'était une femme que Brian avait tendrement aimée.

C'était une femme que Brian avait tendrement aimée jadis.

C'était une belle et jeune femme que Brian avait tendrement baisée jadis.

C'était une très belle jeune femme que Brian avait tendrement aimée et magnifiquement baisée jadis sur sa planète natale.

C'était une belle et jeune et odorante jeune femme : odorante et si baisable que Brian (lui, Brian, lui) avait jadis aimée sur une autre et formidablement) lointaine planète...

Il se penchait sur elle, et sur cette chose qui remuait dans ses yeux quand elle lui récitait des vers de — — —

oh c'était un fantastique/merveilleux poème/ tout simple/ comme tous les magnifiques poèmes de ce monde et des autres/ un poème qui allait COMME ÇA ! :

Corps ma maison
mon cheval mon chien
que deviendrai-je
quand vous ne serez plus
Où vais-je dormir
comment vais-je chevaucher
que vais-je chasser
Où irai-je
sans ma monture
si ardente tellement prompte
Comment saurai-je
si les fourrés devant moi
cachent péril ou trésor
lorsque Corps mon bon
chien intelligent sera mort
Comment cela sera-t-il
d'être couchée en plein ciel
sans toit ni porte
et le vent en guise de regard
Avec des nuages pour robe de nuit
comment ferai-je pour me cacher(2).

(merveilleux, fantastique poème tout simple qu'elle lui disait en ces circonstances bien particulières//et elle interprétait sur lui les différents

moments du poème. Brian, disait-elle, il s'en souvenait, tu es ma maison, couvre-moi, enveloppe-moi, protège-moi. Enveloppe-moi :

je ne suis rien : enveloppe-moi tout entière... comme si véritablement, je n'étais rien...//mais il n'était pas possible d'exister et de ressentir... tout en étant... rien//

Brian (murmurait-elle) tu es mon cheval, laisse-moi maintenant te chevaucher, sans que toi ou moi sachions qui entraîne l'autre dans cette course sans fin !!! Brian !!!

Brian, s'écriait-elle, tu es mon chien. Alors, bien sûr, tu m'obéis – tu es tout à mes ordres : viens me lécher entre les cuisses, viens, Brian, viens faire bon chien sur moi/dans moi. Je t'aime Brian/mon chien/ah oui/ma maison/ah oui/ mon cheval/oui-oui-oui///merveilleux fantastique tout simple poème

comme tous les magnifiques poèmes de ce monde et des autres !)

Quand il se réveilla, Baird se rendit compte que son drap était trempé de sueur et de sperme.

« Que ne donnerais-je pour rentrer chez moi ?! »

Que ne donnerions-nous pour retrouver quelques bribes de ce passé aboli, quelques gouttes de ce vin éternellement jeune qui coulait dans nos artères ? Mais que pourrions-nous donner ?

Quand il se réveilla sur Celaeno de Peroyne, près d'une jeune et tendre prostituée qui continuait de dormir paisiblement, le lieutenant Baird eut quelque peine à se défaire du poids de son passé. Un passé qui tombait en morceaux et dont les restes émiettés achevaient de se dissoudre dans les limbes de l'éloignement, mais qui, parfois, quand tombaient les barrières de la volonté, remontait à la surface de son inconscient.

Entre-temps, la nuit était tombée sur l'île... La lune éclairait à peine, et il devinait plutôt qu'il ne la voyait la silhouette de sa compagne. Tendant l'oreille pour apprivoiser le silence, il perçut à nouveau son souffle régulier et envia la fille pour la profondeur et la tranquillité de son sommeil.

« Corps ma maison/mon cheval mon chien/ que deviendrai-je/quand vous ne serez plus/... »

La sueur qui recouvrait son corps était épaisse et grasse. Il se coucha sur le ventre mais une nausée soudaine le retourna prestement et il se força à respirer lentement, profondément, comme s'il craignait d'être terrassé par

l'asphyxie. Une main douce sortit de la nuit dans laquelle il s'enfonçait, vint se poser sur sa poitrine. Puis des lèvres humides murmurèrent contre son oreille des propositions mélodieuses. « Sans doute suis-je retourné là-bas, se dit-il. Le monde entier n'est finalement qu'un immense bordel. » Les doigts coururent à fleur de peau jusqu'aux abords de son bas-ventre puis une bouche agile suivit le même chemin.

Des chœurs lointains chantaient des hymnes onomatopéiques, dont les échos s'échouaient mollement dans la nuit de Kardalla. Emporté par le rythme de ces cantilènes, il lança ses mains à l'assaut des ténèbres, brûla ses doigts dans des failles débordant de feu liquide, gémit quand, un peu plus tard, l'étrangère, le montant prestement, vint s'empaler sur lui. Il se sentit merveilleusement désarmé, d'une faiblesse voluptueuse, comme privé de ses bras et de ses jambes, toute sa force et son énergie se concentrant dans son pénis. Sa partenaire, qui avait décidément renversé les rôles, le posséda vigoureusement, tout en jurant comme un homme.

Maintenant, incapable de trouver le sommeil, malgré l'état d'épuisement extrême dans lequel il se trouvait, il se tenait sur une des terrasses de la « maison » de Mme Tuyati. La nuit ne serait plus très longue à présent, et il redoutait et souhaitait à la fois le moment où il lui faudrait retrouver Vanellen, Sigurd et les autres officiers qui étaient venus se joindre à eux entre-temps.

Il inspira profondément l'air nocturne chargé du sel de la mer et du parfum des fleurs. Depuis quelques instants, une brise légère rafraîchissait l'atmosphère et il s'avança vers le bord de la terrasse pour faire corps avec le vent. « Bientôt, pensa-t-il avec amertume, il faudra bien que je me contente du pont de la canonnière et des nuits moites de la jungle. Une existence de missionnaire armé jusqu'aux dents... » Instinctivement il se tourna du côté de Port-Jaïra mais il y avait trop peu d'étoiles dans le ciel pour que l'on pût distinguer le relief de la côte et la noire silhouette de la Citadelle, acropole énigmatique vaincue par les sortilèges du temps.

Quelques mètres plus bas, sur un sentier qui s'insinuait sournoisement entre les massifs encore noyés dans les ténèbres, il crut voir bouger une silhouette imprécise. La lune était à ce moment-là à demi cachée derrière les nuages, et il écarquilla les yeux, comme si par un tel artifice, il espérait augmenter leur acuité au delà des limites humaines.

À nouveau, il se sentit observé, scruté par une intelligence étrangère, dont il s'efforçait vainement de saisir les intentions.

— Qui est là ? demanda-t-il.

Mais seul le vent lui répondit en agitant mollement les branches des arbres.

Il se mordit les lèvres, se taxant de stupidité. Il était d'une nervosité excessive. Lentement il tourna le dos à l'inconnu mais aussitôt la sensation revint, plus affolante encore que tout à l'heure. Il y avait quelqu'un, tout près de lui, qui guettait ses moindres mouvements, et cette certitude le remplissait d'un trouble grandissant qui, s'il n'y prenait garde, tournerait à l'obsession.

Il traversa la terrasse, descendit quelques marches pour regagner la chambre qu'il avait partagée avec la petite prostituée. Quand il pénétra dans la pièce, il y respira une odeur lourde, un peu animale qui ne s'y trouvait pas tout à l'heure. La peur fondit sur lui, avec une brutalité de rapace. Il se glissa dans l'ombre, trempé de sueur, le cœur à nouveau emballé par l'angoisse. Comme la porte-fenêtre était grande ouverte, la lumière de la lune tombait exactement sur le lit vide. « Seigneur, se dit-il, Seigneur, j'ai la fièvre. Je divague. Mes sens ne m'obéissent plus. Cette foutue planète a fini par avoir ma peau. »

Quelqu'un était entré dans cette pièce en son absence, quelqu'un ou quelque chose qui poursuivait un but inexplicable, qui obéissait à des injonctions venues de quelque mystérieuse autorité. Il traversa la chambre obscure, en se répétant qu'il était fou et qu'il n'avait rien à craindre dans le bordel de Mme Tuyati où toute chose était à sa place et où les officiers pouvaient dormir sur leurs deux oreilles. Ce fut seulement quand sa main droite, qui tremblait violemment, se referma sur l'étui de son arme qu'il respira plus librement. Le contact familier du vieux compagnon de route, la froide amitié du métal lui firent une sorte de rempart contre l'inconnu. « Je suis parfaitement ridicule... il n'y a personne ici, personne... » Mais l'impression troublante subsistait, et il tira lentement l'arme de sa gaine, comme s'il avait voulu donner le change à la présence redoutable dont l'odeur hantait encore les lieux.

Il revint sur la terrasse, irrésistiblement attiré par le sentier obscur qui s'enfonçait dans le mystère de l'île. Il tenait le pistolet contre sa hanche, serrant presque convulsivement la crosse, et une phrase ridicule s'inscrivit

dans son esprit : « Le lieutenant de vaisseau Brian Wendell Baird traque les spectres de Kardalla dans les jardins du bordel. »

La nuit végétale se referma sur lui.

D'abord ce fut comme s'il avait plongé dans l'eau d'une grande hauteur, car ses oreilles se mirent à bourdonner : des masses énormes pesaient sur ses tympans et ses yeux étaient fermés par un grand rideau de soie et de feu sanglants... Lointaines, des vagues épouvantables tonnaient impitoyablement contre des falaises poreuses, et sans doute allaient-elles s'effondrer, l'ensevelissant sous un âcre déluge... puis des formes glissèrent dans l'ombre visqueuse qui le retenait prisonnier. Il distingua bientôt les promontoires de pierre ponce qui étaient en réalité des entassements de buissons fleuris, toute une jungle résumée entre les terrasses du bordel de Kardalla. Ce qu'il avait pris pour un ballet de poissons voraces n'était que le balancement de branches lourdement chargées. Mais cette mouvance végétale lui sembla immédiatement aussi périlleuse qu'un océan déchaîné : elle grouillait de bouches gluantes, de lianes préhensiles, de racines traîtresses jetées sous les pas des intrus, un labyrinthe hanté où l'on ne s'engageait qu'au mépris de son équilibre nerveux. Oui, les filles avaient raison quand elles parlaient de cultes anciens et de pratiques inavouables. En cette nuit troublée quelque chose, subtilement, avait été dérangé dans l'ordonnance quotidienne du réel. Les digues fragiles, incertaines, que la logique militaire avait édifiées pour empêcher l'irruption de l'Inconnu, craquaient de partout. Vagues et flottantes, telles des images holographiques, des lignes écarlates dansèrent dans la sombre futaie, reconstituant fugitivement les contours d'un visage. « Non, vous ne rêvez pas toutes ces choses, lieutenant Baird. Vous les vivez réellement. Mais votre esprit n'est pas encore libéré, vos yeux ne savent pas encore distinguer les... »

— Nom de Dieu ! hurla quelqu'un dans la nuit. Vous n'êtes pas malade, Baird ? J'ai failli...

Vanellen se tenait au milieu du sentier, complètement nu, les cheveux ébouriffés, les yeux hors de la tête. Son bras droit encerclait la taille d'une des « irrégulières » de Mme Tuyati et Baird entrevit, dans un éclair, les pupilles mydriasiées de la fille, pareilles à celles d'un chat en proie à une peur panique.

— Mais qu'est-ce que vous avez à la fin, Baird ? Rempochez-moi cette arme pour l'amour du ciel !

Brian se rendit enfin compte qu'il avait agi dans une sorte de transe et qu'il tenait toujours à la main le pistolet, braqué droit devant lui. Il se dit qu'il lui fallait trouver très vite une explication plausible s'il ne voulait pas devenir la cible des commérages et des calomnies. Le capitaine était en effet un homme perfide, profondément aigri, dont les bassesses ne se comptaient plus.

En essayant de déguiser le tremblement de ses doigts, il tendit le pistolet à Vanessen, la crosse en avant :

— Prenez-le, je vous en prie. Je crois que j'ai la fièvre. En tout cas, je ne me souviens plus de rien !

Le capitaine, que sa nudité ne rendait pas moins arrogant, fit deux pas vers son subordonné :

— J'avoue que la situation est assez cocasse. Où voulez-vous que je mette votre arme, mon cher ?

Il n'avait pas lâché la taille de la jeune femme, et ses longs doigts qui demeuraient posés sur la hanche bronzée avaient quelque chose d'obscène et de dangereux à la fois. On s'attendait à ce qu'ils mordissent cruellement la chair, pour l'arracher par lambeaux. Au lieu de cela, un autre sortilège naquit dans ce décor propre à engendrer toujours de nouveaux fantasmes : le visage de la fille sembla se déformer jusqu'à n'être plus qu'un masque de théâtre antique, figé, d'une teinte de bronze vieilli, avec deux trous noirs à la place du regard effrayé de tout à l'heure, et un ovale ténébreux, la bouche, d'où jaillirent ces paroles : JE SUIS HEUREUX DE VOUS VOIR, LIEUTENANT BAIRD !

Journal du lieutenant Brian Wendell Baird, rédigé en cachette.

Je me suis réveillé exténué. Le soleil était déjà haut dans le ciel et la lumière entraînait à flots dans la chambre. La petite fin de nuit avait été hantée par des cauchemars repoussants. Il s'y mêlait, dans une sorte de sarabande grotesque, la chair livide de Vanessen, un masque de bronze grimaçant, dont les lèvres métalliques croassaient des litanies incompréhensibles, et les deux jeunes prostituées nues qui s'enfuyaient, les cheveux défaits et les seins ballants, dans les allées pénombreuses, sauvagement poursuivies, impitoyablement traquées par des monstruosité impalpables.

J'ai passé tout le restant de la matinée à fuir les autres : Vanellen, Sigurd et tous ceux qui étaient arrivés par la suite. Je voulais rester entièrement seul, pour mieux réfléchir à cette série d'incidents ambigus. En fait, je redoutais surtout les allusions et les sarcasmes du capitaine, cette vipère aux mœurs dissolues. Je me passai donc de déjeuner et courus me réfugier à l'extrême pointe de l'île, dans un endroit où j'étais venu à plusieurs reprises avec Vassia.

J'ai vainement essayé de reconstituer, avec les éléments dont je disposais, une scène qui me hantait et dont j'avais été un des protagonistes, une scène dont il ne restait dans ma mémoire saccagée que des lambeaux, des haillons aux teintes imprécises. Je savais que les événements qui m'obsédaient ainsi s'étaient produits récemment, très probablement le jour où je m'étais « égaré » dans les rues de la vieille ville. Fugaces, des images traversaient mon esprit, mais il m'était impossible de les focaliser, de me concentrer sur elles. Chaque fois que je croyais avoir dégagé de cette brume d'impressions anarchiques quelque chose qui ressemblait à une trame, le kaléidoscope se remettait en marche. Le présent se mêlait à des scènes de mon passé lointain, à des souvenirs douloureux comme ceux qui, poussant sur la détente de mon subconscient/inconscient, avaient redonné forme et vie au spectre de mon amour.

Une fois, en regardant fixement la côte, je repérai sur les hauteurs l'acropole de Fort-Jaira et je me sentis soudain comme oppressé par un sentiment bizarre, un mélange de culpabilité et de frustration. Une silhouette frissonna sur la mer, enrobée d'une pellicule de mercure frémissant. Puis cette *fata morgana* disparut, me laissant plus perplexe encore et plus désespéré.

Je résolus alors d'aller retrouver les autres.

Le lieutenant s'attendait à des remarques sarcastiques, des allusions à peine voilées à son étrange comportement nocturne, mais Vanellen semblait avoir tenu sa langue, car la conversation des officiers roula sur des sujets anodins ou graveleux. Les servantes de Mme Tuyati avaient revêtu des vêtements d'une décence toute bourgeoise et leur dignité naturelle contrastait de manière frappante avec les propos de leurs compagnons.

La table était dressée dans un grand jardin aux parfums capiteux comme des vins rares et anciens. Les régulières des officiers étaient là, installées à

leurs côtés telles des épouses ou des concubines bien élevées. Elles souriaient aux plaisanteries de leurs hommes et quand les mains s'égarèrent entre leurs cuisses ou venaient flatter leurs seins ou leur croupe, elles émettaient de petits rires cascadants qui étaient autant d'encouragements rétribués à ces hommages virils mais peu délicats.

Assis, tout raide, près d'une fille aux yeux bridés, le jeune Sigurd mourait, une fois de plus, mille morts. Le col de sa vareuse était ouvert, mais ce détail mis à part, il demeurerait impeccable, gravure de mode militaire égarée dans les avant-postes de Babylone.

Baird se renversa dans son fauteuil, lentement gagné par une somnolence douceuse à laquelle se mêlait un peu de contemplation cynique. « Ah, si j'avais le temps, se dit-il, le temps... » Il but un peu d'alcool et ses oreilles se remplirent d'un bourdonnement lointain : on aurait dit qu'une nuée d'insectes s'approchait de l'île...

Une nuée d'insectes s'approchait de l'île.

Semblables à de grandes guêpes ou des frelons vrombissant avec fureur. Ils volaient en formation de combat, encadrés par des vétérans à l'instinct infailible, guidés avec efficacité par des éclaireurs aguerris. Leurs corselets reflétaient la lumière du soleil.

Ils parcoururent à une allure stupéfiante les dernières lieues qui les séparaient de Kardalla.

Brian les voyait. Il les voyait fort bien, masse nuageuse s'entreposant entre le soleil et la mer. Et il se demandait pourquoi ses compagnons ne faisaient pas mine de bouger, pourquoi ils continuaient de s'entretenir de choses futiles, pourquoi ils continuaient de peloter avidement les courtisanes de Mme Tuyati, cette vieille maquerelle hypocrite ! Pourquoi ils feignaient de ne pas entendre le bruit bourdonnant qui signalait à leur attention l'approche inexorable de la mort...

Quand ils furent à la verticale de l'île, les insectes se décrochèrent du ciel et fondirent sur les officiers et les femmes qui riaient très fort en portant à leurs lèvres des verres remplis de liqueurs diversement colorées.

Les frelons de l'espace vinrent se poser sur les convives, recouvrant leur visage d'un grouillement de safran et d'ombre, les perçant de leur terrible aiguillon. Les officiers moururent sans même se défendre et les prostituées acceptèrent leur destin sans le moindre cri. C'était un spectacle effrayant...

Quand ils eurent rempli leur mission, les terribles insectes reprirent leurs vols mais plusieurs dizaines de meurtriers ailés restèrent à gésir sur les terrasses de Kardalla, agitant spasmodiquement leur abdomen déchiqueté. Minuscules *kamikazes* surgis du néant et retournés au silence.

Brian, rivé à son fauteuil, tandis que s'envolaient les derniers tueurs, se souvint des étranges paroles du lieutenant Mortimer : « Vous savez certainement ce qui arrive à *beaucoup* d'insectes mâles juste après la fécondation de la femelle ? »

Mais il n'y avait aucun rapport entre cette tuerie brutale et les accouplements dont avait parlé le jeune officier. D'ailleurs sa petite allégorie cherchait à illustrer une idée toute différente...

Brian se réveilla brusquement, arraché à ses mornes rêveries, à ses cauchemars chitineux par un rire haut perché, tranchant comme un poignard de glace. Il regarda autour de lui, essayant de découvrir laquelle des femmes réunies dans le jardin avait ri ainsi, d'un rire plein de défi. Mais toutes avaient l'air bien soumises, bien installées dans leur rôle. Les hommes, certainement fatigués des épanchements de la nuit, avaient cessé leurs caresses insidieuses et peu délicates. Ils étaient maintenant au stade des plaisanteries douteuses et fortement éculées.

Sigurd s'était légèrement écarté de la table et ses yeux contemplaient fixement le ciel matinal comme s'il en espérait encore un secours providentiel.

Brian constata une fois de plus l'absence de Mortimer, sans la déplorer pour autant. Il devait méditer sur des inscriptions anciennes ou suer sang et eau sur une tournure linguistique intraduisible. « Pauvre Mortimer, se dit-il avec un vague sentiment de culpabilité... tu n'as pas eu de chance avec moi. » Pourtant, et bien qu'il cherchât à s'en défendre, il avait l'impression qu'une partie de son propre destin était intimement liée aux révélations du lieutenant. Ses réactions lors de cette insolite excursion dans le passé historique du pays n'avaient-elles pas été motivées par un sentiment incoercible d'inconfort mental, de vulnérabilité en face de « terribles évidences » ?

Tout à coup il n'avait plus le moins du monde envie d'apprendre quoi que ce fût concernant la citadelle ou les vieilles pierres de la forêt.

Il réprima un bâillement et s'efforça de prendre part à la conversation. Après tout, il avait encore quelques années à vivre, et au train où allaient les

choses, il risquait fort d'en passer une bonne partie sur Celaeno de Peroyne.

OceanofPDF.com

LA CANONNIÈRE

*les courtes luttres du soir
 et les angoisses du matin
 les oiseaux éparpillés comme des gouttes noires
 sur les collines de la nuit
 battez battez battez
 cognez la peau de vos paumes mystiques
 mille cris mille râles
 mille lèvres fendues par les cris
 défaites par les râles
 battez battez battez
 cognez la peau de vos phalanges de sable*

(TAM-TAM d'AIMÉ CÉSAIRE) D.W., 1961

L'ÉPOUVANTE

Officier commandant : Lieutenant de vaisseau Brian Wendell Baird,
 Commandant en second : Enseigne de vaisseau Rolf Sigurg,
 Premier-maître : Nero Mazzini,
 Second-maître : Konradin Foersen, dit Cheveux d'Ange,
 Maître d'Armes : Draco Illić,
 Quartier-maître : Hugo Maltravers.

Principales caractéristiques du navire :

longueur : 54 m.
largeur : 12 m.
tonnage : 250 tonneaux.
vitesse max. : 20 nœuds,
armement : 12 canons.

Équipage : 24 hommes et fusiliers(3).

— Mon cher, dit Baird à Sigurd, la vie à bord d'une canonnière n'est pas très mondaine. Mais d'un autre côté, vous verrez du pays. Un arrière-pays plutôt. Le Hinterland du Diable. De la jungle et des marécages, des créatures de cauchemar et des tribus dégénérées qui vivent comme des animaux. Nous n'avons jamais cherché à entrer en contact avec ces pauvres bougres... et de toute façon ils nous fuient comme la peste. Mais de vous à moi, lieutenant, je me demande si pour les mondes sous-développés nous ne sommes pas quelque chose de pire que la peste !

Sigurd se raidit. Son visage exprima une réprobation absolument sincère qui n'en sembla que plus ridicule à Baird. N'était-il pas un peu anachronique, ce jeune officier qu'une erreur fâcheuse avait exilé si loin des hauts lieux de la Galaxie ? Son respect de la tradition, ses manières guindées, son parler trop distingué appartenaient-ils réellement à un être fait de chair et de sang ou bien ce parfait prototype de soldat sortait-il tout droit des éprouvettes de l'Amirauté ?

Il régnait dans le véhicule blindé une chaleur étouffante mais le règlement stipulait que les officiers devaient rejoindre le mouillage de leur unité dans une voiture militaire et non pas par leurs propres moyens.

— Si cet abruti n'accélère pas, nous serons rôtis avant d'arriver à l'embarcadère.

Baird défit les boutons dorés de sa vareuse blanche et soupira mélancoliquement. La vie à bord s'annonçait encore plus morose que d'habitude avec un compagnon tel que le jeune Sigurd. Le lieutenant Poritzky était un intrigant, certes, et un gandin aux allures de dandy qui se permettait des extravagances en matière d'uniforme chaque fois que l'occasion s'en présentait, mais au moins il avait la conversation facile et assez de culture pour parler aisément de presque n'importe quel sujet.

« Faut-il que je sois tombé bas pour regretter la compagnie de ce danseur de tango ! »

La route qui menait de Port-Jaira à l'embarcadère fluvial, situé plus loin sur l'estuaire de l'Ez, ne valait guère mieux qu'une piste, mais sur Celaeno de Peroyne, la civilisation se contentait de peu. Parfois un cahot plus violent qu'un autre arrachait un juron à Baird, une grimace à Sigurd. Puis les choses rentraient dans l'ordre, la voiture blindée se contentant de rouler et de tanguer au rythme de croisière. « On a peine à croire, se dit le lieutenant, qu'une portion de l'univers est en proie aux luttes hégémoniques. Qu'à l'heure actuelle deux puissants empires, deux prédateurs gigantesques se livrent une lutte sans merci entrecoupée de trêves hypocrites. Le vieux jeu de l'oie galactique : sautez deux cases, gagnez trois points, retournez en arrière, attention aux sargasses interstellaires, aux chausse-trapes, aux trous noirs, aux novae prêtes à vous éclater à la figure. Oui, on a peine à croire, dans cette garnison éloignée des plaques tournantes de l'histoire, que la vie peut être autre chose que cet inexorable enlissement dans les marécages de l'ennui, cette descente irrésistible aux enfers du temps. »

— Jouez-vous aux échecs ? demanda Baird, à brûle-pourpoint.

— Cela m'est arrivé...

« Cela m'est arrivé ! Où vous a-t-on appris à parler, à vivre, lieutenant Sigurd ? Savez-vous que le monde n'est pas cimenté par le règlement, que l'univers n'est qu'un gigantesque magma bouillonnant où l'on chercherait vainement la trace de l'Esprit créateur. Savez-vous, lieutenant Sigurd, que vous et moi ne sommes que des liserons, des... »

La voiture freina violemment et Baird fut interrompu dans son monologue intérieur. L'interphone grésilla puis la voix nasillarde du chauffeur s'insinua dans l'habitacle :

— Mon lieutenant ! Il faut que vous voyiez ÇA ! C'est fantastique !

Baird, ruisselant de sueur, et contrarié par ce nouvel incident, se pencha à la fenêtre qui ressemblait davantage à une meurtrière. Il comprit immédiatement que le conducteur ne l'avait pas dérangé pour rien : un ballet d'oiseaux furieux remplissait le ciel. Ils avaient l'air de se livrer une gigantesque bataille et, ainsi que Baird l'avait remarqué quelques jours plus tôt, en abordant à Kardalla, leurs évolutions semblaient obéir à des rites très anciens. Mais aujourd'hui ils étaient plus violents dans leurs démonstrations aériennes, car ils se heurtaient du bout des ailes, tombaient alors (parfois)

comme des pierres vers les vagues crêtées d'étincelles, fendaient l'air de leur bec brandi tel un poignard sacrificiel. Baird, peu à peu, commençait à percevoir leur jacassement, et il fut surpris de sa véhémence.

Maintenant la voiture blindée était arrêtée au milieu de la piste et le chauffeur, un homme entre deux âges, était descendu de son siège pour mieux voir. C'était contraire au règlement, bien sûr, mais le lieutenant semblait aussi fasciné que son subordonné par le comportement inhabituel des oiseaux.

— C'est à faire peur, dit le chauffeur. Qu'est-ce que ça signifie, mon lieutenant ?

Les anciens avaient coutume d'interroger le vol des oiseaux avant de livrer une bataille décisive. Ils observaient leur façon de se ranger dans le ciel, et les prêtres, qui détenaient les clés de ce langage subtil, interprétaient les messages ainsi transmis à leur sagacité. Car, ils le savaient, les oiseaux, étaient ceux qui portaient vers les guerriers les directives capricieuses des dieux.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? demanda Sigurd, le visage ruisselant de sueur. Ce sont les conditions atmosphériques qui rendent ces bêtes complètement folles.

« Évidemment, se dit Baird, tu dois avoir une explication toute prête pour n'importe quel phénomène. C'est l'enfance de l'art militaire. »

L'art militaire – comme la plupart des arts d'agrément que prônait la Confédération ! – était le plus souvent et en ce qui concernait ses manifestations visibles le fruit du hasard. Le tactique et la stratégie n'étaient là que pour faire croire que l'Histoire avait un sens et que les généraux qui faisaient manœuvrer leurs troupes aux quatre coins de la Galaxie (ou de l'univers exploré/exploité) avaient fini par apprivoiser la Destinée. Des milliers de personnages abstraits, déguisés en samourais des Ténèbres, arpentaient l'échiquier cosmique, arborant des mines sévères et prophétiques. Mais il était particulièrement décevant pour eux de devoir constater que le grand silence universel feutrait leur pas martial et conquérant jusqu'à en étouffer l'écho viril. La guerre spatiale ressemblait peu ou prou à une pantomime grotesque. Silhouettes austères, les berserkers du grand cauchemar erraient dans l'infini, pareils à des fantômes insatisfaits, hantant d'un bord à l'autre le champ de bataille galactique.

Maintenant ils se tenaient tous trois à côté de la voiture blindée, masse anguleuse, rébarbative, agressivement symbolique. Et ils levaient vers le ciel des visages anxieux.

Au bout d'un moment, Sigurd n'y tint plus :

— La pression atmosphérique, s'écria-t-il excédé par le contretemps, c'est la pression atmosphérique qui les rend irritables.

Mais le lieutenant Baird songeait à des généraux romains défaits ou tués parce qu'ils avaient méprisé les prophéties des haruspices. En ces temps de batailles et de trêves, de coups de semonce et d'atermoiements politicards, d'agressions et de replis stratégiques, on interrogeait plus volontiers les pythonisses de l'informatique. Question à la machine : Si nous brisons la trêve, si nous attaquons maintenant, immédiatement dans plusieurs secteurs à la fois, profiterons-nous de l'effet surprise ? Clic/clic/clic/... clic/clic/clic/... Les innombrables cellules grises du cerveau électronique fouillaient comme autant de nécrophages dans le magma informe des probabilités. Quelle différence entre les haruspices de Trasimène et les équationnistes douteux du *siècle nouveau* ?

— Vous avez certainement raison, dit Brian. Il est vrai que les bêtes sont plus sensibles que nous aux sautes d'humeur du temps. Pourtant, il me semble que le ciel ne nous prépare rien de mauvais... dans l'immédiat du moins. Je ne connais pas assez les mœurs des oiseaux de Celaeno pour me livrer à des spéculations précises. Voyez ! Cet oiseau là-bas, celui qui descend tout droit vers la terre, comme s'il voulait se suicider...

— Ou comme s'il était touché par un projectile, corrigea l'enseigne de vaisseau. C'est fascinant, en effet.

Pour la première fois, le jeune homme ne semblait pas sur ses gardes. Il avait l'air vraiment fasciné par le spectacle des oiseaux, par cet étrange simulacre guerrier. Mais peut-être ne s'agissait-il que d'un commencement de déformation professionnelle. Les yeux levés vers le ciel éclatant, la main en visière sur le front, Sigurd ne bougeait plus et quand il parla, sa voix était bizarrement feutrée, comme si elle avait parcouru une très longue distance avant de parvenir aux oreilles de Brian. Et combien d'années de lumière le jeune officier avait-il mises entre ses proches et lui, entre les promesses de l'Académie militaire et les dures réalités de ce monde périphérique ? « Il doit y croire, se dit Baird, comme à la sainte Croix. La victoire finale de la Confédération, même si elle tarde un peu à venir, ne doit pas être mise en

doute. Le défaitisme n'est pas admis quand il s'agit de combattre des adversaires comme les Lems. Oui, cher garçon, mais la paix vient d'être signée avec l'ennemi héréditaire, et dans les milieux bien informés, on prétend que cette fois-ci les armes risquent de rouiller dans les râteliers... Ce serait bien ta chance ! »

— Venez, dit le lieutenant, venez, nous n'avons pas toute la journée.

Il se sentait mal à l'aise avec cette marionnette belliqueuse à qui le règlement devait tenir lieu de code moral.

Un peu plus tard, quand le véhicule blindé se fut remis en route, il se dit que Sigurd n'avait certainement pas connu les cloaques de la vie militaire. La gloire, en effet, n'avait jamais fait faire de folie à Baird. Au contraire, il s'était laissé pousser sur l'échiquier de la guerre, conscient de son impuissance, tellement préoccupé de survivre qu'il en avait oublié les règles essentielles du grand jeu guerrier. Mais ces longues années d'errance lui avaient révélé tous les visages de ce conflit, et surtout les plus désespérants et les plus odieux.

Mobilisé à dix-neuf ans, il avait été jeté dans le tourbillon de batailles dérisoires, d'escarmouches sans importance. Deux ou trois actes de courage (de ce courage né du désespoir et de la vacuité de l'existence) lui avaient ouvert pour un temps une voie moins étroite. Il sortit du rang, comme on dit, et finit par obtenir un brevet d'officier. Mais quelques remarques acerbes sur l'absurdité de la condition humaine lui avaient fait faire la culbute : il se retrouvait à près de quarante ans officier de marine subalterne dans une des pires garnisons de la Confédération : Celaeno de Peroyne (jungle et océans, neurasthénie, drogues ravageuses, cirrhoses du foie incurables). L'ancienneté aidant, on avait tout de même fini par le sortir de son bureau étouffant de Port-Jaïra, par l'arracher à ses bouteilles brûlantes d'alcool dévastateur, pour lui confier, non sans une certaine réticence, le commandement de *l'Épouvante*, un joli bâtiment, moderne sans plus, douze bouches à feu, vingt-quatre hommes d'équipage, quatre sous-officiers tarés, deux officiers (l'autre étant le petit Sigurd, que le règlement le forçait à appeler *lieutenant Sigurd* !).

Malgré la chaleur, Brian s'assoupissait. Il commençait tout doucement à confondre la réalité et le rêve, le présent et le passé. Entre ses paupières qui se fermaient contre sa volonté, il distinguait à peine le visage de l'enseigne de vaisseau. Une flaque pâle dans la pénombre de l'habitacle : « Mon Dieu, se dit-il, quelle chaleur. » N'était-il pas indécent de s'endormir ainsi devant

son subordonné, d'avouer sa faiblesse devant les petites fatigues quotidiennes, de montrer ainsi qu'on était un homme fini ? « Tu as beau jeu, toi. Tu ne vois que le côté manichéen de cette existence ! La fin justifie les moyens. La fin était la victoire du Bien (la Confédération) sur le Mal (l'Empire de Lémura).

Le passé ! Avec son cortège d'ombres. (Éclairs de magnésium !)

Deux cents soleils roulés en boules de feu. Douze mille fusils à rayons, cinq mille astronefs de combat, bardés de fer, ourlés de flammes mauves, peinturlurés de haine, éclaboussés de sang.

(Et maintenant nous allons vous faire parler !) (Les crocs, les chiens de métal, les arracheurs de testicules, les peleurs de cervelle, les grattoirs !)

ÔTE TES VÊTEMENTS SOIS GENTILLE NON NE DISCUTE PAS
SOIS GENTILLE ÔTE TES VÊTEMENTS TE DIS-JE ÇA ME
TRAVAILLE COUCHE-TOI SOIS GENTILLE COUCHE-TOI

Les milliers de chiens à gueule d'acier, à gueule de feu, dévoreurs de briquettes d'uranium – cerveaux d'acier, crocs meulés en pointe, acérés comme des aiguilles hypodermiques. Les étoiles luisent comme des lames de couteau : dans le trou noir du vide, les astronefs sont des cônes miroitants.

(Le croc de métal vient se planter entre les côtes, s'installer dans les chairs, confortablement, fouiller la profondeur des organes... Craaac ! des éclats d'os voltigent à droite et à gauche. Le cœur étranger, mis à nu, bat son dernier rythme. Des visages se penchent, des yeux reflètent une intense concentration. Cela ne peut faire aucun doute : l'homme est en train de mourir.)

Des cônes de feu renversent la masse mouvante des étoiles, et on dirait que tout un compartiment de ciel vient de s'effondrer dans un océan de réglisse. L'escadre fugitive disparaît dans la géométrie des constellations... D'une planète peu éloignée, qui gravite autour d'un petit soleil falot, jaillissent d'autres astronefs, et l'espace se remplit de crachements multicolores. Quelque part, dans l'accordéon poussif de l'espace/temps, la bataille s'engage. Inégale. Parfois un croiseur ou un destroyer coupé en deux par les vomissements de lumière blanche des *canonslasers* secouait dans la nuit sidérale des grappes de cadavres rapidement congelés, qui s'en allaient valser vers l'autre bord du monde.

(Sur l'estrapade, le corps de l'homme pantelle. Par terre traînent des esquilles d'os sanglants. Les êtres difformes/différents aux attitudes équivoques, ceux-là mêmes qui l'ont torturé des heures durant, avec une science imperturbable, sortent de la salle, un à un, pour le laisser mourir en paix. Dans la salle dallée de blanc et de rouge, des ruisselets écarlates coulent doucement dans des rainures de section triangulaire.)

« Je crois, dit Brian qui était jeune encore, que si les livres pouvaient se venger sur leurs auteurs des âneries qu'ils leur font dire, il n'y aurait plus grand monde pour se risquer à la littérature ! »

« On se fout de ta littérature, mon vieux. »

Il haussa les épaules. Il était en permission après tout. Et il avait l'habitude de passer pour un rétrograde. Le monde était pourri. Et là-bas, au delà du monde, au delà de ce petit système solaire, les choses n'allaient guère mieux. La suspicion était partout, la guerre s'éternisait en épisodes baroques et pervers. En permission, il faut s'efforcer, même si on se trouve très loin de sa patrie, d'oublier la guerre. C'est difficile d'oublier la guerre. S'évader ? Personne ne pouvait s'évader, car même les rêves contenus dans les livres ne pouvaient l'aider à sortir de sa peau – à retrouver son chemin à travers le labyrinthe de la souffrance de la tristesse de la guerre de la mort...

« L'amour, disaient-ils, la chair, le sexe, l'alcool, les herbes à fumée, ce sont des remèdes. » (S'il vous plaît, murmura la jeune femme dans le noir, s'il vous plaît. Ce que vous me faites là me laisse absolument froide, comprenez-vous ? Je ne jouis pas pour un sou. Si c'est tout ce que vous savez faire (son ton s'amplifia dans la noirceur de la chambre), je préfère me rhabiller tout de suite !)

L'amour/le sexe/la mort : l'éternelle trilogie !

La guerre : les films de propagande. Le monde s'embrasait, craquait de partout, menaçait ruine. (Je vais la frapper, je vais la forcer à admettre que je suis un être vivant. Je vais lui dire, par exemple :

— *On ne parle pas ainsi de ces choses-là !*

— De quelles choses veux-tu parler ?

— *Du sexe, de tout ça !*

— J'en parle comme je veux. Ne me touche plus. Tu n'es qu'un vicieux.

Paradoxalement, il préféra ses insultes et son tutoiement. Cela valait mieux que son indifférence. Puis il la frappa, mais elle lui rendit coup sur

coup. Vicieusement, aurait-on dit. Et avec cette technique qu'elle ne pouvait avoir acquise que dans les « mauvais quartiers » de la ville.

(.....des milliers d'années. Il nous faudrait des milliers d'années pour réparer le monde. Mais est-ce qu'on ré-pa-re un monde comme on rapièce quelques désillusions ?

/il ne pouvait s'empêcher d'y songer à cette foutue guerre. Qui durait depuis qu'il avait appris à penser, à réfléchir. Qui durait depuis que les hasards du destin l'avaient amené à signer un engagement dans les rangs de la Confédération. Il avait fini par croire (comme tant d'autres !) que la guerre durait depuis le début des temps. Le temps ! Cela ne signifie rien. Cela signifie n'importe quoi.

Elle hochait la tête (comment s'appelait-elle encore, cette autre fille ? Celle dont le pubis sentait la citronnelle ?), elle se penchait, avec une certaine grâce :

— ... *mais moi je n'aime pas que tu m'en parles sans cesse !*

En fait, elle avait raison. Elles avaient toutes raison, raison de vouloir penser à autre chose. Pourtant il y avait des jours où il ne pouvait s'empêcher de songer à l'astéroïde accroché dans l'espace amorphe. Quelque part, à demi enfoui dans une plaine de cendre et de roche poreuse, il y avait un dôme de métal, et sous ce dôme un millier de soldats menés à la trique, un certain nombre d'officiers... et un bordel. Le bordel, dont on n'aurait su nier l'importance psychologique, était bien sûr peuplé de féminoides inusables, inaltérables, infatigables et indéfectiblement affectueuses.

Car : il en fallait des *coups de fouet* pour remonter le moral de mille troupiers neurasthéniques.

— Je crois que c'est sur cet astéroïde que je me suis damné ! expliqua Brian.

— *Damné ?*

— Je veux dire que c'est là-bas que j'ai perdu mes dernières illusions. Les dernières illusions qui me restaient à propos de l'homme. De sa mission divine dans l'univers. Toutes ces choses que l'on dit ou bien que l'on répète, sans se rendre compte de leur imbécillité. Je ne crois pas qu'un homme puisse croire encore en quoi que ce soit après qu'il a vu torturer à mort des centaines et des milliers de prisonniers...

Elle s'était retournée contre le mur, lui montrant son dos bronzé sur lequel coulaient des traînées de miel, et sa croupe rebondie. Il avança la main droite pour lui caresser les fesses :

— Y a-t-il *vraiment* une *grande* différence entre une femme et une féminoïde ? demanda-t-elle, visiblement préoccupée de changer de sujet de conversation.

(Certains préféraient une féminoïde aux autres. Ils demandaient à coucher avec une telle ou une telle, plutôt qu'avec celle-ci ou celle-là... Mais lui, il n'avait jamais réussi à s'habituer à l'idée qu'il copulait avec une créature artificielle programmée pour singer le plaisir mais incapable de ressentir quoi que ce fût.)

— C'est traumatisant.

— Qu'est-ce qui est *traumatisant* ? demanda-t-elle, impitoyablement.

— De coucher avec une féminoïde... De mettre sa queue dans le ventre d'une machine. De se sentir pompé par une machine, de...

(Mais c'était surtout le souvenir de la torture qui le rendait malade. Pour leur ôter leurs « scrupules », on leur montrait des films tournés par l'ennemi et récupérés dans les laboratoires de mort que les Lems entretenaient dans leurs vaisseaux géants ou dans leurs bases galactiques. « Vous avez vu ce qu'ils font à leurs prisonniers ? – Bon sang, vous n'allez pas dégueuler, les gars ? – Pensez plutôt à leur faire payer ça, et cher ! »

Le corps de l'étranger bondit sous les impacts électriques, les chairs squameuses frissonnent, tandis que les yeux exorbités n'expriment plus rien que la poignante détresse de la souffrance. Maintenant les hommes en blouse blanche appliquent les microlasers. Avec ces instruments de précision, on peut opérer *superchirurgicalement*. Mieux (bien mieux) que les bourreaux de l'empereur de Chine ou ceux des Camps de la Mort. On parvient à découper un être vivant millimètre par millimètre, sans bavures.

Et comment peut-on continuer de croire en la mission divine de l'homme dans l'univers ? Il aurait voulu attacher cette fille par les chevilles et les poignets, la forcer à tenir la tête droite pendant que sur l'écran de la *trivid* toutes ces scènes effroyables auraient défilé les unes après les autres !

— Pourtant il y en avait parmi nous qui ne semblaient plus faire de différence. Je crois même que quelques-uns avaient fini par s'habituer à leur univers gelé, aux passes mécaniques entre les jambes irréprochables des féminoïdes. Tous les goûts, prétend-on, sont dans la nature.

Il vit que les yeux de la fille brillaient. Comme si les allusions aux scènes luxurieuses qui se déroulaient dans les lointains bordels enterrés dans la poussière des astéroïdes perdus avaient le don de l'émouvoir sexuellement. Ce fut donc avec une sorte d'amère satisfaction qu'il poursuivit :

— Parfois quand j'allais voir une féminioïde et qu'elle prenait ma verge entre ses lèvres artificielles, mon cœur se serrait. Et si elle se détraquait soudain, pensais-je, si elle...

— Raconte-moi... comment était-ce... *dans ces moments-là* ?

La voix de la fille vibrait bizarrement dans la nuit.

(« Espèce de dégonflé ! Vous n'allez pas me dire que vous êtes un de ces putains de pacifistes ! PACIFISTE ! Nous sommes en guerre. Et en temps de guerre, il n'existe plus de pacifistes, plus de civils, plus personne ! Il n'y a plus que des SOLDATS ! Vous êtes un SOLDAT, et en tant que tel vous devez obéir aux ordres, à tous les ordres, à *n'importe quel ordre* ! Maintenant, prenez ce *microlaser* dans votre main droite... Vous avez envie de dégueuler ? Nom de Dieu ! Ça vous passera ! »)

— Tu ne peux pas comprendre ! Cette chose qui tenait mon sexe entre ses lèvres...

Elle respirait bruyamment, comme si l'air venait de se raréfier dans la pièce. Allongée sur le dos, les cuisses agitées par des soubresauts nerveux, faisant monter et descendre ses seins comme deux petites collines blanches prises dans un tremblement de terre, elle paraissait devoir suffoquer à chaque instant. Il hésitait entre le désir et l'écœurement, retrouvait soudain des obsessions, des peurs anciennes...

— *Continue, continue !*

Il lui caressa la vulve du bout des doigts, mais elle sursauta violemment ; se retourna sur le ventre, les jambes soudain resserrées.

— Tu dois me raconter ce qui se passait *ensuite* !

(Éclairs de magnésium/douze mille fusils à rayons/cinq mille astronefs/des kilomètres de film de mauvaise propagande/comment continuer à croire en la divine mission de l'homme dans l'univers/dans l'univers des millions de chiens à gueule de fer)

• comment continuer de croire ? • comment se sert-on de ce truc que vous appelez *microlaser* ? • comment fais-tu l'amour ? • comment peut-on être *pacifiste* ? • la guerre c'est la guerre • dans la nuit sidérale des grappes de cadavres congelés s'en vont valser vers l'autre bord du monde •

— Je contemplais ses yeux morts. J’y cherchais l’étincelle d’une vague conscience cybernétique. Je frissonnais tandis qu’elle m’aspirait de plus en plus goulûment. Ses mains expertes, pendant que ses lèvres s’activaient sur ma verge, me caressaient les cuisses et les reins. Moi, je demeurais parfaitement immobile. J’avais l’impression d’être mort ou alors brusquement transformé en statue de...

— *En statue de pierre ! C’est le cas de le dire !*

Soudain Brian eut envie de la frapper, puis de lui faire l’amour très vite. Dire que l’on appelait ÇA faire l’amour. Ôte tes vêtements, sois gentille, ne discute pas... Couche-toi, ne fais pas de manières... Elle respirait si fort qu’on aurait pu croire qu’elle ronflait. Il vit qu’elle avait glissé sa main droite entre son bas-ventre et le drap et qu’elle s’agitait rythmiquement. Les cuisses entrouvertes, à la dérive d’un songe cruel.

— Tu pourrais penser à moi, dit-il. (Sa voix résonnait dans un tunnel, dans un cratère de volcan éteint ; s’enfonçait telle une gouge dans une mousse de bois mort, pulvérulent.)

— ...*Raconte, raconte, raconte... comment te dévorait-elle ?*

Il se pencha, et ses muscles se gonflèrent d’une façon un peu dérisoire, comme des baudruches prêtes à éclater. Il essaya de la maîtriser, de se jeter sur elle, de la prendre de force, mais elle était vigoureuse, se débattit avec hargne, en hurlant des obscénités. Ses seins frémissaient ; ses cuisses vibraient ; la sueur jaillissait de tous ses pores. Elle parvint à libérer une de ses mains, là jeta vers les yeux de Brian, faisceau tranchant de griffes nacrées. Alors il abandonna le combat, alla s’habiller dans un coin de la pièce à demi obscure. Pendant qu’elle reprenait haleine, toute gémissante encore, sur le lit défoncé.

Quand il sortit de la chambre, en évitant de la regarder, elle se remit à l’insulter.

« Peut-être est-elle autant à plaindre que moi... », se dit-il, et il prit soin de ne pas claquer la porte.

Dans le couloir de l’hôtel, des veilleuses lugubres s’étiolaient comme des fleurs oubliées.

Dehors. Hors de sa mémoire. Hors des cris qui l’avaient rejeté dans la solitude et la peur.

Il y avait un début d'aube. Des véhicules militaires passèrent dans l'avenue, entre les géants de verre/métal/plasticol. Sur les plates-formes, des hommes pâles étaient assis, hébétés. Leurs armes luisaient, posées sur leurs genoux ou debout entre leurs cuisses d'uniforme. Ils ressemblaient à des loups fatigués. Ou à des chiens faméliques qu'on allait lâcher dans l'univers, dans la nuit cosmique, sur une création en trompe-l'œil. Ils roulaient vers l'astroport.

« ÇA ne sera jamais fini, se dit-il. Jamais, jamais, jamais, jamais fi-ni. »

D'étranges fulgurations au zénith de la ville.

Éclairs de magnésium.

Une main le secoua énergiquement. Juste au moment où un nouveau véhicule militaire s'engageait dans l'avenue, chargé cette fois-ci de prisonniers aux visages marqués par les épreuves de la captivité et les privations. Ce n'étaient pas des Lems. Des insoumis, certainement, et des objecteurs de conscience. Les mains des uns et des autres étaient enchaînées. L'un des prisonniers tourna son visage vers Brian et ses lèvres remuèrent comme s'il avait voulu dire quelque chose à ce jeune soldat égaré dans la nuit finissante, mais – une main le secouait énergiquement.

Il se retrouva dans l'habitacle de la voiture blindée, un peu honteux de ne pas avoir su résister au sommeil. Sa tête lui faisait mal et ses yeux le brûlaient. Il grommela quelques excuses, faillit appeler Sigurd Poritzky et s'empessa de descendre, avant de commettre de nouvelles bévues.

Ils se tenaient tous trois sur la jetée, Sigurd, Baird et le chauffeur, face à la silhouette étincelante de la canonnière, sagement rangée le long du quai. Une bête de proie endormie.

— Je vous présente *l'Épouvante*, lieutenant, dit Brian.

LE SEÑOR CHAVEZ

Prenez garde, quand vous parlez, qu'un morceau de vérité indigeste ne surgisse à l'improviste de derrière la herse de vos dents.

GUNTER KUNERT

La vie à bord d'un bâtiment comme *l'Épouvante* manquait considérablement d'épisodes palpitants. Remonter le cours de l'Ez, aussi appelé la Grande Rivière, puis descendre le fleuve jusqu'à Port-Jaïra. Des jours durant, jusqu'à la pestilentielle mer d'Offuz. Repos, rapport, puis la même chose, en sens inverse. Affronter les courants jusqu'à cet embarcadère pourrissant dans la serre chaude de la jungle. Repos, rapport... Ce travail ingrat trouvait sa justification – aux yeux du Gouvernement – dans l'affriolante hypothèse d'un complot de créatures hostiles se cachant adroitement dans les profondeurs de la forêt.

L'expression « la pestilentielle mer d'Offuz » était de cet imbécile de Poritzky. Mais Brian ne partageait pas sa répulsion. Les pestilences de l'océan, pour réelles qu'elles fussent quand revenait la mauvaise saison, se trouvaient compensées par des explosions parfumées, des archipels privilégiés, des horizons où la vie avait parfois l'air de l'avoir définitivement emporté sur la mort. Mais de toute façon, des phraseurs comme Poritzky n'étaient pas des interlocuteurs valables.

La sempiternelle « mission » de Baird comprenait également l'inspection inutile et oiseuse des cinq postes alignés le long de la rive droite de l'Ez (la moins sauvage !) et de sept autres disséminés sur la rive gauche (qui passait pour plus dangereuse !). C'était tout. La canonnière – une sorte d'obus effilé aux deux bouts – poussait un coup de gueule, venait se ranger contre

le wharf, et l'administrateur arrivait à bord pour boire un verre et se lamenter sur sa chienne de vie. C'était à chaque fois un autre administrateur, mais il chantait toujours la même chanson... *L'Épouvante* repartait, Baird emportant un stock de lettres et un début de cuite... Les lettres renfermaient à quatre-vingt-dix pour cent des messages larmoyants destinés aux prostituées de Port-Jaïra, et il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi, dans un temps où les communications par ondes rapides permettaient des confidences de vive voix à travers les vastes étendues, les hommes s'ingéniaient encore à coucher leur douleur par écrit. Mais Baird n'avait personne à qui destiner sa correspondance.

Baird se tenait sur la tourelle de *l'Épouvante* et laissait errer son regard sur l'opulence de la végétation. La mélancolie de la journée finissante pesait lourdement sur son esprit inquiet. Pourtant, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter, de craindre la survenue d'événements extraordinaires. Depuis que la canonnière remontait et redescendait l'Ez, avec son équipage désenchanté, les incidents avaient été rarissimes. Il y avait évidemment les tribus dégénérées dont on apercevait parfois quelques individus sur les rives, mais elles ne représentaient aucun danger pour les foudres de guerre de la Confédération. Les explorateurs avisés que les pontes de l'armée avaient envoyés dans la touffeur de la jungle avaient été formels : il n'existait pas dans ces régions de Celaeno de Peroyne d'individus « supérieurs ». Pour les éminents ethnologues rétribués par l'armée, l'anthropocentrisme était depuis toujours une religion et une condition nécessaire et suffisante de l'évolution. Pour des raisons diverses, sur lesquelles les rapports des mêmes experts étaient demeurés d'une extrême discrétion et d'une superficialité remarquable, les pauvres restes de la civilisation s'étaient fixés sur les territoires côtiers.

En manière de plaisanterie, un officier avait déclaré :

— Sans doute la vie sur cette planète est-elle venue de la mer, et la voici qui retourne à l'océan. Avec un peu de patience, nous les verrons tous se précipiter dans les flots, exactement comme ces petits animaux que sur Terre, jadis, on appelait lemmings.

Par la suite, les officiers avaient toujours été priés de considérer les autochtones, quoi qu'il pût arriver, comme des représentants d'une espèce inférieure, même si leur apparence était trompeuse. Et le règlement stipulait que les rapports entre la population citadine et les forces d'occupation

devaient rester assez distants pour empêcher « certaines collusions regrettables ».

Ces considérations n'avaient évidemment plus cours derrière les murs des bordels. Les bordels ayant toujours été les hauts lieux où s'abolissaient les fiertés coloniales. Il n'en restait pas moins que les représentants officiels de la Confédération avaient déclaré, en fin d'enquête, qu'il ne pouvait plus être question, sur Celaeno de Peroyne, de civilisation indigène véritable, et qu'il fallait considérer les créatures de la forêt comme des formes de vie inférieure. Ils rejoignaient dans leur mépris et leur morgue les conquistadores espagnols qui avaient aplani leurs difficultés et balayé leurs scrupules en faisant des Indios des *gentes sin razon*, des êtres dénués de jugement, cantonnés par arrêté gouvernemental dans les bas âges de l'intelligence.

Souvent, quand il se trouvait ainsi, dans cette étrange solitude qui précédait la tombée de la nuit, Baird se surprenait à guetter les mouvements de la forêt, les ondulations végétales, les moindres soubresauts des basses branches traînant dans le courant. Parfois, il lui arrivait d'apercevoir un ou deux indigènes, mais ceux-ci disparaissaient presque immédiatement dans les profondeurs de la jungle, bien plus effrayés qu'hostiles.

Il savait que les soldats stationnés dans les postes de surveillance se livraient parfois à des excès de toutes sortes et que certains ne répugnaient pas à chasser les pauvres créatures de la forêt telles des bêtes. Ils les tiraient au fusil ou au pistolet, faisaient des paris et rapportaient en souvenir de leurs exploits cynégétiques qui une tête conservée dans un bocal, qui une main adroitement empaillée. En principe ce « sport » était interdit, mais les autorités de Port-Jaira fermaient les yeux sur ces défolements sans conséquence. Après tout, les hommes de la forêt avaient leur chance dans ces jeux virils, davantage sans doute que les grands poissons carnivores que les officiers poursuivaient à bord de leurs aéroglisseurs au ras des vagues de la mer d'Offuz.

Il avait eu au sujet des indigènes de Celaeno de Peroyne quelques conversations très intéressantes avec le lieutenant Poritzky. Ce dernier avait affirmé sans ciller que les hommes de la forêt étaient évidemment des crétins parfaits mais que dans certaines circonstances même les pires crétins pouvaient devenir dangereux.

En pensant une nouvelle fois aux affirmations de Poritzky, le lieutenant fut pris de frissons de haine rétrospectifs. Il se rendit compte à quel point il

détestait cet homme et avec quelle facilité dérisoire il aurait été capable de le précipiter dans les flots de la Grande Rivière. Une chute dans les eaux limoneuses de l'Ez était infiniment plus dangereuse qu'une partie de chasse dans les ténèbres de la forêt. En effet, elles grouillaient d'une vie prolifique, hargneuse, dévorante : crocs minuscules, suçoirs avides, ventouses innombrables, longs flagelles préhensiles, dagues luisantes taillant le courant, tous dans l'attente hystérique d'une proie, sempiternellement aux aguets.

Il alluma une cigarette au piment jaune et son cœur se liquéfia progressivement dans un lac de coton. Ses mains posées sur la rambarde frémirent doucement puis la fumée chassa ses angoisses et sa nervosité. La puanteur qui montait des vagues, par intermittence, fit place à des parfums variés et délicats. Il en reconnut quelques-uns qui lui étaient devenus familiers. Ensuite la flamboyante lucidité de la drogue s'installa dans sa tête à la place des odeurs dérivantes. Il se sentait capable d'appréhender ses problèmes avec une énergie nouvelle, inépuisable. Mais l'effet du piment jaune ne durait que quelques minutes et on retombait toujours de plus haut, et la chute faisait toujours un peu plus mal. « C'est la vie, se dit Brian. Rien que la vie. Et la vie c'est... »

Brian aurait voulu qu'un de ces foutus crétins de l'Amirauté lui dise ce qu'était la vie, la vie, la vraie vie, merde. En un mot deux points s'il vous plaît ouvrez-moi les guillemets à deux battants la vie ouvrez-moi les veines les artères et laissez-moi la regarder la vie partir la vie merde.

Le technicolor de la jungle sous les nuées.

Lointaines, provenant de la hauteur des frondaisons, des rumeurs. Qu'est-ce qui peut s'agiter ainsi dans les forêts de l'ombre ?

La sirène de *l'Épouvante* résonna soudain, l'arrachant aux retombées sulfureuses du piment.

L'Épouvante était arrivée au terme de son voyage aller.

L'Administrateur aimait plaisanter. Il régnait sur une centaine de baraques hideuses à demi enfouies dans la vase et les fougères arborescentes, mais il cultivait un certain sens de l'humour, très personnel. Et d'un cynisme finalement assez madré. Son visage expressif présentait à peu près tous les symptômes de la décrépitude alcoolique mais son cerveau, dans cet océan spongieux qui l'emportait vers l'autre côté du miroir,

demeurait étonnamment lucide. De tous les administrateurs que Brian avait coutume de fréquenter, il était le seul à ne pas se lamenter sur son sort.

L'Administrateur se nommait Strickmann, mais son identité n'intéressait personne et il y avait longtemps qu'il l'avait jetée aux poissons carnivore de l'Ez.

Strickmann se déclara enchanté de faire la connaissance du jeune Sigurd et proposa aussitôt un dîner de bienvenue. Baird, qui se méfiait de ce genre d'invitation, essaya de trouver une excuse, bien qu'il sût qu'il n'en existait pas, mais leur hôte insista tellement et fit tant d'ouvertures au jeune officier qu'il fallut bien accepter.

Et ils se retrouvèrent tous trois sur la véranda assiégée par des moustiques gros comme le poing, dans la nuit chaude et gluante de la jungle, avec comme toile de fond les arbres inclinés par les sortilèges de la lumière et les figements gélatineux que la lune faisait naître sous la loupe des nuages. Des ombres allaient et venaient, remplissant les verres, s'effaçant dans cette fantasmagorie tropicale et reparaissant telles les figurines blafardes d'un bien étrange ballet de zombis. Des doigts d'araignées surgissaient alors du théâtre nocturne et accomplissaient les gestes révérencieux que l'on attendait de leur compétence. Brian, tandis qu'il feignait de s'intéresser au monologue de Strickmann, se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il avait de la peine à avaler ; sa gorge lui semblait grosse et obstruée, promise à l'explosion.

Brian remarqua bientôt que la verve de l'Administrateur semblait pour le moins tarie. Sa faconde avait l'air très forcée et de sa propension à considérer les choses sous l'angle du cynisme, il ne restait pour ainsi dire rien. Bien sûr, pendant la première heure, il s'efforça de donner le change, mais ses plaisanteries et ses beaux mots d'esprit tombèrent le plus souvent à plat, tel ces plongeurs qui s'envolent vers le soleil et qui viennent s'écraser maladroitement sur la surface de l'eau, éclaboussant autour d'eux, pantins grotesques, désarticulés par la violence du choc. Il essaya de pousser le jeune officier « dans ses derniers retranchements », tenta de lui faire perdre contenance, mais Sigurd se défendit comme un beau diable, montrant qu'il avait pour le moins retenu ses leçons de stratégie. Finalement Strickmann renonça et, l'alcool aidant et l'heure se faisant plus tardive, entra dans la voie des confidences. « D'étranges phénomènes s'étaient produits dans la forêt, expliqua-t-il. Une activité sporadique, mais réelle, agitait parfois les alentours du camp. »

— Les hommes deviennent extrêmement nerveux. Nous avons eu des cas de dépression et un autre de folie hallucinatoire. Mais je n'ai pas voulu alerter les autorités de Port-Jaïra, car je n'ai jamais laissé les bureaucrates se mêler de mon travail...

Malgré les effets de l'alcool, Baird se sentait très tendu dans cette nuit obsédante où l'on devinait des présences inhabituelles. Il aurait volontiers imposé silence à Strickmann mais il n'avait aucune envie de se livrer à un quelconque esclandre. La sueur perlait sur son visage et des bourdonnements insolites résonnaient à ses oreilles. Ce fut avec des doigts tremblants qu'il alluma une nouvelle cigarette lénifiante :

— Ce que vous dites là, monsieur Strickmann, me donne à réfléchir. Je dois vous avouer que moi-même, depuis quelque temps...

« Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, mes paroles bousculent ma pensée. Je ne tenais certainement pas à confier à cette vieille loque mes réflexions les plus secrètes ! »

Brian avait l'impression que Sigurd lui lançait maintenant des regards désapprobateurs, mais il poursuivit, comme par défi, son discours vaguement incohérent. Et tandis qu'il parlait ainsi, presque en dépit du bon sens, des images bizarres, aux contours flous, naissaient dans son esprit : les cruels frelons de la mémoire. Sur un astéroïde désertique, exilé dans l'espace froid et aveugle, ses compagnons et lui traquaient une ombre chancelante, une silhouette prisonnière d'un ample manteau aux teintes incertaines, que le vent brassait avec hargne. Quel ouragan pouvait bien souffler sur ce monde mort, dénué d'atmosphère ? quel prestige suscité par les thaumaturges cachés dans les replis secrets du temps ? Les hommes lancés aux trousses du mystérieux fugitif faisaient des bonds de sauterelles, de criquets affamés. Seuls les casques et les respirateurs les empêchaient de pousser des hurlements de triomphe. Quand l'inconnu se retourna, Brian constata qu'il ne portait pas de casque. « Il va mourir, se dit-il alors, car personne ne peut survivre ainsi. » Mais l'homme ne mourut pas. Au contraire, il fit de grands signes au lieutenant, et ses lèvres s'ouvrirent pour dire : « Où en étions-nous restés, la dernière fois ? » Puis il ajouta, comme si les soldats armés qui tentaient à présent de l'encercler n'étaient que des figurants inoffensifs : « Suivez-moi jusqu'à la Citadelle, nous y serons plus tranquilles pour nous entretenir. » Et Baird vit en effet, debout sur l'horizon, une haute silhouette de pierre.

— ...content de savoir à présent que je ne suis pas le seul à... et dans ces conditions... serait plus adéquat... confronter nos points de vue... avant votre départ pour Port-Jaïra... Ah ! j'ai failli oublier l'essentiel, lieutenant ! Vous allez avoir un passager.

Un passager ! Le règlement était formel : il fallait une lettre officielle des autorités militaires de Port-Jaïra pour qu'un civil fût accepté à bord d'un bâtiment tel que *l'Épouvante*...

— N'ayez crainte, lieutenant Baird, vous serez couvert. M. Chavez – c'est le nom de votre hôte – dispose de toutes les paperasses exigées par le règlement.

Les yeux de Strickmann flamboyèrent, mais peut-être n'était-ce qu'un reflet des lampes que les domestiques indigènes avaient apportées sur la véranda. Étrangers au tumulte de la vie ainsi qu'aux aléas de la guerre, ces tristes simulacres humains semblaient une vivante illustration des thèses colonialistes.

— Je me suis pourtant laissé dire, mon cher Baird, déclara l'Administrateur avec une sorte d'emphase assez ridicule, que Chavez joue fort bien aux échecs. Vous pourrez disputer quelques parties entre ici et Port-Jaïra.

— Quelles sont exactement les fonctions de ce Chavez ? demanda Baird, avec ennui.

— Je n'en sais trop rien mais je puis vous dire qu'il a mis son nez partout et que c'est un sacré fouineur. À mon avis, il doit travailler pour un quelconque service secret de la Confédération. Bien que de vous à moi, je me demande pour quelle raison les puissants du monde commenceraient à s'intéresser aux pauvres insectes que nous sommes. Le plus étrange dans tout ceci, mon cher lieutenant Baird, c'est que ce Chavez est sorti un beau jour de la jungle, suivi d'une demi-douzaine d'indigènes gâteux. Il a toujours répondu à côté à toutes les questions que j'ai pu lui poser. Je lui ai notamment demandé par quel chemin il était venu jusqu'au camp. Et il s'est mis à me raconter une incroyable histoire de gyroplane accidenté, si bien que, au vu de ses papiers de créance, je me suis abstenu de l'interroger plus avant. Après tout ce genre d'affaire dépasse ma compétence. Maintenant tenez-vous bien, mon cher ! Quelques jours après l'arrivée de M. Chavez parmi nous, un petit groupe d'hommes de la forêt est venu déposer tout un attirail de malles et de containers sur le bord du fleuve. Nous n'avions

jamais vu ça ! D'habitude les autochtones préfèrent se jeter aux bestioles de l'Ez plutôt que de sortir de leur repaire torride ! Toujours entre nous, lieutenant ! Plus tôt vous m'aurez débarrassé de cet (il se retint au dernier moment et poursuivit, après avoir jeté un regard furtif au jeune enseigne de vaisseau :)... type, mieux cela vaudra. Sauf notre amitié, cela va sans dire... Car depuis que cet homme est sorti de la forêt, il se passe ici des choses inhabituelles, crispantes. C'est comme une menace suspendue au-dessus de nos têtes. Excusez-moi, mon ami, si je vous semble si lugubre aujourd'hui, vous savez que ce n'est pas mon habitude... mais je dois vous avouer que je ne dors plus sans somnifères. Pour un vieux bougre tel que moi, c'est le commencement du déshonneur !

Soudain Baird eut comme une révélation. Une voix qui venait de très loin lui souffla que c'était la dernière fois qu'il voyait Strickmann, qu'il écoutait ses confidences... Une peur irraisonnée l'empêcha pendant deux bonnes minutes de prononcer les paroles que les circonstances présentes exigeaient de lui. Ce fut Sigurd qui rompit le silence :

— Mais que craignez-vous exactement, monsieur Strickmann ? demanda-t-il, avec quelque chose dans le ton qui ressemblait fort à du mépris.

« Pauvre petit con ! se dit Brian. Ce monde est vieux, tellement vieux que nous devons nous attendre à des surprises, de temps en temps... Mais toi, tu as tellement confiance en toi et dans les grandes phrases des théoriciens de la conquête que tu vas finir par prendre tes désirs pour des réalités. »

Strickmann ne releva pas les intonations injurieuses du jeune officier, car son esprit était ailleurs, planait au-dessus de l'impénétrable jungle qui était le cœur verdoyant et moite de Celaeno de Peroyne, fuyait devant les monstrueux oiseaux shayen dont les becs luisaient au soleil comme des yatagans. Il se moquait bien des allusions perfides d'un petit imbécile galonné. Tout son beau cynisme colonial était mort et enterré.

— Je vous en prie ! s'exclama-t-il au bout d'un moment, quand il eut repris contact avec le sol, ne prenez pas tout ce que je viens de dire pour argent comptant, je crois que je suis un peu surmené. On vieillit vite sous ces latitudes, ajouta-t-il, en matière d'explication et d'excuse, et en fin de compte on devient un peu... bizarre. La prochaine fois...

Strickmann cependant brisa net son discours, laissant sa dernière phrase en suspens, comme s'il devinait « *qu'il n'y aurait pas de prochaine fois* ».

Avec un éclat de rire, il proposa de nouvelles boissons que ses hôtes jugèrent plus sage de refuser.

Le ciel au-dessus de la véranda était effroyable. Une loupe verdâtre parsemée de tavelures écarlates, hideuses : il traînait au ras des arbres comme s'il avait cherché à les écraser de tout son poids, à provoquer l'asphyxie de cet immense poumon végétal, à comprimer pour toujours les battements de ce myocarde hypertrophié dont le rythme s'exaltait dans le silence nocturne tel un tam-tam d'insectes.

Ce fut seulement sur le chemin du retour, juste après avoir quitté Strickmann, que Baird ressentit, dans toute son épaisseur, l'angoisse de cette nuit. Elle s'insinuait en lui comme une créature invisible mais invulnérable, un être cruel, aux mille ramifications ; elle étendait ses longs flagelles dans tous les méandres de son système nerveux, prenait entièrement, impitoyablement possession de lui. Rayonnait triomphante à travers son corps frissonnant, pompant dans ses veines et ses artères des poisons subtils et de lancinantes gouttes de vif-argent.

Sigurd qui marchait à côté de son supérieur, légèrement en retrait, comme s'il avait voulu marquer ainsi, non sans ironie, la distance hiérarchique qui les séparait, Sigurd, se dit-il, avait perdu une excellente occasion de se taire quand il avait posé à Strickmann une question bien impertinente. Cette sûreté de soi que le jeune homme affichait parfois avec outrecuidance n'était peut-être qu'une façade après tout – ou alors la preuve d'un manque de profondeur. Seuls les imbéciles échappent parfois à l'emprise de la peur, les imbéciles ou les inconscients.

Un vent mou tentait vainement de remuer les terribles nuages de Celaeno de Peroyne. Ce ciel ! une pâte où des divinités malades avaient laissé l'empreinte de leurs doigts tremblants. Par les trous des nuages dégouлинаient des cascades lentes, comme retenues par quelque sortilège du temps.

— Ce ciel ! s'exclama Brian, la bouche amère et les yeux larmoyants, personne ne peut dire ce que ce ciel nous réserve...

— Monsieur, le coupa immédiatement le jeune homme d'un ton sec, j'ignore *ce que le ciel nous prépare*, mais REGARDEZ CECI !

Il désignait le semblant de rue, venelle déserte et aux trois quarts obscure qui les menait vers le débarcadère entre les baraquements de fortune et des huttes misérables où croupissaient les « auxiliaires » autochtones.

Baird ne vit d'abord qu'un entrelacs d'ombres, des soubresauts indéfinissables dont il n'aurait su dire immédiatement s'ils étaient dus à des êtres humains ou à des bêtes venues de la jungle. Les sons vinrent avec un peu de retard, comme dans certains films mal synchronisés : rumeurs confuses, difficilement identifiables.

Sigurd avait déjà dégainé son arme : sur le qui-vive, tous les muscles bandés, tous les sens en éveil, il ressemblait maintenant à un jeune animal de proie. Un animal de guerre, efficace et dangereux.

— Je crois que vous feriez mieux de ranger votre artillerie, Sigurd... Manqueriez-vous de sang-froid ?

Mais Sigurd ne se souciait pas de lui. Toute son attention se concentrait sur l'orée de cette ruelle nocturne, mal éclairée par le flamboiement lunaire. Alors Brian se dit qu'il était inutile d'insister ; que ce garçon, tout en réflexes conditionnés, en orgueil et en suffisance, venait d'un autre monde – un monde lointain sans coordonnées géographiques, où lui, Brian Wendell Baird, n'avait jamais vécu et où il n'existerait jamais plus !

Des voix excitées résonnèrent soudain dans la rue tortueuse :

— Ne les laissez pas filer ! Nom de Dieu ! Ne les laissez pas foutre le camp...

De l'ombre qui puisait furieusement, comme un monstrueux céphalopode traqué, des ombres plus petites se détachèrent brusquement ; se découpèrent un bref instant dans une pauvre flaque de lumière vert jade.

— NE TIREZ PAS, LIEUTENANT !

(Vous n'êtes pas encore en mesure de comprendre... mais votre heure viendra... elle viendra fatalement !)

Brian était tout à fait lucide à présent. Les dernières vapeurs de l'alcool avaient été instantanément dissipées.

Deux silhouettes s'étaient inscrites dans le décor de la rue, leur faisaient face, maintenant immobiles, comme en attente. La lumière acide les dessinait progressivement dans les ténèbres vireuses, on aurait dit une photographie lentement révélée et dont on savait d'avance qu'elle serait bientôt d'une insoutenable netteté.

Le bras de Sigurd venait de se tendre, et un rayon de lune fit reluire le canon de son arme. Si la lumière avait été plus crue, on aurait pu voir l'éclat sauvage de son regard tandis qu'il mettait en joue les deux intrus :

— DESCENDEZ-LES, BRÛLEZ CES DEUX SALAUDS !

Les poursuivants étaient là, meute disparate et singulière ; et, comme de bien entendu, ils hurlaient à la mort.

— Je suis le lieutenant Baird, s'écria Brian, sans qu'il eût été en mesure de dire quelle force le poussait à s'interposer, le commandant de *l'Épouvante*... et je vous ordonne...

Mais les hommes au visage fermé qui se dressaient en face de lui ne l'écoutèrent pas : ils étaient des chasseurs impitoyables et ils n'avaient plus qu'une idée en tête, cruelle, obsédante.

— Ce sont des hommes de la forêt ! hurla quelqu'un. Ils viennent ici nous espionner ! Un jour ils nous tueront tous ! Ne vous mêlez pas de ça, LIEUTENANT TRUC !

— Oui, ne vous mêlez pas de ça ! Allez plutôt vous faire foutre !

— Écartez-vous, monsieur, dit froidement Sigurd, sinon vous mourrez avec ces gens !

« Ce n'est pas possible, se dit-il. Il faut qu'ils m'obéissent. Il faut qu'ils me respectent... »

Une main énergique le repoussa contre le mur d'une baraque tandis que l'ombre épaisse de la venelle se teintait de jaune et de pourpre. Il perdit immédiatement l'équilibre et tomba à genoux dans dix centimètres de boue. « C'est la curée, se dit-il, et je n'ai rien pu faire, rien ! »

Une main nerveuse s'empara de la sienne :

— Venez, dit une voix rauque qu'il ne reconnut pas tout de suite, venez, monsieur, nous n'avons plus RIEN à faire ici.

Sigurd avait raison : la jungle, forcément, était le domaine des fauves.

Le petit homme qui se tenait sur le wharf n'avait rien d'impressionnant, et pourtant Baird le considéra de prime abord comme le messenger du Destin. Efrem Chavez était maigre et insignifiant, et son sourire dévoilait quelques dents gâtées. Sa barbe était dure, agressivement mal rasée. Il avait l'air, en fait, de sortir d'un ancien livre d'images. « Il ne lui manque qu'un vieux chapeau de paille troué pour tenir son rang dans une bluette vieille de quelque deux cents ans ! »

Pourtant les yeux de Chavez étaient de ceux qu'on n'oubliait plus une fois qu'on avait croisé leur regard : ils étincelaient telles des pierres semi-précieuses vissées dans ses orbites profondes... on aurait dit deux prismes qui captivaient des lumières mystérieuses venues de contrées insoupçonnables. « La Gorgone, se dit Brian, devait jeter sur les humains des regards semblables ! »

— En-chan-té de faire votre connaissance, lieutenant Baird. On ne m'a dit QUE du BIEN de VOUS... et de votre vaisseau. Je constate avec joie qu'ON n'a exagéré ni dans l'UN ni dans l'AUTRE cas !

Lestement, le petit homme aux yeux étincelants monta à bord de *l'Épouvante*, suivi d'une bonne demi-douzaine de porteurs indigènes qui pliaient sous le poids de malles, de paniers et de bagages divers. Strickmann n'avait pas enjolivé son récit, et l'on pouvait se demander ce que le nouveau venu transportait ainsi à travers des centaines de kilomètres de jungle.

— Soyez sans crainte, déclara Chavez, j'ai tous les papiers qu'il faut ! Dois-je vous les faire voir tout de suite ?

— Je vous en prie, protesta Baird. Nous avons le temps... jusqu'à Port-Jaira. Puis-je vous présenter mon second, le lieutenant Sigurd ?

— En-chanté, enchanté vraiment. Je me suis laissé dire que vous étiez un jeune et brillant officier, promis à un bel avenir.

« Le salaud, se dit Brian. Il se fout de moi. Cela doit lui sauter aux yeux que je ne suis qu'un officier au rabais... sur la mauvaise pente ! »

— Quand vous serez installé, monsieur Chavez, dit Brian, je serais heureux de vous inviter à boire un verre. Nous appareillons dans une couple d'heures. J'espère que vous avez pris toutes vos dispositions et que rien ne vous retient plus ici.

— Mon Dieu ! s'exclama le passager de *l'Épouvante*, vous ne parlez pas sérieusement ? Que voulez-vous qui puisse me retenir dans ces lieux sordides. Votre vaisseau (il fallait être snob, idiot ou terriblement pince-sans-rire pour appeler une canonnière un vaisseau, mais Brian s'attendait à présent à toutes les avanies !), oui votre vaisseau, lieutenant, est un véritable bijou. Je sens que je vais m'y plaire. Je puis vous confier, sans trahir de secret, que mon voyage aller fut bien moins confortable.

Agacé, Baird appela le premier maître Mazzini afin de lui donner ses dernières instructions.

Une demi-heure avant l'appareillage, alors que les hommes s'affairaient sur le pont, Strickmann envoya un messenger avec une lettre rédigée en ces termes :

Cher ami,

J'espère que mes propos de cette nuit ne vous auront pas mis les nerfs à vif mais que vous aurez compris, derrière mes paroles un peu vagues et désordonnées, que je suis en proie à une angoisse indéfinissable. Je ne sais que vous dire sinon que je me suis toujours senti très heureux en votre compagnie. Me croirez-vous si je vous dis que j'avais fini par vivre dans l'attente de ces heures, hélas si rares, que nous étions appelés à passer ensemble ? Ne vous laissez pas embobiner par ce Chavez ! Bon voyage. En toute amitié. Jasper Strickmann.

OceanofPDF.com

MOYRA FARSÁN

... les descentes sont vertigineuses sur les fleuves les jaillissements de l'eau s'élèvent comme deux murailles blanches où se heurte l'œil et qui tracent un chemin pour la peur et la mort

... les secrets du hasard sont des jeux miraculeux et la vie n'est qu'un jeu aussi qui ressemble à la mort

(C'est du moins ce que chantent les payeurs en descendant le Rio Xingu et parfois je crois qu'ils pourraient en dire plus long sur les fleuves la vie et la mort s'ils voulaient.)

Novembre 1961.

Le fleuve Ez ressemblait à une large allée de mercure, sous un ciel violacé : il coulait avec une majesté figée entre des berges enfouies dans une végétation dont l'exubérance n'avait d'égale que l'insupportable touffeur. Des oiseaux au profil métallique survolaient les pesantes frondaisons, en quête d'invisibles proies. De courtes falaises miroitantes incrustées de gemmes fabuleuses plongeaient parfois dans le courant, interrompant abruptement l'épaisse muraille végétale, tandis que des animaux prodigieux mais indéfinissables, aux crocs impatients, aux écailles luisantes, disparaissaient dans l'onde grasse en un jaillissement argenté. Ils s'approchaient à grande vitesse de la canonnière, mais s'arrêtaient net à quelques brasses de la coque étincelante, comme s'ils avaient pu deviner que cette masse de métal vautrée dans l'impassibilité du grand fleuve était

susceptible de cracher d'un instant à l'autre de mortels éclairs, de les réduire à l'état de cendres grésillantes.

La canonnière *l'Épouvante*, forte de ses douze bouches à feu, descendait maintenant la longue rivière, vers la lointaine mer d'Offuz, dans l'hommage sanguinolent d'un soleil inouï, glissant avec lenteur vers un horizon impur, balaféré de franges sulfureuses.

— Les couleurs et les teintes de ce monde finiront par me rendre fou furieux ou définitivement neurasthénique, déclara Baird en s'appuyant mollement sur le bastingage de la tourelle. Parfois, il m'arrive de rêver que nous faisons naufrage *là-dedans*...

Sa main maigre désigna le fleuve d'argent gris où s'ébattaient avec une feinte lourdeur plusieurs grosses bêtes squameuses. Sigurd hocha la tête avec un air de gravité qui pouvait surprendre chez un homme de son âge.

— Et pourtant, continua le lieutenant, j'en suis comme intoxiqué. Chaque fois que l'on m'envoie en permission, je ne tiens pas le coup : il faut que je revienne *ici*. *Ici*, dans le plus sale recoin de la *Périphérie*. Je vous ai déjà prévenu, lieutenant... vous êtes jeune encore. Très jeune. Changez de métier ! Car personne ne vous saura gré d'avoir laissé vos ossements sur cette terre perdue. J'espère que vous n'êtes pas de ceux qui ne pensent qu'à la gloire. À présent que la paix est signée... qui doit durer cinq siècles !... on acceptera plus facilement votre démission. (L'enseigne de vaisseau grommela une réponse parfaitement incompréhensible, et Baird haussa les épaules, grimaça un triste sourire :) À moins que vous n'ayez mordu à leurs slogans : l'exotisme, les nuits chaudes sous les arbres millénaires, les lagons aux langueurs érotiques, les filles vertes au pubis rose... Toute cette marmelade de mauvais goût – dernière offensive de la propagande –, cette mascarade nauséuse qui dissimule si mal le mufle de la mauvaise guerre...

— Monsieur, dit le jeune homme, je vous demanderai la permission de me retirer.

Baird sursauta comme si une bête venimeuse venait de lui planter ses crochets dans la chair.

— Est-ce une façon polie de me laisser entendre que je fais du mauvais esprit ?

— Je regrette, monsieur, mais il y a de nombreux problèmes sur lesquels nos points de vue diffèrent sensiblement.

— S'il y a quelque chose que j'admire chez vous, c'est bien votre art de l'euphémisme. Vous pouvez disposer... je ne vous retiens pas.

Le jeune homme esquissa un semblant de salut et s'empressa de quitter la tourelle. Baird le vit glisser le long de l'échelle de métal, se hâter sur le pont, disparaître dans une écoutille. « Je dois être un individu passablement dangereux pour un garçon essayant de faire carrière ! » se dit-il, puis il pensa à autre chose, laissa errer son regard sur les vagues courtes et épaisses du fleuve.

L'Ez resplendissait.

Dans le ciel plombé, griffé d'étamines pourpres, se succédaient sans fin des barres de lumière rayonnante : il s'y déployait par intermittence le vol pesant des oiseaux shayen. Leurs ailes ocrées ruisselaient de perles rouges, et leur appel sonnait aigre comme les trompettes du désespoir. Baird savait qu'ils se nourrissaient de chair vivante ou morte et qu'ils ne dédaignaient pas, quand l'occasion s'en présentait, celle des hommes. Le lieutenant se souvint, avec un frisson rétrospectif, du charnier qu'il avait découvert, quelques mois auparavant, sur une des nombreuses petites îles disséminées parmi les méandres de l'Ez, dans un campement de moissonneurs de chaï. (Le chaï, une herbe brune, lancéolée qui, après broyage, malaxage et traitement dans une macération parfumée, remplaçait avantageusement les drogues savantes des Figes, était la seule richesse de Celaeno de Peroyne.)

Celaeno : un monde gluant, terrible et magnifique.

Le quartier-maître Maltravers monta sur la tourelle et Baird descendit au salon. Là, il s'entendit héler par une voix grêle :

— Ah ! lieutenant, enfin vous voilà ! La ferons-nous, cette partie d'échecs ?

Brian grogna, agacé. Pour une fois qu'on lui imposait un passager pour Port-Jaïra, il fallait que ce fût un raseur du calibre de Chavez ! Le petit homme à barbe dure se leva en chancelant, s'accrocha aux épaules de l'officier, lui jetant au visage une haleine lourde de relents alcooliques.

— Monsieur Chavez, je crois que je n'aurai guère le temps de vous offrir votre revanche. Nous n'allons pas tarder à entrer en secteur dangereux. Les tourbillons, vous connaissez ?

Chavez éclata de rire. On aurait dit une crécerelle chassant au cœur de la nuit.

— Lieutenant, personne sur Celaeno n'est censé ignorer les effroyables tourbillons du fleuve. Mais chacun reste persuadé que nos navires de guerre n'y risquent pas grand-chose ! Auriez-vous peur de perdre quelques semaines de solde ? Vous n'essayez pas tout simplement de me flanquer le bourdon, par hasard ?

Dans le salon, des ombres se mouvaient : les tentures lie-de-vin semblaient agitées par un vent subtil venu d'on ne savait où. Baird frissonna, et le simple contact de ses vêtements lui parut soudain parfaitement ignoble. Des gouttes de sueur poissaient son uniforme.

— Soit, capitula-t-il de mauvaise grâce, je vais vous donner votre chance, monsieur Chavez...

Il alluma une cigarette... de piment jaune – de quoi vous réinstaller quelque peu les idées dans la tête ! – et le petit casse-pieds vint apporter le grand échiquier fantasque. Disposait méticuleusement les monstrueuses figurines.

Cavaliers : licornes hideuses au sexe proéminent

Fous : nabots obscènes assis sur leur cul pustuleux

Reines : prostituées au bas-ventre plein de provocations

Rois : visages de satyre, pénis graveleux

Pions : bêtes ô combien ridicules d'apparence vaguement anthropomorphe

Tours : seules les tours demeuraient des tours. Encore montraient-elles par-ci par-là des gargouilles particulièrement repoussantes.

Baird avait demandé :

— Où avez-vous acquis ces pièces... bizarres, monsieur Chavez ?

L'autre s'était contenté de sourire, dévoilant ses dents gâtées :

— Il n'y a pas que l'armée ou la marine pour se payer des voyages où il ne faut pas, lieutenant !

Chavez était l'homme des réponses déconcertantes...

Baird ne se sentait pas tellement en forme pour une partie à trois cents sols. Et il fut mis rapidement en très mauvaise posture. Chavez ricanait :

— Vous ne prêtez pas assez d'attention au jeu. Ce n'est pas une revanche que vous me proposez là mais un remboursement.

— Pardieu !

Baird avança lentement la main, se saisit d'une des figures (il lui semblait que l'atroce petite chose allait lui mordre les doigts avec sa gueule menaçante, qu'elle tournait sa vilaine tête en tous sens, sortait une langue bifide...)

— Chavez ! Qu'est-ce que vous fumez encore comme cochonnerie ? Rien que l'odeur me fait voir double, nom de Dieu !

— Lieutenant, vous êtes nerveux comme une pucelle, ce soir ! Peut-être sont-ce les tourbillons qui vous tapent sur le système !

Baird eut une inspiration subite : sa main bondit. Un court éclat de rire soulagé :

— Vous auriez mieux fait de vous concentrer sur votre jeu, cher monsieur Chavez, vous êtes cuit !

— Pour aujourd'hui, oui. Mais demain est un autre jour.

Un pas léger, presque inaudible sur les tapis du salon :

— Entrez donc, lieutenant Sigurd, la partie est terminée ! s'exclama Brian, sans même se retourner. Je suis sûr que vous trouvez cela parfaitement immoral de jouer aux échecs pour de l'argent !

— Immoral... je ne dis pas, tenta de plaisanter l'enseigne de vaisseau, mais certainement contraire au règlement.

— Le règlement, lieutenant, c'est un concept souple comme une baguette d'osier. Personnellement, je ne vois pas en quoi je pourrais nuire à la bonne marche du service en risquant quelques sols contre mon ami Chavez...

— Surtout que cela fait deux fois de suite qu'il gagne.

Le jeune homme aux yeux pâles haussa ses maigres épaules et, dans son regard désapprobateur, dansa une luciole verte. Le steward vint fort heureusement annoncer que le dîner était servi. Les trois hommes gagnèrent la pièce attenante.

La nuit était tombée. La canonnière avançait à vitesse réduite entre deux rives luxuriantes, sous un fouillis d'étoiles. Le fleuve semblait mort à présent, car les monstres écailleux avaient déserté ses eaux limoneuses. Avicenne de Portobello, l'unique lune de Celaeno de Peroyne, était parfaitement visible, avec ses striures vénéneuses qui avaient donné naissance, sur ce monde, à tant de légendes fantasmagoriques.

Dans sa cabine, Baird ne parvenait pas à trouver le sommeil. Il reposait sur le dos, un livre ouvert posé sur le ventre, entièrement nu.

Le livre à couverture rouge – un recueil de poèmes flamboyants comme des soleils – montait et descendait au rythme de sa respiration oppressée. L'alcool qu'il avait ingurgité en grande quantité, au cours d'une pénible conversation à dîner avec ce butor de Chavez et ce jeune crétin de Sigurd, lui était resté, une fois de plus, sur l'estomac. Il alluma une cigarette tout effilée, dispensatrice de rêves jaunes, inhala largement/longuement les trois premières bouffées comme on lui avait appris à le faire lors de noces sinistres dans les bas-quartiers de Port-Jaïra. Cette initiation nocturne lui avait d'ailleurs valu quelques pénibles journées de soins dans une pièce sinistre (on aurait dit une chambre de torture !) de l'hôpital militaire Sainte-Audrey.

Gloup-gloup-gloup : presque immédiatement après vinrent les soleils de la littérature de *Graves*... les étoiles pelucheuses d'un nirvâna grumeleux. Il se tourna sur le côté gauche, et le livre tomba sur le sol : tac... et des pas descendirent l'escalier de métal... toctoctoc... monsieur ! les drogues figes couraient drôlement vite/bien plus vite que le chaï local : toctoctoc... MONSIEUR ! quelqu'un frappait à la porte de la vaste salle où il était enfermé par des créatures mystérieuses, encapuchonnées : MONSIEUR ! le pont de la nuit résonnait sous des pas pressés, des clapclapclap de bottes : monsieur, m-o-n-s-i-e-u-r, MONSIEUR !

Drogues figes + alcool = mauvais mélange ! TOCTOCTOC !

Baird fut debout. Merde. S'arracha au miracle du tamponnage. Oui, oui, oui ! Je viens ! Enfila rapidement des morceaux d'uniforme. Maltravers se tenait dans le cadre de la porte !

— Monsieur ! s'écria-t-il, en oubliant le salut réglementaire. Il se passe quelque chose de pas normal au poste 3 !

Dans la cursive, l'enseigne de vaisseau arrivait en courant, les yeux gros de sommeil, bouclant son ceinturon d'armes.

— Lieutenant, maugréa Baird d'une voix grasse, branle-bas de combat, tous les hommes sur le pont. Expliquez-vous, Maltravers...

— Au-dessus des bâtiments du poste 3, le ciel est rouge. Un incendie, monsieur, il s'agit certainement d'un incendie.

— Incroyable, trancha Baird. Nous aurions été prévenus...

— Il n'empêche, monsieur, que...

— Je ne vous fais aucun reproche. Rejoignez votre poste, Maltravers. Vanell !

Un fusilier de première classe salua gauchement : il avait, Dieu savait pourquoi, un air profondément malheureux. Peut-être parce qu'on l'avait affecté au service du passager, un travail ingrat qui lui valait bien des désagréments...

— Vanell... Vous empêcherez M. Chavez de quitter sa cabine et de gêner nos mouvements. Je vous tiens pour responsable !

— Inutile, lieutenant, dit la voix grêle, je vous ai encore gagné de vitesse !

Le petit homme à barbe dure venait de faire son apparition dans la lueur pâle des veilleuses, arborant une incroyable veste d'intérieur smaragdine.

— Monsieur Chavez, je n'ai que faire de votre assistance dans les heures à venir. Je vous prierai donc instamment de bien vouloir vous retirer dans votre cabine et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Je suis responsable de votre sécurité.

Chavez contempla l'officier avec une intense ironie, puis, sans mot dire – ce qui ne laissa pas de surprendre son interlocuteur qui ne s'attendait pas à une victoire aussi facile –, il tourna les talons et s'en fut d'un pas glissant le long de la coursive bleuie par les émanations fantomatiques des veilleuses.

Tous les hommes qui n'étaient pas indispensables à la manœuvre de la canonnière étaient alignés sur le pont ou placés près des pièces d'artillerie. *L'Épouvante* se rangea en douceur le long de l'embarcadère. Maltravers ne s'était pas trompé : tout flambait comme paille foudroyée dans ce qui restait du poste 3, sur la rive gauche du fleuve Ez.

— Nom de Dieu ! jura le premier-mâitre Mazzini, un vrai feu de joie.

— Lieutenant, ordonna Baird, désignez sept hommes. Nous allons descendre à terre. Dispositif d'urgence. Toutes les pièces de bâbord braquées sur l'objectif !

Baird essuya ses paumes moites et grasses sur le bastingage. Foutue fumée fige !

— Ça ne va pas ? demanda insidieusement l'enseigne de vaisseau dont la perspicacité inspirait fréquemment à son supérieur des pensées meurtrières. Brian se contenta non sans peine :

— Vous demeurerez à bord, *lieutenant* ! s'écria-t-il. (Puis le plus froidement possible, il ajouta :) Je me rendrai à terre avec la patrouille.

Il ne fit pas de remarque du genre : « Faites bonne garde », car il savait cette recommandation inutile : Sigurd était le zèle et la conscience professionnelle mêmes.

Le poste 3 était un lacis noirâtre de poutrelles inextricablement nouées, un amas confus de décombres. *Du diable ! Je veux bien y laisser ma peau s'il reste quelqu'un de vivant là-dedans...* Mais Brian garda ses conclusions pour lui.

Foersen-Cheveux d'Ange, un sous-officier taciturne, terriblement efficace, – décidément Sigurd était parfait ! – et six hommes bien armés sautèrent sur la jetée, l'œil fureteur, le doigt sur la détente.

— Je vous confie *l'Épouvante*, déclara Baird.

— Soyez sans inquiétude, fit l'enseigne, un peu sèchement.

Les planches du wharf craquèrent, résonnèrent sous les bottes de la petite troupe, « Quel gâchis ! » murmura le lieutenant. Le ciel était un trou de vase enflammée où voltigeaient comme en un hideux cratère des météorites crépitantes de lourdes étincelles jaunes.

Accident (explosion, imprudence quelconque ?) ou attentat ? (Mais qui pouvait en être l'auteur ? Il n'existait pas de forme de vie évoluée dans la jungle de Celaeno. Rien que des monstres écailleux, des oiseaux de malheur, de sales bêtes répugnantes, mais que l'on pouvait tenir assez facilement à distance. Quant aux indigènes craintifs et abouliques, un coup de feu suffisait pour les rejeter dans la sombre moiteur de la forêt !) L'hypothèse un brin ridicule d'une émeute traversa l'esprit du lieutenant. Allons, allons ! Pas de fantaisies !

Passé les premiers bâtiments (ou plutôt ce qui en subsistait), ils tombèrent sur les restes informes des premiers cadavres. Une ignoble gelée noire... Baird se retint avec peine de vomir.

— Monsieur, dit Foersen qui n'était pas amateur de longs discours, nous ne trouverons pas de survivants là-dedans... C'est écœurant.

Ils progressèrent prudemment, à demi rôtis par l'inférieur dégagement de chaleur, entre d'infranchissables murailles de feu. Il y avait longtemps que les poils de leurs mains s'étaient consumés avec un imperceptible grésillement, laissant sur la peau rosie une impalpable poussière sombre. Le lourd pistolet protonique tremblait entre les doigts maigres du lieutenant Baird et, dans sa bouche, la nausée gonflait comme une pâtée vénéneuse.

Les yeux hors de la tête, ses compagnons trébuchaient sur des masses indéfinissables que leurs regards évitaient soigneusement : quelque chose d'effroyable (d'effroyable et d'incongru) s'était passé ici. Quelque chose qui, selon toute logique, n'aurait jamais dû se produire. Haut dans le ciel croassait tout un essaim d'oiseaux shayen.

— Non, dit Baird, répondant tardivement à Foersen, non, il n'y a plus rien de vivant ici...

Par acquit de conscience, ils firent malgré tout le tour du poste. Ironie du sort, au milieu du terre-plein qui constituait le centre de la petite agglomération, miraculeusement épargné par les flammes, le drapeau de la Confédération battait pesamment sa hampe.

« Sigurd aurait certainement salué ! » se dit le lieutenant, et il ricana.

Foersen le regarda bien en face et, contre toute attente, partit d'un immense éclat de rire. Les fusiliers tournèrent la tête, étonnés. Puis, sans trop savoir pourquoi, sans doute par une sorte de réflexe nerveux, ils firent écho à leur sous-officier. Au-dessus d'eux résonna le cri morbide d'un oiseau shayen.

Ils trouvèrent la jeune femme à la lisière de la grande forêt. Elle gisait dans un trou boueux, à demi enfouie dans la vase. Baird sauta dans la mare, et l'eau jaillit à grand bruit sous ses bottes.

— Elle est morte...

La question de Foersen ne comportait pas de point d'interrogation. *La fille ne pouvait être que morte.* Personne n'aurait pu survivre à un semblable déferlement de fureur destructrice.

Il y eut un assez long silence, tandis que le lieutenant examinait la jeune femme, puis il se releva, une lueur bizarre dans ses yeux las :

— Je crois bien qu'elle est *encore* vivante, dit-il.

— Ah ! nom de Dieu ! jura Foersen.

Ce fut son unique commentaire.

Le peu qui restait des vêtements de la rescapée ne dissimulait que des zones restreintes de son intéressante anatomie. Sans qu'il sût dire pourquoi, cela choqua fortement le lieutenant. Il surprit les regards avides de ses hommes et en conçut une violente colère. Se maîtrisant difficilement, il entreprit de soulever la fille dans ses bras, dans l'intention louable de la « protéger » jusqu'au navire. Là, de toute façon, elle serait sous sa garde, en

sécurité. Il chancela, manqua de s'étaler dans la boue, de tout son long. Son prestige aurait subi un sérieux dommage. Seigneur ! quelle fichue situation ! Il tremblait de tous ses membres, ruisselant d'une mauvaise sueur. À ce train-là (alcool, drogue, climat infect), pour combien de temps en aurait-il encore à se traîner sur Celaeno de Peroyne ? Celaeno, la bien-nommée, la Harpie(4) !

Il s'entêta, assura sa prise. La chair de la rescapée était lisse et ferme sous ses doigts, et cela faisait combien de temps, au juste, qu'il n'avait plus couché avec une femme qu'il ne payait pas pour ça ? Mais les poisons que distillaient péniblement les alambics de son organisme furent les plus forts : une crampe violente empoigna ses intestins... Tout juste s'il put se retenir de souiller son pantalon.

— Monsieur, dit Foersen-Cheveux d'Ange, qui n'avait jamais été aussi éloquent, il faudrait peut-être songer à rentrer...

Son doigt pointa vers le ciel charbonneux, balafré de giclements rouges : des oiseaux shayen croisaient au-dessus d'eux, insensibles à l'atmosphère de rôtisserie, se rapprochant dangereusement de la petite escouade.

— Prenez la blessée, capitula le lieutenant. (Un peu théâtralement, il crut bon de préciser :) Vous en répondez sur votre tête...

Sa phrase, il en eut conscience, avait sonné de façon particulièrement mélodramatique, et il se dépêcha de confier la jeune femme aux bras vigoureux de Foersen qui venait de le rejoindre dans le trou boueux. Sous le regard ironique du géant, il préféra détourner les yeux. Dans la bouche du sous-officier, deux rangées de dents impeccablement blanches luisaient tels des crocs de carnassier. « L'univers est un repaire de bêtes fauves... », pensa-t-il immédiatement. Et il se demanda, au sein même de cette nuit incendiée : « Où diable ai-je lu ces mots ? »

La petite troupe se remit en marche. Baird ne lâchait pas Foersen des yeux. La jalousie, déjà, le taraudait comme une fièvre maligne.

Avec un cri à faire dresser tous les poils du corps, un oiseau shayen dégringola du ciel, pointant son immense bec comme une lame de navaja ! Il fonçait droit sur l'un des hommes qui le regardait venir, fasciné. Juste à temps, les fusils partirent, happant l'animal, presque à bout de course, dans une boule de lumière orange, le réduisant en charpie.

— Allons, pressons, c'est assez de casse pour aujourd'hui !

Brian était au paroxysme de la fureur. Sa main étreignit la crosse du pistolet protonique jusqu'à ce que ses jointures devinssent douloureuses. En se rendant soudain compte qu'il aurait été capable de tuer le grand blond, il ne fut pas effrayé. Il y avait comme un intense bouillonnement pourpre dans sa tête et, quand il regarda plus attentivement du côté de son subordonné, il dut faire appel à toute sa maîtrise de soi pour ne pas se mettre à hurler des insanités : Foersen tenait la jeune femme étroitement serrée, sa main gauche s'appesantissant sur l'un des seins aux trois quarts dénudés. Baird frémit en regardant le sous-officier marcher d'un pas presque allègre : le chaud et froid de la mauvaise sueur le recouvrit tout entier. Sous le fallacieux prétexte de mieux porter la malheureuse confiée à sa garde, Cheveux d'Ange avait enfoui sa main droite sous ce qui restait de la jupette effilochée, calé sa large paume sous les fesses que des sous-vêtements déchiquetés ne protégeaient plus guère contre ses si peu discrets attouchements.

« Si l'occasion s'en présente quelque jour, mon vieux, je te promets que je t'abattraï froidement... » Baird frissonna. Il s'en était fallu d'un cheveu... Il avait failli faire du scandale et se compromettre aux yeux de ses hommes.

— Pressons, monsieur Foersen, s'écria-t-il. Nous risquons notre peau dans cet enfer !

Ils traversèrent une zone éclairée par l'incendie, et le lieutenant – c'était plus fort que lui ! – loucha instinctivement du côté du géant blond. Une flaque de lumière pourpre rôda entre les cuisses à demi écartées de la jeune femme inerte. Baird leva légèrement son arme, dont le canon luisant vint, le temps d'un battement de paupière, viser l'occiput de Foersen : il aurait pu en jurer, le gros pouce de Cheveux d'Ange était profondément enfoncé entre les lèvres du sexe et...

Un hurlement : un oiseau shayen venait de surprendre l'un des fusiliers, lui plantant son bec acéré dans la gorge. Les yeux de l'homme étaient deux flaves blanches dans la lumière rouge. Les armes crépitèrent, mais le soldat tomba, entraînant dans sa chute la bête féroce toujours fichée dans sa chair.

Une pluie de plumes ébouriffées tomba du ciel sanglant dans lequel ne cessaient de gonfler d'inquiétantes fleurs de fumée noire.

— C'est trop fort, tempêta Brian. Vraiment cela dépasse l'entendement. Sigurd... excusez-moi... Lieutenant, que dites-vous de ça ? Des dizaines de personnes carbonisées, un poste réduit en cendres, deux fusiliers mis à mal dont un à l'article de la mort... et que me répond Port-Jaïra ?... LE SECRET ABSOLU SUR TOUT CECI. REGAGNEZ IMMÉDIATEMENT VOTRE MOUILLAGE ! La-co-ni-que, n'est-ce pas ?

L'enseigne de vaisseau se retrancha, une fois de plus, derrière les garde-fous de la hiérarchie, des principes et de l'obéissance pure et simple.

— Ils doivent avoir de bonnes raisons pour agir de la sorte...

— Évidemment. D'excellentes raisons même. Que je connais par cœur et que vous me permettrez de ne pas prendre en considération !

À ce moment-là, Chavez parut sur le seuil du salon, arborant hors de tout propos un sourire égrillard.

— J'ai fait une injection de *Coronax* à votre beauté muette. Vous avez de la chance, lieutenant, d'avoir embarqué un casse-pieds possédant de solides connaissances en médecine. Elle s'en tirera, messieurs, dit-il à la cantonade, comme s'il s'était trouvé sur une place publique, avec un bon traumatisme nerveux, certes, mais enfin elle s'en tirera... J'espère que lorsque nous serons rentrés à Port-Jaïra vous ne me ferez pas comparaître devant un tribunal pour exercice illégal de la profession médicale, parce que votre fusilier vient de rendre son dernier soupir. L'autre blessé a eu plus de peur que de mal, comme on dit...

— Merci, monsieur Chavez, dit Baird. (Sa reconnaissance envers le petit homme mal rasé, amateur de bizarreries morbides, était sincère.) Je vous assure que vous ne comparâtes devant aucun tribunal... Bien au contraire ! En ce qui me concerne, je ne saurais être aussi affirmatif.

— En tout cas, votre survivante du poste 3 se pose un peu là. C'est une sacrée lionne. Je me demande ce qu'une créature semblable est venue faire dans un trou pareil...

Sigurd toisa le petit homme avec une intense sévérité :

— Croyez-le bien, monsieur, nous avons actuellement d'autres sujets de préoccupation. La destruction du poste 3 pourrait fort bien signifier que nous nous trouvons à l'aube d'un nouveau conflit.

« À l'aube d'un nouveau conflit ! » Où diable ce petit officier bien repassé allait-il chercher toutes ces circonlocutions prétentieuses ?

Vers le milieu de la nuit – tous ces derniers événements s'étaient véritablement déroulés à un train d'enfer ! – Baird n'y tint plus. Il entra sans faire de bruit dans la cabine contiguë à la sienne où il avait fait installer – ce n'était pas contraire au règlement – la rescapée du poste 3. La jeune femme reposait sur la couchette, les yeux clos, nettoyée des souillures de l'incendie et de la fange dans laquelle on l'avait retrouvée. Parfaitement immobile. Comme morte.

Une belle morte, nom de Dieu ! Malgré les pommettes un peu trop hautes, légèrement trop larges, malgré le nez court, la bouche exagérément charnue. Ce qu'il avait vu de son corps livré à la caresse obscène de Foersen avait mis Baird dans un état de latence maladive. Le lieutenant rejetait mentalement la responsabilité de la mort du fusilier égorgé par l'oiseau shayen sur cette demi-zombi ravageuse...

Ses hommes avaient perdu la tête devant cette fille presque nue, découverte dans un trou boueux, et en avaient oublié les plus élémentaires règles de prudence, compromettant gravement leur sécurité. Quant à lui-même... Au simple souvenir de l'attitude de ce taré de Foersen, à l'évocation de son jeu de mains dans l'intimité de la rescapée, une sueur de fièvre graissait la racine du moindre de ses poils... Il devenait la proie d'une jalousie animale, irrépressible, d'une jalousie dont le seul exutoire aurait été l'homicide brutal, immédiat.

Baird, lieutenant à prix fixe, commandant la canonnière *l'Épouvante*, était devenu un personnage dans un conte de fées macabre à la mesure de Celaeno de Peroyne : un faux prince drogué de frais. Synopsis de l'intrigue romanesque (décor : un fleuve d'eau vénéneuse coulant sans fin entre des rives surnoises, charriant une faune squameuse) : le faux prince envapé trouve une nymphelette déshabillée par une catastrophe inexplicable. Il doit disputer la belle à une grande brute blonde aux instincts sexuels primaires... Parviendra-t-il à ses fins, malgré les traquenards de la jungle de Celaeno, troisième élément du roulement à billes qu'était le système de Peroyne de la Périphérie ?

Tu racontes n'importe quoi, Brian W. Baird...

Vraiment n'importe quoi : il ne fallait pas avaler tout cet alcool comme s'il s'était agi de flotte ! Tu oublies, dis, tu viens de soulever le drap et la couverture sous lesquels repose la belle endormie et, tu le sais bien, elle ne

porte rien sur elle, pas même un petit slip en nyllex. Ce n'est pas le genre d'article que l'on trouve à bord d'une canonnière sur Celaeno du système de Peroyne. Tu as le cœur qui cogne et la peau épaisse comme un éléphant... Nom de Dieu ! si elle se réveillait, si elle se mettait à hurler... Tu aurais beau essayer de lui faire croire que tu es le médecin du bord... Tu serais bon pour le tribunal militaire. Mais elle ne se réveillera pas, elle ne *peut* pas se réveiller : sa poitrine monte et descend régulièrement. Tu touches le bout de ses seins et ton ventre devient dur comme une brique. Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a donc, cette fille, pour semer la zizanie dans tout un équipage ? Ce n'est pas elle, c'est cette damnée planète qui pue la mort, qui sue l'inquiétude, qui diffuse des ondes de haine et de carnage. Tu débloques, B.W.B. ! Dis-moi plutôt ce que vient faire ta main sur la motte noire du pubis ? Hé, B.W.B., tu files un mauvais coton. Moi, je vous dis que c'est cette maudite planète. Cette foutue merde de planète : on la déteste, mais on ne peut plus la quitter. C'est comme le chaï, le, lé, le... enfin comme toutes ces cochonneries qu'on suce, qu'on fume, qu'on renifle pour oublier que la vie ne vaut plus un pet ! Dis voir ! tes doigts sont partout à la fois. Ils insistent aux bons endroits, se perdent dans le tendre gazon de l'entrejambes. C'est Foersen qui pourrait crever de jalousie à présent !

Ce fut un rêve hideux. Il s'y enfonça telle une pierre qui tomberait d'une très grande hauteur dans une immense flaque de mercure. Il marchait dans une lande aux herbes cassantes comme du verre. À l'horizon, on voyait se dresser les candélabres d'une forêt pétrifiée. Le décor ressemblait à ces atroces paysages de ruines qui subsistaient après une guerre nucléaire. Mais il y avait bien longtemps que les hommes avaient découvert et expérimenté de nouveaux moyens de destruction. Derrière Brian marchaient plusieurs soldats étrangement vêtus et harnachés. Leurs vêtements sombres atténuaient leurs formes et leurs visages demeuraient dissimulés par des masques de cuir et de métal. Au lieu des armes classiques, ils portaient des haches, des poignards, des lasso, des arcs. Il émanait d'eux une sorte de puissance tranquille et très inquiétante. Personne ne parlait, et le silence qui s'appesantissait sur la plaine d'herbes n'était que l'écho de leur souffle rauque.

Baird ne savait pas pourquoi il traversait ainsi cette lande hostile et morte à la fois. Il lui semblait que les ombres allaient ressusciter, prendre des formes menaçantes...

Non. Brusquement, des silhouettes très vagues, lunaires, aurait-on dit, commencèrent de fuir entre les herbes. Il sentit son cœur se décrocher tandis qu'un incoercible sentiment d'angoisse se glissait dans sa poitrine. Aussitôt, comme si elles obéissaient à un instinct irrésistible, les créatures masquées se précipitèrent. Brandissant leurs haches, leurs poignards, leurs lassos. Ceux qui avaient des arcs essayèrent de les bander tout en courant.

Les séquences du rêve se bousculèrent, elles l'entraînèrent dans un chaos d'images confusément cruelles, elles lui firent jaillir les yeux de la tête. Quand le kaléidoscope s'arrêta de faire tourner ses losanges de verre multicolore, Baird se trouvait à la lisière de la jungle. Quelque part, très lointaine, résonna la sirène de la canonnière.

Les hommes aux visages de métal et de cuir gisaient dans l'herbe au pied des grands arbres. Ils étaient tous morts, et des flots de sang jaillissaient des plis de leurs manteaux et des trous de leurs masques.

Baird remarqua alors qu'il avait perdu tous ses vêtements dans cette étrange aventure. Qu'il était nu et désarmé. Dans cette lande hostile. Des voix bruisantes l'entourèrent, le sollicitant et le menaçant tout à la fois. « Viens, disaient-elles, obéis à ton instinct ! – Mon Dieu ! songeait-il, où donc vous ai-je déjà entendues ? »

Tout à coup l'inconnue du poste 3 faisait son apparition. Nue, également, mais balafrée de striures sanglantes, les mains levées vers le ciel. Baird vit l'éclat des poignards qu'elle tenait ainsi, brandis comme des couteaux sacrificiels... Ses mains étaient rouges.

Baird se tenait à nouveau sur la tourelle. Il surveillait Foersen. *L'Épouvante* taillait sa route dans l'onde visqueuse où s'ébattaient, comme de coutume, de pesantes monstruosité. Il tenait à peine sur ses jambes, la tête enflée des séquelles de trop nombreuses libations. Sali, il se sentait ignoblement sali.

Bien planté sur ses jambes musculeuses, largement écartées, le sous-officier lui montrait son impressionnante étendue dorsale, lançant de temps à autre, de sa voix bien timbrée, d'inutiles injonctions aux trois hommes qui briquaient les espingoles. « Il sait que je le regarde, ça doit lui brûler la nuque ! »

Baird frissonna, s'ébroua tel un chien sortant d'une ondée. Il cessa d'observer Foersen pour reporter toute son attention sur les rives de l'Ez.

Un silence végétal – même les oiseaux shayen tournoyaient très haut dans le ciel jaunâtre, sans le moindre cri – pesait sur toute chose. L'eau s'ouvrait sans bruit à l'étrave de la canonnière, et dans toute cette touffeur résonnaient seuls à intervalles irréguliers, pareils à des claquements de fouet, les ordres brefs de Cheveux-d'Ange.

« C'est moi le capitaine de ce bateau, tu entends, seul maître à bord, mon gars, et cela me donne tout de même un sacré avantage sur toi. Compte sur moi, vieux, pour en profiter... »

— Señor Baird ! Voulez-vous descendre une petite minute, la pequeña vient de sortir des vapes !

Foersen – comme piqué par une guêpe – se retourna brusquement, et son regard torve accrocha celui de l'officier. Sa bouche s'ouvrit comme s'il allait dire quelque chose, mais, avec un surprenant esprit d'à-propos, il se contenta de cracher dans l'onde grasse de la longue rivière. (Ce qui était évidemment contraire au règlement !) Baird descendit majestueusement l'échelle de forsidium infusible, s'approcha lentement du señor Chavez (s'il remettait de l'espagnol dans ces propos, celui-là, cela revenait à dire qu'il était pris de boisson) et déclara avec tout le sang-froid dont il était capable :

— Allons-y, monsieur Chavez.

Drap et couverture chastement remontés jusqu'au menton, malgré la chaleur, la jeune femme les contemplait avec des yeux encore hébétés de sommeil. Puis, graduellement, la mémoire lui revint, et elle se mit à hurler sur une seule note stridente, interminable. Chavez lui tapota l'épaule machinalement et lâcha ces mots stupides :

— Voyons, voyons, calmez-vous, ma petite, calmez-vous...

— Laissez-la tranquille, fit Baird avec humeur, elle ne vous entend pas. Elle vient tout juste de retrouver son cauchemar. Un cauchemar bien réel, hélas. Faites-lui une injection calmante.

— Vous voyez bien que j'ai mon compte, lieutenant, et que mes mains tremblent. Je vais lui administrer quelques comprimés.

— Faites ce que vous jugez bon, mais faites-le tout de suite.

Baird ne put s'empêcher d'admirer la dextérité du petit homme mal rasé : sans brutalité aucune, et en dépit du frémissement nerveux de ses doigts, il parvint à faire boire à la rescapée un demi-verre de vin cordial dans lequel il avait écrasé plusieurs grosses pastilles bleues :

— Neurosal 4, dit-il, efficace mais sans danger.

Les yeux de la jeune femme étaient deux lacs d'une insondable profondeur que ternissaient parfois des ombres fugitives. (Au souvenir des pointes bleues de ses seins, de ses cuisses droites et si lisses, de la végétation abondante de son ventre où s'ouvrait la tendre bouche rose, Baird sentit ses paumes se mouiller d'une sueur de fièvre.) Mais peu à peu son visage se détendit et elle se laissa bientôt aller à la renverse. Drap et couverture glissèrent, dévoilèrent les globes aplatis et bronzés de sa poitrine. Baird détourna les yeux, certain de rougir. Le petit homme ricana :

— Vous pouvez la questionner, à présent, affirma-t-il.

« Je suis un imbécile, je me conduis comme un débutant. Je vais finir par me trahir. » Mais Chavez ne semblait pas se préoccuper de ses désarrois intimes ; il fixait effrontément les seins de la fille :

— Un joli morceau !

Brian s'approcha, couvrit la poitrine de la jeune femme toujours engluée dans son indifférence médicamenteuse.

— Comment vous appelez-vous ?

— Moyra Farsán...

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-quatre ans...

— Que faisiez-vous au poste 3 ?

— ...

— Dites voir, lieutenant, j'ai l'impression que vous vous perdez dans les généralités. Demandez-lui donc plutôt *ce qui s'est passé* au poste 3 !

Baird serra les poings :

— Je connais mon travail, Chavez, et je mène l'interrogatoire comme il me sied. Quand j'aurai besoin d'un conseil, je vous le ferai savoir. (Il se tourna vers la jeune femme, hésita un instant, puis :) Que s'est-il passé au poste 3 ?

Moyra Farsán se remit à hurler : ses cils battaient follement et Baird aurait juré que les yeux allaient lui rouler hors des orbites.

— Vos bons conseils...

— D'accord, dit Chavez, vous pouvez revenir à la méthode douce...

— Mademoiselle Farsán, demanda le lieutenant lorsque la jeune femme se fut un peu calmée : quel était *exactement* votre travail au poste 3 ?

— ...

Les yeux de la rescapée se fermèrent. Quelques instants après, elle dormait profondément.

— Neurosal 4, pas vrai ? Je crois que vous avez légèrement forcé la dose, monsieur Chavez. Nous en reparlerons.

Vers la fin de l'après-midi se produisit un fait nouveau qui ne laissa pas d'inquiéter l'équipage et qui donna à penser au lieutenant Baird que quelque chose décidément commençait à gripper ans les rouages de Celaeno de Peroyne. Un des monstres écailleux s'approcha de *l'Épouvante* à vive allure, soufflant deux jets parallèles d'eau spumescence, ouvrant toute grande sa large gueule plantée de yatagans d'ivoire. De la tourelle, l'enseigne de vaisseau observait la bête à la jumelle. Baird ; lui, était trop occupé à guetter la rive gauche du fleuve pour prêter attention aux évolutions du pseudo-saurien (l'expression était de Chavez), car il lui avait semblé surprendre tout à l'heure, et tout à fait fortuitement, des mouvements suspects à l'orée de la jungle.

Au lieu de s'arrêter brutalement dans sa course, comme cela se produisait inmanquablement les autres jours, le monstre continua de charger la canonnière, pointant deux longues cornes menaçantes.

Sigurd poussa un cri d'avertissement, agitant frénétiquement les bras.

— Je me retournai brusquement, expliqua Baird, plus tard, lorsque l'alerte fut passée, cessant de concentrer toute mon attention sur la rive gauche : le monstre écailleux était presque sur nous et je voyais luire ses petits yeux rouges, étinceler les grands sabres qui barraient sa gueule gigantesque d'une herse éburnéenne. Je hurlai aux hommes qui se trouvaient sur le pont de courir aux espingoles et d'anéantir la bête. Mais ils semblaient comme fascinés et perdirent quelques fractions de seconde d'un temps précieux à rassembler leurs esprits. Le monstre percuta la coque de *l'Épouvante* qui frémit tout entière sous ce brutal coup de boutoir. Maintenant l'animal se trouvait protégé par l'angle mort et je compris qu'il nous fallait nous battre avec les moyens du bord, les canons ne pouvant plus nous être d'une quelconque utilité. Aucun homme ne portait une arme sur lui ! Cela aurait été contraire au règlement. Un concert de meuglements me révéla une autre horreur : suivant l'exemple de leur congénère, plusieurs

monstres squameux se ruaient à l'assaut de la canonnière ! Notre agresseur se cramponnait à la coque, faisant des efforts prodigieux pour se hisser sur le pont ; et *l'Épouvante* vibrait, agitée de soubresauts violents. Je me précipitai alors vers l'interphone, ordonnai de donner toute la vitesse. Le navire bondit, l'eau grasse du fleuve rejaillit sous la proue, mais le monstre tint bon, les ventouses des pattes antérieures littéralement collées au métal. Un des hommes tenta vainement de repousser l'assaillant à coups de barre de fer... Il aurait tout aussi bien pu se servir d'un cure-dents ! Je me ruai dans les couloirs de *l'Épouvante*, bousculant les hommes éberlués que je rencontrai sur mon passage, et manquai d'arracher la porte de ma cabine de ses gonds. Quelques secondes plus tard, muni de la clef de l'arsenal et entraînant derrière moi quelques matelots stupéfaits, je distribuai à droite et à gauche des ordres contradictoires. Vous me pardonnerez, monsieur Chavez, de vous avoir traité de noms d'oiseaux quand vous êtes venu vous fourrer entre mes jambes !... (Le petit homme haussa les épaules et improvisa un sourire qui voulait sans doute signifier : « Je commence à être habitué... ») Quand nous parvînmes sur le pont, armés de fusils et de pistolets, une vision de cauchemar nous y attendait : le monstre avait réussi à se propulser par-dessus le bastingage et tressautait sur ses courtes pattes, pris d'une véritable folie meurtrière. Les hommes s'en tenaient à une distance respectueuse ; et j'aurais été le dernier à les blâmer d'une semblable attitude, car à voir ces larges pattes palmées aux doigts munis de ventouses et féroce ment griffus, je me rendais compte que nous nous trouvions face à face avec un de ces tueurs splendidement armés pour le carnage, tels que le monde en avait connu lors des premiers âges de son évolution. Seule lui manquait l'agilité du *tyrannosaurus rex*, le « tyran des siècles farouches »... Sa rage destructrice devait être contagieuse, car nous fûmes bientôt saisis d'une sainte colère, et ce fut avec un acharnement quasi animal que nous entreprîmes de lui régler son compte, nos doigts ne cessant de presser la détente de nos armes. Ceux des hommes qui ne participaient pas à la curée venaient de se précipiter à la poupe et faisaient bouillir les flots de l'Ez sous le feu des espingoles de l'arrière. Les pseudo-sauriens qui nageaient dans notre sillage furent promptement expédiés. Nous retrouvâmes enfin nos esprits, haletants, et contemplant sur le pont d'épaisses souillures huileuses qui grésillaient encore : tout ce qu'il restait de notre hideux agresseur.

Le lieutenant avala une longue gorgée de vin vitaminé avant de poursuivre :

— Étions-nous véritablement en danger ou bien notre courte terreur allait-elle chercher ses racines dans un vieux fond d'anthropocentrisme dont nous n'avions pas réussi à nous débarrasser totalement, malgré des siècles de progrès technique et une longue habitude de la faune des mondes étrangers ?

Et tandis qu'il continuait de discourir, l'esprit légèrement échauffé par l'alcool, Baird se demandait pourquoi il s'entêtait à passer sous silence un détail dont l'importance ne pouvait pourtant lui échapper : la présence sur la rive gauche de l'Ez d'un couple d'humanoïdes bizarrement accoutrés, se tenant rigoureusement immobiles entre deux volutes de fleurs rouges et semblant observer le plus attentivement au monde la scène qui se déroulait sur le pont de la canonnière.

Chavez, qui jouait toujours les médecins du bord, vint prévenir Baird que la jeune femme demandait à lui parler. L'officier se mit à frotter ostensiblement ses paumes l'une contre l'autre afin de dissimuler au petit homme le tremblement de ses mains.

— Est-elle enfin décidée ?

— Décidée à *quoi* ? demanda l'autre en lançant à son interlocuteur un regard chargé de sous-entendus.

Brian ne put retenir un mouvement de colère :

— Je vous en prie, monsieur Chavez, je n'ai pas de temps à perdre. J'espère que Mlle Farsán est décidée à raconter ce qui s'est passé au poste 3. Je crois que nous lui avons laissé suffisamment de temps pour se remettre du choc !

— Il faudra en juger par vous-même, lieutenant. Après tout, je ne suis qu'un médecin amateur, et la psychothérapie n'est pas justement une de mes spécialités.

Baird haussa les épaules. L'air faussement détaché qu'il essayait à présent d'affecter cachait assez mal son inquiétude. Son obsession n'avait cessé de croître et, plus les heures passaient, plus son envie de se jeter sur cette fille le dévorait. « Elle réveille la bête en moi... » Ce n'était pas seulement un cliché : il lui semblait vraiment qu'un animal des plus malfaisants poussait des rugissements à l'intérieur de son corps, exigeait la

satisfaction immédiate de ses instincts les plus pervers. « Non ! Voyons ! C'est la frustration, rien que cela... On a vu bien des hommes – des femmes également ! – perdre momentanément la raison parce que leurs besoins sexuels n'étaient plus satisfaits. Tu dois être dans la même situation. Réfléchis, depuis combien de temps n'as-tu plus fait l'amour à une femme ? À une vraie femme. Tu ne parles pas, bien sûr, des week-ends à Kardalla, ou des lugubres et dangereuses coucheries dans les bordels de Port-Jaïra... »

Elle le reçut couchée, seulement couverte d'un drap. Le peu qu'il voyait de ses épaules ocrées lui laissait supposer qu'elle était demeurée entièrement nue. Aussitôt son épiderme baigna dans une sueur gluante. Baird n'avait pas la conscience tranquille, car il ne pouvait oublier son attitude pour le moins indélicate, les gestes déplacés qu'il avait eus envers Moyra Farsán quand elle reposait sans défense, livrée à l'investigation de ses doigts...

Était-elle vraiment inconsciente, n'avait-elle pas remarqué *quelque chose* lorsqu'il avait entrepris de la caresser, d'assouvir sur elle ces appétits fébriles qui vous tenaillent parfois au sortir de rêves particulièrement cotonneux ?

Le sourire qu'elle lui décocha ne le rassura qu'à moitié :

— Je vais terriblement vous décevoir, lieutenant, mais je ne me rappelle plus rien.

— Plus rien du tout, mademoiselle Farsán ! C'est tout à fait exclu, voyons ! Votre témoignage, vous devez vous en rendre compte, est capital. Songez-y, pour l'amour du ciel, puisque vous êtes ! – hélas ! – l'unique survivante du poste 3...

Il se sentait davantage à l'aise maintenant. La conversation prenait un tour professionnel et il pouvait se retrancher derrière son devoir d'officier, devoir qui revenait tout bonnement à tenter de faire la lumière sur une affaire pour le moins ténébreuse.

— J'ai beau me tourmenter, dit-elle d'une voix suave, je ne retrouve qu'un « brouillamini » d'images confuses, fulgurantes. Mettez-vous à ma place, lieutenant, mettez-vous à ma place !

— Je fais de mon mieux, mademoiselle Farsán, mais j'avoue que cela ne m'avance guère. Au risque de vous paraître dénué de toute sensibilité, je vous dirai que je n'ai plus une minute à perdre et qu'il me faut absolument

découvrir la vérité. Il y a au moins une question à laquelle vous pourriez répondre sans le moindre détour : *quelle était exactement la raison de votre présence au poste 3 ?* Tous les renseignements que j'ai pu obtenir sont formels sur un point : *il n'y avait personne au poste 3 répondant au nom de Moyra Farsán !* Je ne veux pas vous pousser à bout et je comprends bien que votre état nerveux nécessite une certaine considération, mais il faut que je pense en premier lieu à tous ceux qui ont été placés sous ma responsabilité...

Il perdait pied, et il le savait. Mais il fut tout de même pris au dépourvu quand une soudaine crise de larmes lui coupa la parole. Moyra Farsán venait de cacher son visage dans son oreiller, les épaules violemment secouées par de longs sanglots. Le drap avait glissé d'une bonne trentaine de centimètres, dénudant une large portion d'un dos savoureusement bronzé. Baird ne perdit pas son temps si précieux à se demander si ces pleurs et cette chair soudain dévoilée ne cachaient pas quelque habile manœuvre. Il avait deux décennies de moins et, dans sa tête, une voix féminine, brisée par les larmes, lui posait une étrange et poignante question : *Corps ma maison/mon cheval mon chien/que deviendrai-je/quand vous ne serez plus ?...* (Il avait deux décennies de moins, et il ne voulait pas mourir dans la jungle de la guerre, dans la jungle de la haine, dans la jungle de feu et de sang qui étouffait l'univers dans son étreinte poisseuse, torride...) Il s'approcha vivement de la jeune femme hoquetante et se mit à lui caresser les cheveux avec toute la douceur et toute la compassion dont il était encore capable.

— Mademoiselle Farsán, mademoiselle Farsán...

Il conservait cependant un restant de lucidité, un semblant de logique qui lui soufflaient qu'il devait être parfaitement ridicule et passablement inutile. Puis la main de la jeune femme s'abattit sur son poignet telle la patte d'un animal de proie, et elle se retourna tout d'une pièce, jetant le drap au diable et le fixant droit dans les yeux. La révélation brutale de cette nudité dorée fit à Brian l'effet d'un coup de sabre dans le bas-ventre. Ce qu'il pouvait discerner dans les yeux de la splendide créature impudiquement offerte ne ressemblait plus guère à de la peur ; non, il s'agissait selon toute évidence d'une avidité *purement bestiale*. Purement bestiale, c'était cela même, et il lui donna sans plus attendre ce qu'elle attendait de lui et ce qu'il crevait d'envie de lui donner de toute façon : il lui enfouit les doigts dans la chair, et cette chair était brûlante et humide et tout entière en attente, et Moyra

s'affairait de ses deux mains et ses deux mains étaient d'une habileté consommée. Elle s'affairait sur lui comme il s'acharnait sur elle. Alors Brian bascula sur Moyra et s'immergea dans la lave de son ventre.

Le même soir, en redescendant du pont, Baird perçut un bruit suspect provenant de l'infirmerie. S'inquiétant du sort du fusilier victime de l'oiseau shayen, et bien que celui-ci eût été jugé par Chavez à même de reprendre incessamment son travail, le lieutenant poussa la porte de métal frappée d'une petite croix rouge. La couchette au blessé se trouvait dissimulée par un rideau et il allait appeler, lorsqu'un son nettement plus caractéristique le fit brusquement changer d'avis. Il écarta subrepticement le rideau et sentit la nausée lui monter aux lèvres : Moyra Farsán était vautrée sur l'homme déculotté jusqu'aux genoux et lui faisait sauvagement l'amour. Ses fesses s'agitaient sur un rythme franchement prodigieux, et Baird se dit : « Elle est en train de le pomper, comme une foutue vampiressa qu'elle est ! » Puis il laissa retomber la tenture de matière plastique et s'éloigna sans bruit.

Il regagna sa cabine, s'enfonça une aiguille dans le bras et s'envoya parmi les étoiles.

... DIS, QU'EST-CE QUE TU AVAIS DIT, VIEUX POÊTE DU TEMPS QUE LES ÉTOILES ÉTAIENT ENCORE UN RÊVE ENROBE DE COTON ; TU AVAIS DIT, VIEUX POÊTE MORT DEPUIS DES LUSTRES : LES ÉTOILES SONT VRAIMENT LE STYX... LE STYX, UN FLEUVE NOIR ET BOUEUX ENFOUI SOUS LA TERRE EN PARCOURANT LES VALLÉES INFERNALES, AH ! MORT DE DIEU, VIEUX THÉODORE DES ÉTOILES, OUI, LES ÉTOILES SONT VRAIMENT LE STYX, MAIS LE GRAND FLEUVE, L'EZ PRODIGIEUX, N'EST-IL PAS AUSSI UN TOUT PETIT PEU LE STYX, ET HOP ! JE SUIS EN PLEIN DANS LE TORRENT DES ÉTOILES, ÉCOUTE, FOUTRE FOUTRE FOUTRE, LES FOURCHES SOLAIRES PIQUENT ET DÉCHIRENT LES VOILES DU VIEUX NAVIRE-UNIVERS (DES PIGEONS DE FER TOMBENT COMME DES GARGOUILLES DÉTACHÉES DU CIEL) ET SES FESSES, SES FESSES DANS LA PÉNOMBRE DE L'INFIRMERIE... C'EST L'EZ, LE STYX...

Quand il se réveilla, elle était assise entièrement nue, les jambes écartées, sans la moindre gêne, sur son sexe pollué, assise à même le sol de la cabine, et le regardait.

— ...et toi... toit... tu es une sorcière, dit-il, une putain de sorcière !

Il dérivait à nouveau parmi les étoiles. Elles étaient d'un rouge sanglant ou alors d'un vert vénéneux. Dans un état de demi-sommeil, il se laissait fondre entre les doigts de la sorcière des étoiles. Et ces phalanges lestes et brûlantes le pétrissaient, le façonnaient comme s'il était devenu un bloc d'argile malléable à l'envi. Les mains de Moyra Farsán avaient toute puissance sur lui, sur son corps, sur son âme. Parfois il avait l'impression de s'enfler, de devenir énorme, de se gonfler de sang, presque jusqu'aux limites de l'éclatement, puis il lui semblait brusquement que les doigts experts l'étiraient à l'infini, d'un bord de l'univers à l'autre. C'était une sensation extraordinaire, que les mots ne pouvaient décrire. « Et pourtant, j'aimerais décrire longuement, en détails ce que je ressens à présent. » (Dans la nuit de sa dérive, entre les astres évanescents, il respirait l'odeur forte du vagin de Moyra ; ses mains se tendaient, ses doigts effleuraient, sans la voir, la motte baignée de chaleur fondante, on aurait dit un soleil qui coulait telle de la cire au feu, s'y enfonçaient lentement, tandis que son cœur vibrait comme un diapason.) Il aurait voulu pouvoir dresser l'inventaire de ces plaisirs étranges. Une flamme douce et mouvante, comparable à une éponge embrasée, absorbait inexorablement son sexe érigé : toutes les parties de son corps se dissolvaient ainsi, délicieusement. « Dans quelques instants je serai mort. » Mais bien sûr, il ne mourut pas. Au contraire. (Ses doigts limaient le sexe de Moyra Farsán, et il pouvait entendre ses halètements dans les profondeurs de la nuit. Une nuit que traversaient les fulgurations brutales des étoiles mourantes.) Il ne mourut pas ; au lieu de la mort, une énergie insoupçonnée se rua dans ses artères, frémit le long de ses nerfs, se communiqua aux centres vitaux/stratégiques de son organisme. (À un moment, il se dit : ce qu'il y a là, ce n'est rien de réel : je suis sous l'empire des drogues hallucinogènes.) Mais il se trompait. Du fond des ténèbres, une bouche vint à la rencontre de la sienne ; un souffle se mêla à son haleine oppressée. Puis il éjacula si violemment qu'il crut qu'il allait se vider de toute son énergie vitale.

La matinée fut sinistre. Les hommes semblaient plus nerveux que de coutume. Le lieutenant était partagé entre sa hâte de rentrer à Port-Jaïra pour être débarrassé de la responsabilité de son encombrante passagère et la passion que cette dernière lui inspirait. Quant à la présence de Chavez, elle

devenait de plus en plus insupportable. Par moments, il résistait difficilement à l'envie d'insulter le petit homme toujours imparfaitement rasé.

Au déjeuner, Chavez suggéra au lieutenant d'inviter Moyra Farsán à la table des officiers :

— Ce ne serait certainement pas contraire au règlement, ironisa-t-il.

— Pour l'instant, déclara froidement Brian, je crois qu'il vaut mieux laisser les choses comme elles sont. Tant que cette jeune femme n'aura pas répondu à mes questions, j'estime qu'il sera plus prudent de la nourrir dans sa cabine.

— Comme vous voudrez, mais nous ne sommes pas encore à Port-Jaïra et il ne saurait être question de la tenir enfermée dans sa cabine nuit et jour.

— Monsieur Chavez ! Premièrement, Mlle Farsán n'est pas enfermée, deuxièmement, je ne vois pas d'objection à ce qu'elle aille se promener en votre compagnie sur le pont de la canonnière... mais d'un autre côté, nous nous trouvons à bord d'une unité de combat dont le hasard veut que j'aie l'entière responsabilité. Voudriez-vous avoir l'amabilité de vous le tenir pour dit ?

S'il avait cru un instant que son petit discours impressionnerait le passager, Baird en fut pour ses frais. Chavez éclata de rire, avec une insolence que l'alcool rendait encore plus manifeste puis, se reprenant avec cette incroyable maîtrise qu'il semblait exercer sur son système nerveux, il déclara le plus calmement du monde :

— Si vous me laissez chaperonner la pequeña, je vous promets que je me comporterai le plus correctement du monde. Mais de vous à moi, personne ne peut tenir cette fille en laisse ! Vous verrez !

Baird ne se souciait pas de prêter le flanc à de nouveaux persiflages et il se tourna vers Sigurd :

— Lieutenant, puis-je vous poser une question ? Une question... d'homme à homme.

Le jeune homme cilla vivement mais répondit immédiatement :

— Je vous en prie, monsieur. Je suis à votre disposition.

— Cette femme que nous avons amenée à bord de *l'Épouvante* vous fait-elle... comment dire... de l'effet ?

Le jeune officier sursauta mais reprit aussitôt contenance et déclara d'un ton hautain, sans même prendre la peine de réfléchir :

— Absolument pas !

Et Baird, devant cette véhémence, eut soudain l'impression qu'il frôlait d'autres abîmes encore. Il se retint juste à temps de formuler une nouvelle question : « Lieutenant, une femme a-t-elle jamais eu quelque chance de vous faire de l'effet ? » Il plongeait son regard dans les yeux verts de son vis-à-vis et y surprit quelque chose, quelque chose, quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver.

« Mon Dieu, chez lui aussi la bête se réveille. Un animal souple, plein de ruse, un chat ou un serpent, ou un croisement des deux, une bête élégante et dangereuse, pétrie d'une hideuse séduction... Et moi je deviens fou à lier ! »

Baird se versa un autre verre de vin, et le col du carafon fit un bruit agaçant en tambourinant sur le cristal. Les yeux mi-clos, Sigurd l'observait avec une humiliante insistance, et il ne trouva rien de mieux à dire que :

— Parlons d'autre chose, lieutenant, si vous voulez bien !

— Monsieur, je suis à vos ordres, dit calmement l'enseigne de vaisseau.

Il arborait un peu trop ostensiblement la nonchalance de l'ophidien qui somnole, lové au soleil de midi. L'étrange étincelle de tout à l'heure avait déserté son regard vert, mais un malaise indéfinissable demeurait suspendu dans l'air, entre les deux hommes, tel un rideau d'invisibles flammèches.

« Je viens de bataille », se dit Brian.

Il n'avait pas tort.

Chavez et Moyra étaient montés sur le pont. Le petit homme faisait les frais de la conversation et la jeune femme s'appuyait au bastingage, le regard perdu dans les profondeurs de la forêt. La rive luxuriante qui défilait ainsi sous ses yeux la fascinait et elle ne répondait que très évasivement aux questions de Chavez. Celui-ci, à la suggestion du lieutenant, essayait d'interroger habilement la passagère.

— Je crois que vous ne m'écoutez guère, mademoiselle Farsán, dit-il au bout d'un moment. Mais peut-être trouvez-vous ma compagnie un peu terne.

Aussitôt la jeune fille se retourna, posa sa main sur l'avant-bras de Chavez :

— Ne croyez pas cela, monsieur, je vous suis bien reconnaissante au contraire de toute la peine que vous vous donnez pour moi. Mais vous ne

pouvez pas savoir à quel point cette jungle m’effraye. J’ai l’impression d’étouffer et d’exulter à la fois quand je regarde cette muraille d’arbres avec ses couleurs atroces.

— Nous savons tous que vous avez subi un traumatisme d’une rare violence, aussi essayons-nous de vous traiter avec tous les égards que votre état de santé nécessite, mais il faut également que vous vous rendiez compte que vous vous trouvez sur un bâtiment de guerre dont les officiers et l’équipage sont tout justement responsables de la surveillance des postes disséminés sur les rives de l’Ez. Or l’un de ces postes a été entièrement détruit et ses occupants sont tous morts... à l’exception de...

— Moi... Je comprends que vous soyez préoccupés, mais cela ne change rien à l’état de ma mémoire. Et ma mémoire, vous le savez, refuse de fonctionner.

Moyra semblait implorer Chavez. Ses yeux étaient d’une profondeur telle que le petit homme craignit d’y basculer tout entier, mais il y avait un certain temps déjà que les femmes ne lui inspiraient plus que des émotions purement esthétiques.

Elle était vêtue d’une chemise d’homme (elle appartenait à Sigurd) et d’un pantalon retaillé par les soins d’un membre de l’équipage, mais personne n’avait pu trouver de chaussures à sa pointure, et elle avait dû se contenter de sandales fort inélégantes. Malgré cela, son pouvoir de séduction demeurait intact.

— Bien sûr. La mémoire est une chose bien irrationnelle. Si j’ose dire. Peut-être devrions-nous essayer l’hypnose ? Seriez-vous disposée à vous confier au pouvoir d’un hypnotiseur ?

— Pensez-vous que ce soit la solution à préconiser ?

— Je n’en sais rien mais je crains qu’à force vous n’ayez pas le choix. Les autorités de Port-Jaira sont moins scrupuleuses que le lieutenant Baird. Le lieutenant Baird est un homme de cœur, mademoiselle.

— Et qui sera l’hypnotiseur ? Vous ?

— Pourquoi pas ?

Moyra se pencha vers le petit homme et celui-ci respira son parfum. C’était l’odeur prenante de sa peau, une odeur qui... « Heureusement que je suis loin de ces choses-là ! », se dit-il, et il posa sur l’épaule de la jeune femme une main résolument paternelle.

— Je vous en prie, murmura-t-il, n’essayez pas de me séduire. Je suis un vieil homme.

Chavez se rendit compte, dans l’instant où il prononçait ces mots, qu’un silence de mort venait de tomber sur *l’Épouvante*. Même le bruit des machines semblait moins évident. Comme s’il était estompé par d’épaisses bourres de coton. Il regarda autour de lui et vit plusieurs hommes en train de les regarder. Foersen était parmi eux, et son visage était aussi dur qu’un bloc de marbre. Un bloc de marbre reproduisant les traits d’un satyre. Lentement, comme si elle obéissait à un appel impérieux, la jeune femme pivota sur ses talons pour faire face à Cheveux d’Ange et à ses compagnons.

Chavez, inquiet, prit Moyra Farsán par le bras :

— Venez, dit-il avec une grande douceur, allons jusqu’à l’arrière du bâtiment.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, d’une voix assourdie, je me sens très bien ici, je me sens... en sécurité.

— Venez, insista le petit homme, et la pression de ses doigts se fit plus forte sur l’avant-bras de Moyra.

— Monsieur, dit-elle brusquement, je ne veux pas aller à l’arrière. Je ne veux pas voir les monstres répugnants qui nagent dans le sillage du bateau.

Tout à coup, brisant net le silence qui venait de retomber sur le navire, le cri d’un oiseau shayen retentit. Il passa au ras de la tourelle, et Chavez distingua nettement ses griffes étincelantes. Moyra Farsán se mit à hurler, quand d’autres volatiles agressifs se laissèrent glisser vers les flots de l’Ez.

Mais depuis l’incident du pseudo-saurien, les hommes occupés sur le pont étaient armés. L’assaut des shayen ne tarda pas à être repoussé, et la jeune femme fut promptement ramenée dans sa cabine.

— Je me suis trompé, admit Chavez. Si vous voulez un bon conseil, lieutenant... JETEZ CETTE CRÉATURE PAR-DESSUS BORD !

Le ciel au-dessus de l’Ez était une soupe au goudron, hersée de balafures safran. Le pont de *l’Épouvante* luisait chichement sous la lune et le fleuve faisait un bruit soyeux en s’ouvrant à l’étrave comme le sexe de Moyra s’était ouvert...

Baird s’ébroua, sentit ses dents s’entrechoquer comme s’il avait la fièvre : Chavez (toujours lui !) avait surpris ce salaud de Foersen avec la

fille. Elle avait entraîné le géant blond dans un petit réduit attenant à la cambuse et ils s'étaient arrimés l'un à l'autre à même le sol de métal. Chavez, qui présentait toutes les caractéristiques du voyeur, s'était empressé de lui donner tous les détails :

— La violence de leurs ébats était telle qu'elle les faisait vibrer et tressauter comme des jouets mécaniques...

(Des jouets mécaniques ! Ce genre de spectacle rendait Chavez particulièrement lyrique !)

— ...la petite poussait des gémissements à vous donner froid dans le dos...

Sèchement, il avait coupé court aux épanchements de son passager mais s'était retenu de lui demander quel démon le poussait à fureter dans le moindre recoin du navire. Chavez, il était payé pour le savoir, avait droit à certains égards.

Il respira profondément, mais l'air de Celaeno était chaud et gluant et il n'en fallait espérer aucun rafraîchissement. La canonnière traçait sa route dans un monde spongieux, hostile, dont Baird commençait à soupçonner les dangereux secrets. Une lune bossuée disparut derrière des concrétions de nuages : il était seul dans la nuit.

Les ténèbres se refermèrent sur lui comme une lave noire.

Foersen l'avait eue également. Et Chavez s'était rincé l'œil pendant qu'ils se vautraient sur les dalles métalliques et sonores : une brute, une pouffiasse et un voyeur ! S'il ne prenait pas immédiatement les mesures qui s'imposaient, tout l'équipage y passerait.

Qu'avait dit ce vieux bouc impuissant de Chavez ? JETEZ-LA PAR-DESSUS BORD ! Pauvre vieux fou !

Il ressentait un pressant besoin de fumer, de boire, de se faire disparaître dans un trou du temps et de l'espace, si loin que rien ne pourrait l'atteindre, JAMAIS. Il rêvait d'un monde en fusion dans lequel il viendrait se placer comme en une matrice chaude et hospitalière, qui l'engloberait, le goberait, l'avalerait. Il descendrait alors dans le ventre tapissé d'accueillante quiétude, poussé mètre après mètre par des mains caressantes et minuscules vers le centre géométrique d'un œuf gigantesque où s'opéreraient les métamorphoses.

Oubliée la guerre, oubliée la paix trompeuse, oubliés les guerriers de Lémura et les nuits de Kardalla, oubliées les démons perdues et les

questions sans réponse !

OUBLIES !

« Oui ! peut-être que Moyra Farsán est une putain, une petite salope de nymphomane de bas étage ; que Foersen me dégoûte au delà de toute expression... et que Sigurd commence à m'inquiéter... peut-être bien, mais ces deux créatures humanoïdes debout sur la berge... JE LES AI VUES ! Je les ai vues, je suis prêt à en jurer. Elles étaient là ; elles ne faisaient rien. Elles regardaient le monstre se jeter sur la canonnière. Rien de plus. Mais logiquement, elles n'auraient pas dû se trouver là, puisque des rapports formels d'experts qualifiés par le Gouvernement ont nié l'existence d'une forme de vie supérieure dans la jungle de Celaeno de Peroyne. »

Plus tard quand il descendit dans sa cabine, il *la* trouva en train de fumer avec des airs languissants de chatte indisposée. Il s'approcha, bien décidé à l'interroger plus fructueusement sur les événements qui avaient été à l'origine de l'anéantissement du poste 3.

— Moyra ! Maintenant je veux savoir la vérité. Tu m'entends ? *Je veux savoir quand même je devrais te torturer des heures durant pour te rendre plus loquace ; je veux savoir ce qui s'est passé durant cette fameuse nuit ! Je sais que tu t'en souviens très bien !*

Mais avait-il vraiment prononcé ces paroles, formulé ces précises menaces ? Il lui semblait que sa voix n'était plus qu'un murmure et que les mains de Moyra qui venaient de se poser sur lui en un geste terriblement précis l'empêchaient de s'exprimer clairement.

Te torturer des heures durant !

Foutaises ! Il n'y avait rien à faire, le complot était trop subtil, imbécile ! Quel complot ? Non ! Non ! Laisse ta main où elle se trouve, Moyra ! Qui parle de te torturer ?

— Si vous m'écoutiez, répéta le petit homme mal rasé, vous flanqueriez cette fille à la flotte et vous la laisseriez se débrouiller avec ces sales bêtes. (Il désigna quelques dos squameux qui filaient vers la rive.)

— Je commence à partager votre avis, mais je suis obligé de négliger vos excellents conseils. C'est peut-être la plus fieffée salope de tout Celaeno de Peroyne, mais elle se trouve sur mon bateau et il faut que je la ramène saine et sauve à Port-Jaïra...

Baird se remit à observer attentivement la berge, n'y découvrant que le lent déroulement végétal, les crevasses de chaude pénombre et le miroitement des falaises gemmées, toutes choses qui lui étaient devenues familières.

— Je me demande, dit Baird, pensant à haute voix, ce qui me fascine à ce point sur cette planète.

— Son caractère morbide, riposta le petit homme.

Brian prit le parti de ne pas se vexer. Il haussa les épaules avec un rire nerveux, les yeux toujours rivés aux jumelles.

« Si je mentionne la présence de créatures humanoïdes non répertoriées sur la rive gauche de l'Ez, je peux compter avec une mise à la retraite anticipée... »

Se confier à Sigurd ?! Mais le jeune officier ne mettrait-il pas ses confidences à profit pour lui porter préjudice ?

Ce qui ne laissait pas de surprendre Brian, c'était l'extrême réserve des autorités militaires de Port-Jaira : au lieu de mettre en branle quelque complexe et tonitruant appareil de représailles, les responsables se contentaient d'émettre toutes les demi-heures des messages engourdissants dans lesquels il était question de silence diplomatique et d'enquêtes délicates. Le puissant Empire de Lémura montrait-il une nouvelle fois les crocs ? Baird n'en croyait rien. L'agresseur – si l'on pouvait à proprement parler faire appel à de semblables notions ! – utilisait des méthodes qui ne ressemblaient en rien à celles que préconisaient les redoutables rivaux des hommes !

« D'ailleurs, les créatures que j'ai entrevues – ou cru entrevoir – sur la berge de l'Ez m'ont semblé morphologiquement très différentes des Lems. »

À côté du lieutenant, le petit Chavez faisait éclater entre ses dents de gros bonbons outrageusement parfumés. Le bruit de cette mastication mettait les nerfs saccagés de Baird à rude épreuve.

— Un vieux proverbe dit que celui qui est invité à souper avec le diable doit se munir d'une longue cuiller... Je vous avoue que je n'aimerais pas me trouver à votre place, car les gros bonnets de Port-Jaira ne vont pas être longs à désigner un jocrisse. Cela dit sauf votre respect, lieutenant. Vous m'êtes sympathique – j'aime les gens excessifs ! – et si je puis témoigner en votre faveur, je le ferai bien volontiers.

Baird baissa lentement ses jumelles et se tourna vers son passager.

— Merci de votre aimable proposition, dit-il, mais j'ai bien peur, monsieur Chavez, que nous n'ayons tous une invitation à dîner avec le démon !

Le DÉMON se manifesta brutalement deux heures plus tard lorsque la communication avec Port-Jaïra se trouva brutalement interrompue. Baird n'y alla pas par quatre chemins :

— Si vous soufflez seulement UN mot qui puisse donner l'éveil à vos camarades, dit-il au radio, je vous abattraï de ma propre main. Me suis-je exprimé assez clairement ?

— On ne saurait être plus clair, monsieur, dit l'autre en épongeant la sueur qui lui poissait le visage.

« Nous avons voulu conquérir l'univers, semblables à des taupes indélicates dans le jardin du monde. Mais nous sommes-nous jamais souciés de connaître les rouages intimes de ces civilisations, les mécanismes régissant la destinée de ces terres que nous avons – sans doute à tort – crues à jamais domestiquées, rangées pour l'éternité sous notre impitoyable bannière ? Et nous avons commis la vieille, la sempiternelle erreur de tous les CONQUÉRANTS, d'Alexandre le Grand à Adolf Hitler ; nous avons jugé pouvoir sous-estimer l'adversaire. Car il y a des ennemis subtils que les canons, les roquettes, les lasers, les armes protoniques, les imploseurs et les crache-mort de toutes sortes laissent froids comme la pierre, parce qu'ils disposent d'un moyen autrement efficace de nous réduire au silence : NOTRE PROPRE IMPERFECTION J'écris ceci sur mon livre de bord et je l'écris avec crainte et tremblement. Je l'écris avec la certitude que si je suis lu – mais le serai-je jamais ? – ceux qui parcourront ces lignes me cloueront au pilori et me voueront une haine tenace. »

Le lieutenant reposa son stylographe, repoussa son siège et contempla un instant le bout de ses bottes. Puis il se leva et alla rejoindre Moyra.

Elle fut, comme de coutume, tout en coups de griffes et en coups de reins.

Quand il la chevaucha, la bouche tordue par une sorte de rictus, il se vit soudain, comme en un miroir, s'engloutissant avec véhémence dans le sexe de la jeune femme. Montant et descendant, telle une houle, les épaules nouées sous l'effort. Des lumières éclatantes auréolaient son visage et il fonctionnait à la manière d'une pompe, une-deux, une-deux, ou d'un piston qui accomplissait son travail, sans plus de passion que... Le miroir imaginaire lui renvoyait l'image d'un coït grotesque : un homme nu s'enfonçait avec une sorte d'entêtement ridicule dans une brume épaisse et gluante. Moyra Farsán n'existait plus, et pourtant ses râles de passion, ses halètements immodérés, ses rauquements de jouissance remplissaient l'atmosphère de la cabine.

« Voilà, se dit-il, et son cœur était rempli d'un calme étrange. Je suis fou. Le monde s'est écroulé. Les livres se sont refermés sur eux-mêmes, et moi je fais l'amour à une ombre ! »

Un Démon l'emporta, à tire-d'aile, au delà des portes de la nuit. Il franchit en un clin d'œil d'énormes distances, des cryptes et des caveaux de silence défilèrent devant ses yeux, et il connut des vertiges insensés, jusqu'au moment où les ailes ténébreuses le déposèrent sur un rivage gris : une jeune femme l'y attendait depuis de nombreuses années, depuis le temps où il s'était mis à détruire le délicat mécanisme de sa vie, à brûler son énergie vitale dans des tourments étranges et fascinants. « Dieu du Ciel, murmura-t-il, en se laissant choir dans le sable gris-bleu, j'avais complètement oublié ton visage. » Et elle se mit à remplir sa bouche et ses mains de larmes amères et brûlantes.

— Maintenant, j'ai retrouvé la mémoire, dit-il, j'ai retrouvé les clés du temps et de l'espace : ces mots que tu me disais : corps/ma maison/mon cheval/mon chien/QUE DEVIENDRAI-JE.../

— Qu'allons-nous devenir ?

La mer bouillonna.

Des soldats sans visage surgirent des flots. S'approchèrent rapidement du rivage gris. Un soleil rouge pâle roulait dans le ciel trop vaste, trop désert ! (Comment cela sera-t-il/d'être couché en plein ciel/sans toit ni porte/et le vent en guise de regard)(?)

/le temps des questions était aboli/hélas/plus rien ne donnait sur quoi que ce fût... que le vide/la mer bouillonnait :

Les soldats portaient des masques d'écailles et de caoutchouc. La peur et la crainte qu'ils inspiraient étaient aussi pernicieuses que les odeurs distillées par les branches des arbres syong-myong, mais plus vénéneuses encore...

Ils avaient des regards totalement inexpressifs et des mains aux doigts palmés. Et entre leurs mains dégouttant de perles marines, ils tenaient des fusils à pierre et des harpons d'argent...

Aaaaaaaaaah ! c'était Moyra qui gémissait, qui déchirait de ses ongles la délicate trame du temps retrouvé. Il bascula dans une nouvelle nuit rouge et se déversa tout entier dans les muqueuses chaudes et accueillantes.

Les soldats sans visage retombèrent dans les flots et Moyra lui laboura le dos jusqu'au sang.

Plus tard, alors que des marteaux de feu lui pilonnaient les oreilles, il se coucha entre les cuisses de la jeune femme et prit entre ses lèvres les aspérités de son vagin, pour retrouver l'odeur et le goût de sa propre semence.

De loin, le poste ressemblait à un énorme cube de métal posé parmi la jungle. Baird avait donné des ordres stricts afin que l'on demeurât au beau milieu du fleuve, à distance égale des rives. Contrairement à ce qu'il avait redouté, la petite forteresse n'avait subi aucun assaut. Du moins à première vue. Quelques minuscules embarcations étaient rangées contre le wharf et il pouvait voir aux jumelles quelques silhouettes parfaitement humaines et coutumières aller et venir, s'affairant à des tâches quotidiennes.

Foersen s'approcha de la tourelle et demanda s'il fallait donner l'ordre d'aborder.

— Notre route demeurera inchangée, dit le lieutenant. Nous allons rallier Port-Jaïra sans escale.

Cheveux d'Ange en resta pantois.

— Mais, monsieur..., commença-t-il.

— Oseriez-vous discuter mes ordres, monsieur Foersen ?

— Nullement, monsieur.

— Toute la vitesse ! ordonna Baird.

Il se produisit un certain remue-ménage parmi les hommes occupés sur le pont quand ils se rendirent compte que quelque chose de parfaitement illogique venait de se passer à leur insu. Pendant quelques instants, le

lieutenant craignit de voir éclater un semblant de mutinerie. Mais les matelots retrouvèrent leur calme presque aussi vite qu'ils l'avaient perdu.

Quand la canonnière parvint très exactement à la hauteur de la forteresse, il y eut soudain sur la rive un concert de vociférations, et l'officier constata que les silhouettes de tout à l'heure s'étaient transformées en marionnettes gesticulantes.

— Tout le monde sur le pont ! ordonna Baird. Les canonniers aux postes de combat !

Un jet de lumière aveuglant naquit de la forteresse, manqua de peu la tourelle et s'en vint enflammer quelques arbres démesurés, allumant un incendie sur la rive opposée de l'Ez. Sur la jetée grouillante, les armes légères s'étaient mises à crépiter à leur tour.

Sans hésitation, Baird ordonna : « Feu à volonté ! », et les artilleurs obéirent avec empressement, et la forteresse se trouva bientôt sertie dans un chaton de flammes. Une nouvelle salve dégarnit le wharf de près de la moitié de ses occupants.

Sigurd se dépensait sans compter, les yeux luisants d'une sorte de fièvre. Ce devait être son premier combat véritable et, pour ce combat, on lui avait confié une mission d'une cruelle absurdité : massacrer méthodiquement ses frères d'armes.

Au plus fort de la bataille, Chavez se montra sur le pont. Les mains dans les poches, il vint se planter au pied de la tourelle de commandement et Baird, malgré sa colère de voir le petit homme se fourrer une fois de plus dans ses jambes, ne put s'empêcher d'admirer son calme (ou son inconscience ?).

— Dieu fasse que la cuiller soit assez longue, lieutenant !

L'Épouvante s'en tira avec quelques poutrelles à demi fondues et une brèche juste au-dessus de la ligne de flottaison. Elle laissait derrière elle d'indescriptibles ravages, un gigantesque incendie de forêt et bon nombre de cadavres.

Quand la canonnière navigua dans des eaux plus tranquilles, un silence effroyable s'installa sur le pont. Les artilleurs transpiraient abondamment et leurs visages luisaient comme ceux de démons fatigués. Le ciel semblait prêt à s'effondrer sur les hautes frondaisons de la jungle et, de la poupe du navire, on pouvait distinguer sur l'horizon pâteux un rougeoiement cruel.

Brian se murmura cette phrase qui, en temps normal, lui aurait semblé d'une insupportable grandiloquence : « *Me voici devenu le nautonier du vaisseau des morts.* »

OceanofPDF.com

CRÉPUSCULE DANS LA JUNGLE

Récits de Chavez

*Et il est naturel qu'il en soit ainsi du moment que cette Planète elle-même
tourne, ronde, sur son axe comme une bille de roulette,
De même qu'il est naturel qu'il y en ait qui perdent d'autres qui gagnent à
ce jeu,
À cette roulette cosmique qui ignore et la malchance, et la chance*

MIRON RADU PARASCHIVESCU

Brian rêva qu'il entrait dans la cabine de Moyra mais que le lit était vide. Dépité, il montait sur le pont de la canonnière pour y découvrir un spectacle intolérable : la jeune femme gisait dans une flaque de lumière comme sous les feux d'un invisible projecteur, et sa chair nue semblait plus rayonnante encore qu'à l'accoutumée. Les imperfections du visage avaient complètement disparu et Baird se dit que l'enchanteresse qui avait retenu le versatile Ulysse sur les rivages de son île fantasmagorique s'était réincarnée dans cette créature venue du néant. Moyra se vautrait dans cette lumière spectrale, tordant son bas-ventre dans une sorte de danse invocatoire. « Je vais la tuer à présent, se dit-il, à demi conscient de rêver. Je vais lui arracher cette vie factice qui l'habite, ensuite je la rejetterai dans les ténèbres de l'Ez, et nous serons délivrés ! » Puis il découvrit qu'il n'était pas seul sur le pont de *l'Épouvante*, mais qu'une partie de l'équipage s'y tenait dissimulée, mettant à profit toutes les cachettes qu'offraient les superstructures du navire.

— Je suis le commandant de cette unité de la marine de guerre confédérée, déclara Baird. Je vous ordonne de retourner à vos postes ou alors d'aller dormir. Toute désobéissance sera impitoyablement sanctionnée.

Dans les profondeurs de la nuit de Celaeno de Peyrone quelqu'un applaudit sèchement et une voix s'éleva :

— Bien parlé, monsieur, vous êtes seul maître à bord, et si vous m'y autorisez, je vais me faire un devoir d'expédier cette putain.

Brian constata que l'enseigne de vaisseau avait observé depuis la tourelle tout ce qui s'était passé sur le pont de la canonnière. Les hommes, quant à eux, ricanaient, comme s'ils avaient perdu la raison. Tandis que Moyra Farsán continuait de se tordre sur le sol, les jambes ouvertes sur la végétation odorante de son sexe, en gémissant, taraudée par les affres d'une insupportable attente. Elle suppliait, dans une langue inconnue, telles les possédées de jadis, qu'un démon répugnant vînt l'absoudre, la couvrir, la remplir de sa virilité hypertrophiée, la gonfler de son sperme méphitique.

Et les oreilles de la nuit l'entendirent.

— Non, lieutenant, s'écria-t-il, cette femme est placée sous notre responsabilité et notre protection. Je veux qu'elle soit immédiatement ramenée dans sa cabine et qu'elle y demeure enfermée !

Juste à ce moment-là, les flots de l'Ez se mirent à bouillonner, se fendirent sous la poussée d'une tête cornue et un mufle monstrueux se montra dans la lumière lunaire. Le Démon s'emporta dans les airs et retomba tout gluant sur le pont de *l'Épouvante*. Quand elle le vit crever les sombres marécages de la nuit, son pénis dressé comme celui d'un satyre, Moyra se contorsionna de plus belle et tendit les bras vers le monstre qu'elle avait invoqué avec tant de fougue.

— Viens dans moi, hurla-t-elle d'une voix qui vibrait comme du métal, hideusement. VIENS DANS MOI !

De l'ombre environnante provenaient les grondements des marins, leurs halètements qui participaient autant de la peur que de l'excitation sexuelle grimpée à son paroxysme, et Brian, de plus en plus persuadé qu'il rêvait mais qu'il aurait fallu bien peu de chose pour faire basculer ce cauchemar dans la réalité, sentit son cœur se briser lentement tel un globe de verre creux secoué par des ultrasons.

Les bras en croix et les cuisses offertes, Moyra reçut le poids de son étrange amant. Et sa bouche déversa un flot d'obscénités triomphantes

quand l'énorme piston de chair grumeleuse commença de se frayer son chemin... (Alors Baird devina une autre présence derrière lui, froide et cruelle et déterminée ; une présence qui lui était cependant vaguement familière. Il ferma les yeux et pressa sa main droite sur le côté gauche de sa poitrine, pour essayer de sauver ce qui restait de son cœur broyé. Dans ses oreilles continuaient de résonner les cris et les jurements de Moyra Farsán.)

« ...Je me rendis compte alors, comme cela arrive fréquemment dans les rêves, que j'étais nu, ce qui était extrêmement nuisible à ma dignité d'officier commandant. Que j'étais nu et que cette présence qui se tenait derrière moi venait de m'enlacer, que ses mains de glace descendaient lentement de mes pectoraux à mon bas-ventre et s'emparaient de mon sexe. Dans le même instant, une masse rigide et gelée vint s'appuyer contre mon anus. C'était une sensation tout à fait affolante, un début d'envahissement à la fois répugnant et voluptueux. À peine douloureux. Je fus lentement pénétré par cette barre de froid brûlant pendant que des phalanges invisibles massaient rythmiquement mon pénis érigé... » (Journal secret du lieutenant Baird.)

Quelques heures plus tard, Chavez vint dans la cabine du lieutenant avec sous le bras une bouteille d'alcool.

— Monsieur Baird, dit-il, les yeux déjà brillants (car la bouteille était largement entamée), j'ai deux ou trois choses à vous dire. À la lumière des événements récents (si j'ose dire !) et puisque nos amis de Port-Jaïra font les morts, je suis arrivé à la conclusion que vous et moi avons besoin d'un entretien entre quatre yeux. Je suis sûr que vous vous êtes déjà posé des tas de questions me concernant. Vous vous êtes demandé, je prends un exemple : « Qui donc est ce putain de Chavez ? Qu'est-ce qu'il est venu foutre à bord de mon bateau ? Est-il chargé d'une mission importante ? M'espionne-t-il, ce petit con prétentieux ? » (Il ricana :) Ne vous en faites pas, je ne suis pas capable de lire dans vos pensées mais je suis assez bon psychologue, quand je veux bien. Un aveu : vous m'avez été d'emblée tout à fait sympathique. Contrairement à votre Sigurd qui est un sale petit morveux boursoufflé. De vous à moi, je n'ai jamais pu encaisser les gens en uniforme. C'est physique. Voyez-vous je suis beaucoup trop individualiste. L'armée c'est la mort de la civilisation. Ou si vous préférez, sans armée pas de civilisation puissante et grâce à l'armée plus de civilisation digne de ce

nom. C'est le genre de paradoxe grâce auxquels nous ne ferons pas notre salut ! Mais nous avons pris l'habitude de croire que la conquête et la stabilisation de la conquête grâce aux armes sont les bases inévitables (et inébranlables) de la CIVILISATION ! Cela est radicalement faux, bien sûr, mais personne jamais dont le cerveau habite un corps d'homme ne voudra réellement l'admettre. Toute l'absurde tragédie de la destinée humaine réside dans cette erreur primordiale.

— Vous n'êtes pas venu dans ma cabine pour faire le procès de la civilisation, l'interrompt Brian. Un militaire ne saurait être pour vous un interlocuteur valable.

— Lieutenant, vous jouez à vous faire plus bête que vous ne l'êtes ! Ne devenez pas indécent. Votre intelligence vous dit – et elle est en éveil depuis plus longtemps que vous ne pensez ! – que nous sommes confrontés à des événements d'une exceptionnelle gravité. J'ai assisté à un certain nombre de scènes remarquables qui sont demeurées gravées dans ma mémoire et qui y demeureront pour le peu de temps qui me reste à vivre. Mais avant de monter à bord de *l'Épouvante*, je savais d'ores et déjà que notre voyage était une croisière sans but. Si vous voulez me prêter votre attention, je vous raconterai ce qui m'est arrivé dans la jungle de Celaeno de Peroyne.

Les yeux de Chavez étaient tout petits maintenant : deux minuscules encoches grises. Il y eut un silence impressionnant durant lequel Baird vola en pensée entre des falaises gigantesques se renvoyant des échos cavernaux, se heurtant à des murailles invisibles, essayant de se poser sur des promontoires rocheux qui se transformaient en brume salée dès qu'il s'en approchait de trop près.

— Donnez-moi à boire, dit-il enfin, quelque chose me dit que je vais en avoir besoin.

L'alcool de Chavez était fort et entêtant. Il éveilla cependant ses facultés intellectuelles, à la manière d'une nouvelle drogue.

RÉCIT DE CHAVEZ

Je ne sais pour quelle raison, peu évidente, les jungles de Celaeno sont toujours restées *terrae incognitae*. Sauf quelques bandes de territoire, nous avons toujours fait très peu de cas de ces étendues sauvages. Aussi fus-je plus que surpris quand le département d'*exologie* de l'armée fit appel à moi. Les écologistes distingués et les exologues n'avaient jamais compris grand-

chose à ce monde lugubre et fascinant. En fait, lieutenant, vous êtes le premier à partager (je le crois) ma passion pour cette planète. Bien sûr, j'ai depuis toujours désapprouvé les honteuses coutumes de vos semblables, chasseurs d'hommes méprisables, badernes uniformées et galonnées, traquant l'indigène comme de la vermine ou du gibier commode. (Aussi, quand j'aurai terminé de vous raconter mon histoire, qui sera brève, rassurez-vous !, j'aimerais assez que vous méditiez cette phrase de Lawrence : « L'humanité n'a jamais dépassé l'étape de la chenille, elle pourrit à l'état de chrysalide et n'aura jamais d'ailes. » Une bien dure sentence, mon cher, mais dont il n'est plus possible de nier la justesse. Car, de vous à moi, qu'avons-nous fait de l'intelligence dont le Créateur nous a fait don ?)

Baird allait dire quelque chose, mais la question de Chavez était toute rhétorique et il l'arrêta d'un geste vif de sa main nerveuse et pâle :

Les explications fournies par le département d'exologie me semblèrent tout de suite assez fumeuses : il y avait eu des « incidents » qui ne cadraient plus entièrement avec les précédentes observations des experts et qui les gênaient un peu aux entournures dans les conclusions de leurs théories. Bref, on voulait me faire faire une enquête discrète, efficace et... relativement bon marché. On me parla d'apparitions. De phénomènes inexplicables, voire de toujours possibles infiltrations lems.

» Et rien ne saurait peiner davantage un expert que le petit grain de sable qui vient faire grincer les rouages de sa petite machinerie particulière. Si vous voyez ce que je veux dire... D'un côté, me disait-on, il n'y avait certainement aucune raison de s'inquiéter, mais d'autre part, estimaient les plus pervers, il ne fallait rien laisser au hasard. Le hasard, on le sait, n'est qu'un bâtard de la spéculation scientifique et de l'opportunisme magique. Il était toujours possible (bien que l'hypothèse semblât tirée par les cheveux) que nos adversaires se fussent mis en tête d'établir une tête de pont sur ce monde déshérité. Logiquement, Celaeno ne vaut pas que deux supernations interstellaires se massacrent pour sa possession mais le prince Hamlet était parvenu à d'autres conclusions en voyant défiler devant lui les troupes du jeune Fortinbras, le neveu du roi de Norvège. Cette armée partait en guerre contre la Pologne... à cause d'un lopin de terre qui ne valait pas trois sous mais auquel était accroché l'honneur de deux nations rivales !⁽⁵⁾ (Chavez alluma un de ses cigares puants et se servit un nouveau verre d'alcool avant de poursuivre) : Je passerai sur le temps que je vécus dans cette jungle

effroyable, à me familiariser avec les mœurs des indigènes et à recueillir des données qui ne valaient pas un clou. Je n'avais pour me guider que deux ou trois pauvres types qui baragouinaient quelques mots de pidgin, un ou deux rapports rédigés par des quasi débiles mentaux et... mon instinct. Ce dernier valait mieux que rien et, grâce à mon aspect inoffensif, je me glissai peu ou prou dans la confiance des autochtones. Bien que vous ayez passé plusieurs années de votre vie à patrouiller sur l'Ez, vous ne savez pas grand-chose des mœurs locales... Vous obéissez aux ordres, en essayant de rester « correct », mais en dépit de vos affirmations, vous êtes un soldat. Un soldat qui supporte l'absurdité de sa condition avec beaucoup d'écœurement mais qui, le moment venu, n'hésite pas à faire tirer « à volonté » sur ses propres compagnons d'armes ! NE DITES RIEN, LAISSEZ-MOI PARLER !

(Baird, qui allait effectivement protester de son innocence et arguer de la force majeure, se rendit compte du ridicule de la situation et jugea plus raisonnable de se taire.)

— Je compris que quelque chose était réellement en train de se produire sur cette planète quand, après plus de six semaines de temps terrien passé dans cette forêt de malheur, je tombai sur un village entièrement différent des autres. D'abord *extérieurement*, car il était entouré d'une sorte de très haute palissade de pieux affûtés. Comme les autochtones n'étaient pas plus agressifs que des larves à peine écloses et que, de plus, nos chasseurs ne venaient jamais jusque dans ces lieux putrides (le terme n'est pas trop violent !), je ne voyais pas la raison d'un tel dispositif. Pour se protéger des animaux de proie, il aurait suffi d'une enceinte bien plus primitive. Je fus arrêté à l'entrée de cette forteresse de bois par un groupe de chasseurs armés de frondes et d'autres armes rudimentaires. C'était la première fois, depuis que je m'aventurais dans les forêts de Celaeno, que l'on m'opposait de la résistance. D'habitude, j'allais où bon me semblait, précédé par la crainte superstitieuse que les autochtones éprouvent rien qu'à renifler l'odeur de notre transpiration. Intrigué, je commençai à palabrer avec les sentinelles, mais ne réussis qu'à les buter davantage encore. Je finis par m'éloigner du village suivi à distance respectueuse par une poignée d'hommes armés, décidés à surveiller mes faits et gestes. Ce comportement des indigènes de Celaeno, et certes vous ne me contredirez pas sur ce point, va à l'encontre de tout ce que nous savons sur leurs us et coutumes.

» Je campai dans une sorte de clairière maléfique où donnaient des rayons de lune sulfureux. Au matin, après une nuit grise, je dus recevoir tout un consortium de vieux caciques aux yeux fuyants qui essayèrent de me faire comprendre que j'avais intérêt à vider les lieux. Mais je me fis très bête et leur donnai une petite leçon de diplomatie ponctuée de menus cadeaux. Je compris cependant que j'avais tort de prendre ces braves gens pour des imbéciles. Ils acceptèrent mes présents mais les jaugèrent d'un air critique. Comme s'ils se rendaient parfaitement compte que je me foutais d'eux mais qu'il valait mieux n'en rien laisser paraître... J'en fus tout secoué. Finalement le plus vieux des caciques me posa sur l'épaule une main de bois sec et m'expliqua tant bien que mal qu'il ne pouvait pas m'empêcher d'entrer dans le camp mais que ce que j'y vivrais serait à mes risques et périls.

» Quelques minutes après le départ de cette délégation de caciques (j'emploie ce terme bien qu'il ne signifie pas grand-chose dans l'organisation sociale des autochtones), le responsable de mon équipe vint me trouver pour m'expliquer en pidgin circonlocutionneux qu'il y avait de fortes chances pour que je me retrouve bientôt seul dans cette maudite clairière. J'eus beau argumenter, menacer, rien n'y fit, et ils me laissèrent effectivement choir.

Baird avait l'impression qu'il devinerait aisément la suite de l'histoire de Chavez. Sa pensée, bizarrement, précédait maintenant de quelques fractions de seconde les péripéties de cette étrange narration. En fait, pendant que Chavez poursuivait son récit, des souvenirs remontaient les méandres de son fleuve-mémoire, faisaient irruption en flots tumultueux dans l'estuaire de son angoisse.

Le petit homme mal rasé lui raconta comment il finit par pénétrer dans l'enceinte fortifiée et la manière dont il fut aimablement accueilli par les caciques. Ils semblaient avoir totalement changé d'attitude, comme si la longue palabre de tout à l'heure n'avait jamais eu lieu.

— ... ou comme si une puissance supérieure leur avait ordonné d'agir de la sorte... (Chavez se versa une dernière rasade, car la bouteille était vide à présent, et poursuivit :) Je ne suis pas un individu craintif, et cette aventure m'intriguait plutôt qu'elle ne m'effrayait, et pourtant je sentais monter en moi une appréhension bizarre, comme s'il m'avait été donné de jeter un regard dans le lointain passé de ce monde incompréhensible. En regardant évoluer les indigènes, en parcourant librement les ruelles et les placettes du

village, je me demandai, de plus en plus fréquemment, si ce que nous avions pris pour de l'imbécillité ou de la dégénérescence n'était pas une forme de sagesse élémentaire. En ma qualité d'agent du département d'exologie, j'avais eu affaire aux races les plus diverses et les plus diversement intentionnées, mais jamais je n'avais été traité avec autant d'aimable indifférence. Je demeurai dans le camp retranché durant plusieurs jours et, peu à peu, je dus me rendre à l'évidence : c'était moi le primitif, et on me laissait aller et venir à ma guise, car ma présence n'était finalement pas plus embarrassante que celle d'un animal domestique. Tous mes bagages avaient été gentiment empilés devant la porte de ma hutte, et une femme venait m'apporter à manger trois à quatre fois par jour.

» Et puis, un matin, l'attitude des villageois changea une nouvelle fois. Alors qu'ils avaient vaqué à leurs occupations avec beaucoup de lenteur et une certaine componction, ils commencèrent à s'activer, à s'animer, à s'entretenir avec une certaine vivacité, par petits groupes de quatre, cinq ou six individus, hommes et femmes mêlés. J'essayai, à plusieurs reprises, d'obtenir une entrevue avec l'un ou l'autre cacique mais l'on continua de m'ignorer superbement.

» Tout autre que moi aurait certainement été mortifié, touché au vif de sa fierté raciale, mais j'étais peu enclin aux crises politiques et de plus j'ai atteint un âge auquel on n'attend plus grand-chose de l'existence. Je résolus donc d'attendre, avec autant de patience que possible, la suite des événements. Et les événements ne tardèrent pas à se précipiter.

» Un soir, la population du village se rassembla sur la place centrale, et l'on alluma des feux. Toutes les portes avaient été fermées, je m'en étais rendu compte en faisant le tour de la petite forteresse, et des sentinelles accoutrées de plumes multicolores qui les faisaient ressembler à de mystérieux oiseaux se tenaient immobiles sur les chemins de ronde. Quand je m'approchais trop de l'enceinte, ils me jetaient de petits cailloux, exactement comme des enfants qui désirent éloigner une bestiole importune. Les flammes de torches faisaient luire les prunelles des guerriers et ruisseler les riches teintes de leur plumage. « Ce sont réellement des créatures hybrides, me dis-je, en voyant les masques aux becs de métal, et si elles s'envolaient au-dessus des arbres, je ne serais pas autrement surpris. » Mais les sentinelles demeurèrent à leur poste et les cailloux continuèrent de pleuvoir autour de moi sans jamais m'atteindre.

» Je compris que j'étais captif et qu'on ne me laisserait pas franchir la palissade. Je rebroussai chemin et gagnai la place centrale du village. Là, je me retrouvai soudain en pleine fantasmagorie. Lieutenant, je sais que vous les avez vus ! Il était inutile de cacher ce que vous écriviez tout à l'heure. Car, je le sais : VOUS LES AVEZ VUS ! (Baird sursauta quand la voix de Chavez monta de plusieurs tons, explosant dans l'étroitesse de la cabine.) Vous avez cru rêver. Mais vous ne rêviez pas. Vous n'avez jamais rêvé. Le cauchemar est aussi réel que le malheur qui nous guette et qui... Mais laissons cela, pour l'instant du moins. Sachez seulement, mon cher Baird, que ces créatures existent ! Ainsi que je vous le disais, je suis un grand voyageur, et j'ai vu bien des choses, mais le spectacle auquel j'assistai cette nuit-là me fascina au-delà de toute description.

» Quand je parvins au lieu où brûlaient les bûchers, je vis que l'on avait préparé de grands fauteuils tapissés de plumes rutilantes et que toute la population du village (je l'avais estimé à quelque neuf cents âmes, ce qui est une densité exceptionnelle pour une concentration grégaire primitive, vous en conviendrez !) se tenait par la main, sur six rangs de cercles concentriques. Une étrange paix régnait, un silence que seuls venaient briser les crépitements des tisons. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une cérémonie religieuse ou magique, mais je changeai rapidement d'avis quand je constatai que les indigènes n'étaient aucunement en état de transe. Nulle hystérie ne se lisait dans leurs yeux. Au contraire, une sorte de calme bienheureux semblait les habiter, et je fus étrangement impressionné par la noblesse et la sérénité de l'atmosphère. Au bout d'un moment, je résolus de m'éloigner, malgré la curiosité qui me brûlait le sang, de regagner ma hutte et de me terrer dans un recoin de ténèbre, mais une force qui dépassait celle de ma raison m'obligea bientôt à franchir les derniers mètres qui me séparaient de mes hôtes. Un bref instant, le cercle fut rompu, une main ferme me fit plier les genoux et je me retrouvai soudain incorporé à cette chaîne vivante aux mille maillons. Et mon cœur se mit à battre au rythme de toutes ces vies suspendues dans l'air de la jungle de Celaeno. Mon cher, vous ne pouvez vous imaginer cela, de même que je ne puis rendre avec des mots ce que je vécus alors, pour une trop brève portion de nuit.

» Quand Ils firent leur apparition... quand Ils furent soudain là... au bord du cercle, silhouettés par les flammes, je compris immédiatement que ce monde leur appartenait et qu'il leur appartiendrait jusqu'au moment où il exploserait en mille morceaux pour devenir un essaim de météorites, et que

personne ne pourrait leur contester leur droit à la souveraineté absolue sur ses continents et sur ses mers, sur ses montagnes et sur ses forêts impénétrables...

(Tandis que Chavez continuait de parler, plongé dans une espèce de transe qui était peut-être due à l'excès d'alcool dans son sang, Brian fut transporté au delà des jungles étouffantes, vers la mer d'Offuz, vers Port-Jaïra et son étrange acropole. Il lui sembla soudain que des voix douces murmuraient au tréfonds de sa mémoire, tels des chants de sirène, essayant de s'insinuer dans toutes les fibres de son cerveau, de le ramener à la conscience d'événements anciens et d'autres beaucoup plus récents. Du fond d'une brume épaisse provenaient des fluctuations lumineuses : on aurait pu croire qu'un visage essayait vainement de s'y inscrire, une bouche d'y former des sons, des mots, des phrases... Et les paroles de Chavez se perdaient dans un tunnel cotonneux où résonnaient, aurait-on dit, les clameurs féroces et emportées de centaines d'oiseaux shayen.)

— ... Vous vous dormez ? C'est bien le moment ! Est-ce que vous ne tenez plus l'alcool, lieutenant ?

L'alcool ! La drogue ! Cette nuit-là, à Port-Jaïra, il avait également voulu mettre son trou de mémoire sur le compte de ces « mauvais compagnons de voyage », mais à présent, à cause de tout ce qui s'était passé durant cette mission, il ne parvenait plus à recoller les morceaux de la réalité quotidienne. L'irréalité venait s'y fondre telle une glu mais elle reconstituait le puzzle du temps avec une sorte d'ironie kaléidoscopique. C'était, il s'en souvenait, comme le soir où, à demi malade, et aux trois quarts hébété par le chaï, il avait accepté de jouer une partie de sa solde aux tarots. Contre plusieurs officiers madrés et trois fois moins « plombés » que lui. « Mon Dieu, s'était-il dit, je ne sais plus compter jusqu'à dix ! » Il avait l'impression de jouer avec des cartes spectrales, sur lesquelles dansaient des inscriptions obscènes, des images évanescentes. Mais, pour l'honneur, il s'était entêté, il avait voulu tenir le rythme, se prouver qu'il n'était pas une épave ballottée par les courants de la nuit. Et, lentement, sûrement, il avait senti son système nerveux se désagréger, tandis que ses réflexes partaient à la dérive et qu'il s'enlisait irrémédiablement dans les sargasses du désespoir. Ils l'avaient littéralement « plumé ».

— Mais peut-être n'avez-vous pas bu suffisamment ! Je vais aller chercher une autre bouteille, lieutenant. Ensuite, vous pourrez à nouveau

vous concentrer sur mon récit. Mais rassurez-vous ! j'en aurai bientôt terminé.

— Non, supplia Baird, ne me quittez pas, je suis très bien. Tout à fait lucide et je voudrais connaître la fin de votre histoire... Oui, moi aussi, je les ai vus... Deux créatures bizarrement vêtues qui se tenaient sur la rive et qui nous observaient, qui nous guettaient... Oui, je suis prêt à en témoigner même devant un tribunal militaire !

— Allons, mon cher, il n'est plus question de tribunal et il n'est plus un juge que vous ayez légitimement à craindre. Cessez de vous fourrer la tête dans le sable et laissez-vous guider par votre instinct !

Que venait-il de dire là ? Où avait-il déjà entendu cette phrase ?

LAISSEZ-VOUS GUIDER PAR VOTRE INSTINCT !

Oui, **LAISSE-TOI GUIDER PAR TON INSTINCT !**

— Écoutez, Chavez, j'ignore quel jeu vous jouez, mais je dois vous prévenir que jusqu'à preuve du contraire je suis responsable de la sécurité à bord de ce navire. Si vous savez quelque chose de précis, quelque chose qui serait à même de nous venir en aide, de nous... en aide... et... qui... si vous avez l'intention... de dissimuler... renseignements... saurai à ce moment-là... faire parler... serait cert... regrettable mais nécess...

(Dans la clairière, entre les arbres qui semblaient monter à l'assaut du firmament, de grandes flammes verticales étincelaient. Des visages anonymes reculaient dans le clair-obscur de la forêt, mais au premier plan, des masques d'or et d'argent rutilaient, ouvrant des bouches artificielles, qui se mirent à répéter inlassablement : « Fie-toi à ton instinct ! Fie-toi à ton instinct ! Fie-toi à ton instinct ! »)

Chavez, ayant compris que son interlocuteur n'était plus capable d'écouter les conclusions de son aventure crépusculaire dans la jungle de Celaeno, se leva et alla mettre le verrou. Puis, avec une vigueur dont on ne l'aurait peut-être pas soupçonné en temps ordinaire, il défit la vareuse du lieutenant Baird et le traîna jusqu'à sa couchette. Avec des gestes délicats, presque tendres, il essuya la sueur qui perlait sur le front de Brian avant de lui faire boire de force quelques centilitres d'une teinture brunâtre contenue dans une fiole qu'il dissimulait dans une des poches incroyablement déformées de son veston de toile.

Quand il en eut fini avec le « maître » de *l'Épouvante*, il perçut des raclements et des grattements sur la porte de la cabine.

Moyra Farsán se profila dans l'encadrement dès qu'il eut donné du jeu au verrou :

— Le lieutenant est un crétin sentimental. Il dort. Et au point où il est parvenu, ma fille, tu n'en retireras plus grand-chose. Ton travail à bord de ce navire est presque terminé.

La jeune femme sourit avec une lenteur dangereuse, découvrant ses dents luisantes avec un savoir-faire consommé. Elle posa la main droite sur la maigre poitrine de Chavez. Une main qui brûlait comme de la lave jaillie d'une intarissable source volcanique.

— Bon Dieu ! s'écria Chavez, si j'étais plus jeune, ma fille, je banderais comme un alezan ! Tu sais ce que c'est qu'un a-le-zan. C'est un cheval. Un beau cheval couleur de feu et d'or. Si tu voyais bander un cheval, ma fille, tu en serais folle. Pauvre, pauvre chérie ! Viens, entre !

Elle avança dans la lumière, et il se dit que les dieux qui régnaient sur ce monde étaient cruels. Moyra Farsán ressemblait à un joyau de chair serti dans de la tôle fonctionnelle : un diamant enchâssé dans un métal d'une insoutenable vulgarité...

Les dieux de ce monde étaient-ils à ce point froids et calculateurs qu'ils se servaient de la beauté de cette femme comme d'une bombe à retardement ?

Il posa une main légèrement tremblante sur la poitrine de l'amazone muette, se demandant quelle sorte de cœur battait sous le globe délicat du sein. « Je suis un vieux fou, se dit-il, mais si tu crois que tu peux me gouverner à ta guise, comme les autres hommes de ce navire, tu te trompes. Il y a longtemps, et je te l'ai déjà dit, que la seule façon qu'il me reste de jouir des femmes c'est le regard. Je suis un vieux voyeur. Mes yeux me suffisent. Et puis d'ailleurs, nous n'en avons plus pour longtemps à nous torturer l'esprit, le lieutenant et moi. Pardonne-moi, ma fille, mais je suis un peu ivre. Ivre et surtout, très fatigué. »

Moyra s'éloigna de Chavez et alla s'asseoir sur la couchette de Baird. Toujours silencieuse, inhabituellement lointaine, comme détachée des événements. Elle portait toujours son ridicule accoutrement – chemise d'officier, pantalon retaillé, sandales trop grandes de deux pointures... – mais continuait d'être fantastiquement sensuelle. « Je crois, ma fille, que tu

es une sorte de mirage, peut-être une projection holographique sophistiquée, je ne sais plus... mais je suis comme tous les autres : ma science et ma méfiance n'y font rien : je suis épris de toi, comme un vieux bouc amoureux d'une chevrette ! Tu vois, cette nuit-là, dans la forêt, tandis que les indigènes célébraient leurs maîtres, le retour des dieux, je ne sais quoi, j'ai cru comprendre une chose (que je supputais déjà !... et depuis quelque temps.) : notre force est devenue notre faiblesse. Notre puissance est le grain dont a germé notre pourriture définitive. »

Moyra, avec des gestes très déphasés les uns des autres, de sorte qu'ils rappelaient une espèce de pantomime complexe, commença de se dévêtir. Le vieil homme comprit qu'elle faisait cela pour lui, que le spectacle qui débutait ainsi lui était réservé. « Seigneur, se dit-il, arrêtez cela ! C'est un jeu trop cruel et trop hallucinant ! » Mais il savait que les ténèbres l'avaient accueilli en leur sein et qu'il y demeurerait captif.

Chavez se dit qu'il fallait se défendre contre cet envoûtement, quitter cette cabine, abandonner le lieutenant à son sort. Pourtant, il demeura immobile, le dos appuyé maintenant à la porte, regrettant de ne plus avoir de quoi calmer sa soif et ralentir les battements de son cœur fatigué.

Moyra était nue jusqu'à la taille, et la lumière glissait sur ses épaules, contournait voluptueusement les aréoles de ses seins, gouttait parcimonieusement jusqu'aux frontières de son ventre. Les yeux mi-clos, elle se mit à défaire son pantalon. On aurait dit la métamorphose d'un papillon resplendissant, se débarrassant lentement d'un vieux cocon tout chiffonné. « Si j'avais quelque chose à boire, se dit Chavez, tout serait pour le mieux dans le pire des mondes possibles ! » Mais quand elle se souleva légèrement, afin de dégager ses hanches et ses fesses, il porta instinctivement la main à sa poitrine, comme pour se prendre le cœur et en contenir le galop lancinant. Maintenant les boucles de la toison pubienne luisaient dans la lueur de la lampe et le pantalon, hideux petit tas de toile beige, gisait sur le sol, au pied de la couchette. Et par petites saccades, Moyra commença d'ouvrir ses cuisses brunes...

Quand ses jambes furent comme les deux branches d'un compas dans leur plus large écartement, elle murmura des choses douces et brûlantes. La perspective qu'elle offrait ainsi aux yeux de Chavez dépassait en beauté et en impudeur les suavités descriptives des poètes arabes ou persans, et le vieil homme comprit qu'elle était en train de combler ses rêves de vieux voyeur brisé par le temps, usé par la réflexion et les désillusions sans

nombre. Peut-être était-ce sa façon à elle de le récompenser, de le remercier de ne pas avoir dit TOUTE la vérité au lieutenant ?

Dieu que tu es belle ! dit-il à voix haute, toujours appuyé contre la porte, comme si le battant l'avait aimanté.

Et il ne put empêcher les larmes de rouler sur son visage.

OceanofPDF.com

EMBUSCADES EN PLEIN RÊVE

« Ce palais est l'œuvre des dieux, pensai-je d'abord. J'explorai les pièces inhabitées et corrigeai : Les dieux qui l'édifièrent sont morts. Je notai ses particularités et dis : Les dieux qui l'édifièrent étaient fous. »

JORGE LUIS BORGES

Brian marchait dans une rue étroite de Port-Jaïra, entre de hauts murs lisses. Il n'y avait là ni portes ni fenêtres et il était bien forcé d'avancer. Une fois il s'était dit qu'il valait mieux rebrousser chemin, mais il avait découvert que sa retraite était coupée par un épais rideau de ténèbres, de lourdes tentures d'encre solidifiée dont le simple contact l'avait rempli d'un indicible dégoût. Il avait donc poursuivi son chemin entre ces murs impénétrables et anonymes. Il n'était plus très sûr de se trouver à Port-Jaïra : sans doute avait-il été mystérieusement transporté dans une autre dimension. Loin de ce monde panique aux lois insensées. Dans un univers plus cruel encore !

Il était rempli de crainte et d'angoisse. Ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard. Comme celles de Chavez, quand il avait versé l'alcool dans les verres.

Ses pas résonnaient sur les dalles qu'il foulait de ses bottes et l'écho portait loin devant lui, à des kilomètres et des kilomètres de distance, si bien qu'il commençait à se demander si cette route-là le mènerait quelque part ou s'il était mort et si cette errance faisait partie d'un châtement subtil. Mais un châtement pour quelles transgressions ?

Il crut entendre, assez loin derrière lui, dans le monde de coton refermé sur ses pas, des appels, des cris, des hurlements de bête. Dans cette atmosphère sinistre, ils résonnèrent si lugubrement qu'il hâta instinctivement le pas. Après tout, il avait franchi les barrières de la Cité des Vivants et se trouvait à présent dans un univers où n'importe quoi pouvait arriver.

Il se sentait terriblement las, triste, abattu. Par instants, de cruelles nausées venaient le tourmenter. Il avait l'impression de revivre une scène dont on avait cherché à effacer le souvenir. Lentement, les rouages de sa mémoire se remettaient en marche, tandis que les aboiements de la meute se rapprochaient. Il imagina des bêtes énormes, aux mâchoires hallucinantes, des créatures de suie montées sur des chevaux d'obsidienne. Toute une cavalerie méphitique. Une chiennerie dévoreuse de chair humaine.

La brume autour de lui s'épaississait et il se dit alors qu'une machette lui aurait été fort utile pour se tailler un chemin dans cette mélasse étouffante. Mais il était nu et sans armes, perdu dans un monstrueux traquenard, un jeu de construction dont les règles lui échappaient. Une douleur de plus en plus poignante lui fouaillait le côté, lui coupait le souffle, et il se rendit compte qu'il n'avait pas cessé de courir. « Tout ceci est insensé. Cette route ne mène nulle part. Je n'ai plus la moindre chance. » Et courant ainsi dans ce *no man's land* de solitude, il se demanda s'il ne se trouvait pas déjà dans ce territoire crépusculaire qui sépare le monde des Morts de celui des Vivants.

Il s'arrêta un instant pour examiner plus attentivement le mur situé sur sa droite, mais il n'y avait guère d'anfractuosités ou de lézardes permettant l'escalade. Malgré sa très grande ancienneté, la muraille était intacte, ceinturant une mystérieuse et inexpugnable forteresse. Puis il y eut de nouveaux hurlements, plus proches, plus angoissants encore et, en se retournant, Baird craignit soudain d'entrevoir dans le brouillard des centaures vêtus de noires houppelandes et casqués de métal fulgurant. Il se dit aussi, en voyant d'ignobles chiens aux mâchoires hypertrophiées dépasser les cavaliers et tendre le cou vers lui, qu'il n'y avait rien entre leur morsure et sa chair frissonnante, pas même l'épaisseur d'une pièce de tissu.

(Loin, à l'arrière-garde de la chasse maléfique, un rire de femme...)

Quand il fut à peu près certain que les centaures le rattraperaient, le laisseraient dépecer par leur meute, comme ses semblables, dans leur vaine cruauté, avaient laissé mourir pour leur plaisir les hommes des forêts, une déchirure de la brume lui révéla une haute porte de cristal qui lui barrait le

chemin et brillait avec une telle intensité que ses yeux se mirent aussitôt à larmoyer.

Un cri s'étira dans le temps, pareil à une masse filandreuse courant entre des étoiles fluettes et glacées. Bientôt il ne fut plus qu'un long filament extrêmement ténu, mais Brian continuait de l'entendre. Il pénétrait dans ses oreilles, mais également par tous les orifices de son visage. On aurait pu croire qu'il *buvait* cette sonorité de plus en plus minuscule mais toujours plus acérée.

Enfonçant ses mains dans la muraille qui se trouvait à sa gauche, il se rendit compte qu'elle était devenue floconneuse et froide comme de la neige. Il y enfouit ses doigts puis les poignets pour tenter l'escalade de la paroi. C'était une entreprise hasardeuse qui risquait de lui faire perdre un temps précieux mais il réussit finalement à se hisser, au prix d'efforts exténuants, jusqu'au sommet du rempart.

Ce fut pour contempler un océan verdâtre et illimité. Il eut beau écarquiller les yeux, il ne put découvrir la moindre trace de ses poursuivants. Seule dépassait de cette mer de flocons, la crête de la muraille, sorte d'inutile chemin de ronde autour du néant. Il marcha sur cette chaussée étroite comme un funambule angoissé. Maintenant, lui semblait-il, le cri d'inhumaine souffrance avait cessé de rouler dans les profondeurs de ce monde en trompe l'œil mais à sa place résonna bientôt le concert enragé des chiens.

Au fur et à mesure qu'il allait droit devant lui, il sentait la muraille perdre de sa consistance et sa démarche s'empêtrer dangereusement. Il s'enfonçait lentement, à chaque pas, comme dans des sables mouvants. Devant lui, la mer nuageuse s'était soudain transformée en une muraille concave et il se demanda s'il n'était pas prisonnier à l'intérieur d'une sphère de coton. Mais cette impression pénible d'emprisonnement ne tarda pas à disparaître, quand une déchirure verticale se produisit dans la courbure et se propagea rapidement vers « l'horizon » qu'elle trancha symétriquement en deux. Dans cette ouverture se dressa la silhouette de la Citadelle. Mais la forteresse semblait maintenant beaucoup moins ancienne. Comme si l'Histoire était retournée en arrière. Même à cette distance, ses détails architecturaux paraissaient bien plus complexes, l'agencement de ses ouvrages incompréhensible...

Tout en s'efforçant d'avancer sur cette route étroite qui se déroba sous ses pieds, Brian se demanda quel but avaient poursuivi les constructeurs de

cette énigmatique citadelle.

Il lui fallut se tenir doublement sur ses gardes, car à présent les hurlements de la meute résonnaient juste au-dessous de lui. Le moindre faux pas risquait de le précipiter au sein de la troupe déchaînée. Il lança un regard angoissé dans cette pâte floconneuse qui levait sous ses pas, vers la fosse opalescente enclose entre les murailles de pierre molle.

Peu à peu des visages se dégagèrent de cette brume maléfique, et il distingua un petit groupe de cavaliers, encore vaguement esquissés, noires et brutales apparitions qui ricanaient en le dévisageant. Il remarqua bientôt que tous ces hommes, contrairement à ce qu'il avait pu penser d'abord, portaient des uniformes frappés de l'emblème de la Confédération.

— Descends de là ! s'écria une voix haineuse sortant d'une bouche déchirée par une balafre sanglante. Descends, maudit traître, que tu sois dévoré par nos chiens !

Tandis que ses genoux s'enfonçaient dans la muraille qui avait l'air de fondre sous la loupe d'un puissant soleil, il vit que les centaures emmenaient avec eux, jeté en travers d'une selle, le corps dénudé, sans vie, de Moyra Farsán.

— Que voulez-vous faire d'elle ? demanda-t-il, et il descendit plus profondément encore dans la trappe d'ouate.

— Viens nous rejoindre, Baird, fils de pute, et nous te le dirons ! Nous avons tant de choses à te dire !

Il n'y avait plus aucune logique dans ce qui lui arrivait : un des cavaliers souleva la tête de la jeune femme en la tirant brutalement par les cheveux et il hurla en découvrant la bouillie infâme qui avait été un visage...

— Reconnais-tu cette putain ? lui jeta haineusement l'un des chasseurs.

C'était le capitaine Vanellen. Les traits de l'officier reflétaient la colère, la haine et le mépris.

— Tu es un sale traître, Baird. J'aurais dû m'en douter, cette nuit-là, à Kardalla !

Il tira le corps de Moyra en avant jusqu'au moment où, déséquilibré, il glissa de la selle pour venir choir parmi les chiens. C'étaient des bêtes énormes, impatientes d'aller à la curée. Quand Vanellen leur en intima l'ordre, elles se ruèrent toutes à la fois sur Moyra Farsán.

D'entre les lèvres tuméfiées monta une petite phrase suppliante et Brian sut qu'elle ne pouvait s'adresser qu'à lui :

— Ne me laisse pas !

Brusquement il trouvait le pathétique de cette scène profondément absurde et ridicule. Et il sut qu'il n'avait jamais cessé de rêver.

Il essaya de retrouver son équilibre mais la muraille avait commencé de se désagréger sous ses pieds et il se mit à glisser inexorablement vers la meute surexcitée. Quelques-uns parmi les chiens étaient déjà en train de déchirer la poitrine de la jeune femme mais d'autres abandonnèrent cette proie pour se tourner vers lui, la tête levée, les crocs découverts dans un sinistre rictus.

Il tenta vainement de comprendre la signification profonde de ce rêve tout en continuant de descendre vers cette chiennerie avide, mais lorsque les dents des bêtes furieuses s'enfoncèrent dans ses chevilles pour l'attirer dans leur cercle infernal, il cessa de fouiller sa mémoire et commença de se réveiller. La dernière image qu'il emporta dans le tourbillon qui préludait au retour de la conscience fut celle d'un homme debout sur les hauts remparts de la Citadelle, un homme qu'il avait déjà rencontré Dieu savait où et qui semblait regarder dans sa direction.

LES REBELLES DE LA NUIT

Piment

*Au milieu de la pampa
croît un piment
Pour vivre il lui faut
du soleil et du vent
Couronné de pierre
croît le piment
La lune et le vent le veillent
la lune et le vent
Quand ses rameaux fleurissent
c'est un incendie
tant ils éclatent de rouge
de rouge flamboyant*

*Personne ne le voit travailler
sous la terre
quand il cherche de jour comme de nuit
sa nourriture
Piment rouge du nord
atacaménien
je sens dans le désert
le chant de tes rameaux
Il faut que tu continues
de t'épanouir*

*tel un incendie
car tout le nord t'appartient
à toi et rien qu'à toi*

VICTOR JARA *Pimiento Trad. D.W.*

L'Épouvante, en raison des avaries qui endommageaient sa coque et comme on était dans l'impossibilité d'envisager de réparations dans l'immédiat, n'avancait qu'à vitesse réduite. Dans quelques heures, on atteindrait le dernier poste. Puis ce serait la descente vers Port-Jaïra et l'inconnu.

Brian, pâle comme un linge et les yeux profondément enfoncés dans les orbites, donnait ses ordres, machinalement. Il savait que quelque chose d'extrêmement grave s'était produit à Port-Jaïra et se demandait ce qu'ils trouveraient au bout du voyage. Son dernier rêve l'avait bouleversé, l'avait laissé tremblant, fiévreux, dans un état de délabrement proche de l'effondrement total. Rassemblant tout son courage ainsi que le peu d'énergie qui lui restait, il était monté sur le pont après avoir demandé à Chavez de rester avec Moyra.

— Vous souvenez-vous de ce que je vous disais l'autre jour, lieutenant Sigurd ?

— De quoi voulez-vous parler, monsieur ?

— De mes avertissements un peu funèbres concernant cette planète. De son charme empoisonné, de son attrait morbide. Mais peut-être avez-vous déjà oublié mes paroles.

— Monsieur, j'ignore le fond de votre pensée, de même que je suis ignorant de ce qui nous attend dans les jours à venir, mais une chose demeure certaine : tous les événements dont nous avons été les témoins doivent avoir une explication rationnelle. Je pense que nous sommes les victimes d'une conspiration de l'ennemi, et que nous devons rester vigilants. Je crois que le défaitisme est mal venu et même extrêmement néfaste dans une situation aussi... difficile que celle où nous nous trouvons.

Baird fut étonné de la longueur et de la véhémence de ce discours. En fait le jeune homme lui reprochait tout bonnement son impéritie.

« Répugnante petite vipère ! Tu serais capable de me jeter par-dessus bord si tu avais une chance de prendre ma place. Mais le temps des grandes

ambitions militaires est fini, mon garçon. L'histoire a pris un autre cap, et nous aurons bientôt une dure leçon à apprendre. »

— Avez-vous déjà entendu parler d'un certain Hitler ?... Non, vous m'étonnez, lieutenant. On ne vous apprend donc plus rien à l'Académie ? Ce Hitler était un caporal qui rêvait de diriger des armées entières en les poussant en tous sens sur la mappemonde. Une armée par-ci, une autre par-là... selon sa guise et les inspirations de sa folie. Sa mégalomanie était telle qu'il lui était quasiment impossible de concevoir un échec. Son génie, estimait-il, le mettait à l'abri de l'erreur. Il avait pris pour méthode de combat (on ne saurait parler de stratégie !) la sous-estimation de l'adversaire érigée en principe... À la fin, il omit tout simplement d'écouter les conseils de ses maréchaux qui passaient pourtant pour des foudres de guerre, et sombra corps et biens dans une des plus gigantesques débâcles de l'histoire militaire. Eh bien, mon cher lieutenant, j'ai l'impression, si vous voulez bien me pardonner cet accès de... défaitisme, comme vous dites, que nous avons commis les mêmes erreurs que le petit caporal autrichien. À la différence près que nous avons certaines excuses : notre champ de bataille est à l'échelle de l'univers et non plus d'un pays ou d'un continent. Mais il n'en demeure pas moins que nous risquons fort de partager le triste sort des grands empires décadents. Pour moi tout cela n'est pas bien grave, car je n'avais de toute façon aucun avenir mais vous... vous devriez essayer de vous en tirer.

Sigurd se cramponnait au bastingage et ses jointures étaient devenues blanches comme neige. Quand il planta son regard dans celui de Brian, il contenait une haine féroce.

— Je ne puis accepter votre monstrueuse philosophie, Baird ! (Sa colère devait être à son paroxysme pour qu'il en oubliât les convenances !) Dès le premier instant, vous m'avez détesté, vous avez essayé de saper mon moral... vous n'avez rêvé que d'une chose : détruire mon univers !

« Allons bon, se dit Brian, je vais en prendre pour mon grade ! » Mais malgré son cynisme apparent, il sentait la haine reprendre le dessus, s'emparer de lui. La haine mais un autre sentiment encore, plus ambigu et plus sournois. Il avait eu tort de provoquer une nouvelle fois son jeune subordonné. Après tout, il s'agissait d'une attitude bien mesquine et surtout d'une perte d'énergie considérable et parfaitement inutile. Partagé entre l'envie de gifler l'enseigne de vaisseau et la crainte d'avoir le dessous dans

une possible échauffourée, Baird se demanda s'il ne valait pas mieux faire des excuses en bonne et due forme.

— Lieutenant, je crois que je me suis laissé emporter... par la mélancolie. Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses.

Les yeux du jeune homme flamboyèrent. Brian pouvait y lire comme dans un livre ouvert : « Espèce de salaud, disaient les yeux de Sigurd. Tu crois que tu vas t'en tirer comme ça, avec des excuses. Tu n'es rien, pas même un homme. Tu aurais dû accepter le combat. Qu'on en finisse une bonne fois. Au lieu de cela, tu m'offres la trêve contre quelques répugnantes formules de courtoisie ! Mais je te hais, je te hais, je te hais, au-delà de toute expression ! JE TE HAIS et je donnerais je ne sais quoi pour avoir le plaisir de t'empoigner et de te jeter dans ces eaux répugnantes ! Pour te voir couler dans cette rivière de pus, et entendre tes os craquer entre les mâchoires des monstres qui y grouillent. Alors seulement je pourrais reprendre mes esprits, vivre comme un homme en bonne santé. »

Baird recula instinctivement devant le débordement de cette haine, devant les flots tumultueux de cette énergie de mort.

— Je sais que je suis réellement allé trop loin. Nous devons rester unis, si nous voulons garder quelques chances de survivre.

Maintenant il se voyait prêt à tous les compromis et ressentait une sombre jouissance à s'abaisser devant ce pauvre jeune homme, marionnette grandiloquente et dérisoire dont les principes allaient bientôt faire naufrage dans les tourbillons de la Grande Rivière.

Une fois de plus, ce fut Chavez qui vint au secours du lieutenant. Cette demi-portion arrivait toujours au bon moment, à croire qu'il s'agissait d'un *deus ex machina* spécialement créé à son intention. La voix du petit homme vint exploser aux oreilles de Baird tel un coup de trompette :

— Lieutenant, il faut absolument que je vous parle !

— Monsieur Chavez, vous tombez bien. Le lieutenant Sigurd et moi nous nous entretenions justement du tour fâcheux qu'étaient en train de prendre les événements.

Entièrement remis de ses émotions, Baird fit face à son jeune et bouillant subordonné :

— N'est-ce pas, lieutenant ?

— Effectivement, monsieur ! répliqua l'autre sans se démonter. Mais nos avis différaient considérablement. Le commandant considérait que toute

résistance était devenue inutile. Pour affirmer cela, il se fonde sur les incidents des dernières quarante-huit heures. Je suis, quant à moi, d'une opinion totalement différente. J'estime que le moment est venu de faire preuve de notre puissance militaire et de...

— Foncer dans le tas ! l'interrompit le petit homme. Cela fait longtemps que je vous observe, jeune homme... et je me suis bien vite rendu compte que vous ne rêviez que d'une chose : en découdre, comme on dit. Vous feriez sauter une planète entière pour que la possibilité vous soit donnée de *faire vos preuves*... Malheureusement, je commence à croire que le temps des grands exploits guerriers est révolu. Dans ce coin de la Galaxie pour le moins. Ce qui me semble dommage, c'est que les imbéciles qui ont la responsabilité des opérations militaires n'y verront que du feu et refuseront une fois de plus d'apprendre leur leçon...

Le visage de Sigurd était d'une teinte crayeuse, et dans ses yeux verts tremblait une flamme indéfinissable. Il devait se dire qu'il se trouvait en face d'une conjuration, de tout un réseau de saboteurs psychologiques dont l'audace se donnait maintenant libre cours. Avec le manque de nuances qui caractérise la pensée de tous les fanatiques, il ne voyait qu'une issue : l'élimination immédiate du lieutenant Baird et du señor Chavez. Mais cela revenait à se mutiner purement et simplement, et Sigurd savait qu'un acte d'insubordination d'une telle gravité aurait des conséquences fatales. Qui sait si les hommes lui obéiraient ? Après tout, ils connaissaient le lieutenant Baird depuis de longues années (certains du moins) et ne devaient avoir qu'une confiance toute relative dans un tout jeune officier dont c'était le premier voyage à bord de *l'Épouvante*. Il se força au calme, réussit à esquisser une grimace qui pouvait à la rigueur passer pour un sourire et résolut d'argumenter.

— Quelle leçon les imbéciles en question devraient-ils apprendre ? demanda-t-il, coupant la parole au petit homme. Je serais bien heureux d'en savoir plus long à ce sujet.

— M. Chavez veut parler d'une leçon de modestie. Il pense comme moi qu'on ne doit jamais sous-estimer l'adversaire. Souvenez-vous de mon allusion au caporal Hitler !... Vous vouliez me parler, monsieur Chavez ?

— En effet, mais j'aimerais autant... veuillez m'excuser, lieutenant Sigurd...

— Je puis me retirer, si vous m'y autorisez, monsieur.

Le jeune officier s'en fut vers l'avant de la canonnière, visiblement soulagé. Dans son esprit bouleversé, le bon sens militaire, qui est tout le contraire du bon sens civil, avait fini par reprendre le dessus. Il s'appuya contre le bastingage et contempla l'étrave de *l'Épouvante* qui taillait sa route dans l'onde grumeleuse. Quelques dos squameux évoluaient avec une lenteur feinte dans les eaux grises mais se tenaient à distance respectueuse des canons du bord. Tandis qu'il tournait et retournait dans sa mémoire les curieux événements qui avaient marqué sa première mission sur Celaeno de Peroyne, il lui sembla qu'on l'observait. C'était une sensation particulièrement désagréable, et il pensa d'abord qu'il s'agissait de Baird ou alors de Chavez qui devaient tenir une conversation dont il faisait sans doute les frais. Une flambée de colère se ralluma dans sa poitrine, et il chercha des yeux celui qui le guettait ainsi. À sa grande surprise, il découvrit, à quelques pas de là, assez nonchalamment appuyé contre une espingole, le second-mâitre Foersen. Quand leurs regards se croisèrent, Cheveux d'Ange sourit de manière engageante et aussi peu réglementaire que possible, car la familiarité n'était certainement pas de mise sur un navire de la Confédération. Mais comme il l'avait remarqué dès ses premières heures passées à bord de *l'Épouvante*, l'équipage cultivait un certain laisser-aller qu'un jeune officier ne pouvait que désapprouver de toute la force de ses convictions. S'il lui fallait déchoir en s'acoquinant avec des êtres aussi vils que Foersen, mieux valait encore demeurer sous la coupe d'un incapable tel que le lieutenant Baird.

Mais peut-être s'était-il trompé. Sans doute avait-il cru lire dans les yeux de Foersen quelque chose qui ne s'y trouvait pas en réalité, car lorsqu'il porta une nouvelle fois son regard sur le sous-officier, celui-ci semblait totalement absorbé dans la contemplation de la rive gauche du fleuve. Machinalement Sigurd regarda dans la même direction mais constata bien vite qu'il n'y avait là rien d'autre à voir que le déroulement monotone des courtes falaises miroitantes, gemmées d'étincelles éblouissantes, pointes de feu dans la muraille végétale, épaisse et drue, quasi impénétrable. Sigurd se demanda quelles effrayantes énigmes se dissimulaient dans le manteau de la forêt tropicale, quelles entités menaçantes et guerrières. Pour lui, il fallait maintenant s'attendre à un immense complot des agents de Lémura. Lors des longues séances d'instruction à l'Académie de *Nova-Concordia*, les officiers plus âgés et rompus aux combats interstellaires leur avaient expliqué, exemples sanglants à l'appui, qu'il était impossible de faire

confiance à l'ennemi et que la seule forme de paix acceptable était la paix armée, celle de l'attente vigilante. Ils disaient :

— La paix n'existe pas, elle n'est qu'une séquelle de la guerre, un instant de répit entre deux phases d'un éternel conflit. Le seul Dieu dont le règne ne s'éteindra jamais est le Dieu des Batailles, peu importe quel nom les hommes lui donneront. Que CELA et CELA SEUL demeure dans votre mémoire !

» Ce que disent et pensent les civils de la guerre ne doit pas vous impressionner. Les civils et plus particulièrement les civils nommés Politiciens estiment parfois que la paix est la base même de l'évolution civilisatrice, mais nous savons, nous autres militaires, et nous le savons *par expérience*, que cette supposition est gratuite. Gratuite et dangereuse, car elle peut incliner les peuples à la mollesse et à l'inaction. Or l'inaction est la fin de la Civilisation et le début de la Décadence pure et simple...

Et ils racontaient de manière très convaincante l'anecdote historique des *Délices de Capoue*, lorsque les troupes triomphantes d'un grand chef de guerre carthaginois avaient pris leurs quartiers d'hiver au lieu de profiter immédiatement de l'avantage que leur donnaient leurs récentes et écrasantes victoires sur leurs ennemis épouvantés. Vautrés dans les plaisirs, couchés sur leurs lauriers tels des cochons grognant dans leur bauge, ils avaient épuisé leur énergie destructrice dans les beuveries sans fin et la fornication la plus vulgaire. Pendant ce temps-là leurs adversaires avaient pansé leurs blessures, réparé leurs forces et repris courage. Et poli leur haine avec amour !

Il aurait fallu, maintenant que les événements avaient pris un tel cours, lancer des troupes à l'assaut de la jungle, pénétrer dans cette forêt rebelle avec des lasers et des lance-flammes, détruire les germes de mort qui menaçaient de proliférer dans cette atmosphère propice de serre géante.

— Je vous remercie, Chavez, de m'avoir tiré de ce mauvais pas ! disait justement le lieutenant Baird. Devant ce qui nous attend, je suis plein de crainte et de tremblement. (Il n'osait raconter son rêve au petit homme, bien qu'il eût l'impression qu'il pouvait lire clairement dans ses pensées !) Je me demande ce que nous allons devenir...

Chavez le regarda, un peu par en dessous, avec un sourire trop grave :

— Que voudriez-vous devenir ? demanda-t-il d'une voix étrangement douce.

Tous les fusiliers valides étaient rangés le long du bastingage, l'arme au poing. Les officiers et les sous-officiers étaient aussi nerveux que les hommes. Seul le jeune Sigurd semblait calme et détendu. Ses traits avaient l'air gravés dans la chair de son visage avec un thermocautère.

« Seigneur, se dit Brian, on dirait une espèce de petit dieu de la Guerre. »

Dans un petit moment – quelques minutes peut-être –, ils atteindraient le dernier poste de la Confédération. Un méandre du fleuve les en séparait encore, mais comme le contact radio entre la canonnière et Port-Jaïra était toujours interrompu, le lieutenant avait d'excellentes raisons de supposer que de très désagréables surprises les attendaient encore avant la fin du voyage.

En levant les yeux vers le ciel hostile (violacé comme le mufle d'un vieil ivrogne cyanosé par le commencement de la fin !), il vit flotter dans le vent maussade l'emblème de la Confédération : une étamine sang, frappée d'un hippocriche doré enserrant les deux branches horizontales d'une étoile de première grandeur. Jusqu'à la devise en *spacelangue* : *Honor, Ordo and Autorità !*, tout ce symbolisme était d'un grotesque achevé. *L'Épouvante*, malgré les avaries qu'elle avait dû subir, se comportait vaillamment, filant ses convenables vingt nœuds dans le sens du courant et Baird se sentit brusquement un peu de vague à l'âme, comme s'il y avait eu entre le navire et lui une sorte de soudaine et secrète connivence. Il souffrait presque physiquement en songeant aux déchirures de la coque. C'était ridicule, insensé, car rien ne le liait sentimentalement à cette défroque d'acier à la dérive sur des eaux malsaines. Peut-être était-ce simplement quelque chose qui ressemblait au « syndrome du prisonnier », cette crainte subite de se voir chasser de sa cellule, projeter dans l'épouvantable vie du Dehors, quand la liberté si longtemps attendue, ardemment désirée, semble brusquement plus angoissante que l'univers carcéral mais quotidien. L'univers dans lequel il avait vécu pendant des années ressemblait un peu à une vaste prison, avec ses règlements imbéciles, ses corridors sans fin et ses miradors psychologiques. Et pourtant, il se demandait s'il ne se trouvait pas au seuil d'un monde autrement redoutable que le monde de la guerre et des embuscades.

Avec appréhension, il se dit que la nuit n'allait pas tarder à tomber, enveloppant ce navire fantôme dans une moiteur ténébreuse comparable à un avant-goût de l'enfer. Machinalement, il porta la main à son front pour

constater qu'il était gluant de transpiration et brûlant de fièvre. « Rien d'étonnant à cela, constata-t-il âprement, je suis foutu de toute manière. »

Avec ce qu'il lui restait de voix, il s'écria :

— Monsieur Mazzini, dites aux hommes de se tenir prêts. J'ai l'impression que nous allons avoir des ennuis sous peu.

Chavez, qui avait maintenant librement accès au pont à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit, ricana :

— Vous avez l'art de l'euphémisme, lieutenant.

— Je vous remercie du compliment, répliqua Brian, sèchement.

Mais personne, dans l'équipage, n'avait plus besoin d'ordre : tous les fusiliers qui guettaient cette dernière boucle du grand fleuve les séparant de leurs camarades, savaient qu'ils n'avaient rien à attendre de personne et que les oiseaux shayen qui tournaient inlassablement dans le ciel incendié par le soleil descendant se préparaient peut-être à un nouveau et monstrueux festin.

À tout prendre, ils auraient certainement préféré un paysage d'apocalypse (ils étaient coutumiers de ce genre de spectacle !)... un charnier dont la peste aurait réveillé en un tournemain toute leur ardeur guerrière, leur tirant des cris de haine et de vengeance.

Au lieu de cette brutale imagerie de mort, ils ne trouvèrent qu'une nouvelle source d'inquiétude et de découragement, une ultime énigme posée à leur imagination fiévreuse.

Le poste avait été déserté à la hâte. Le silence qui pesait sur les maisons, les tours de guet, le wharf, fit resurgir dans la mémoire de Brian le triste souvenir de cet astéroïde désolé où il avait commencé de perdre son âme...

Il retrouvait ICI cette impression morbide de se mouvoir totalement En Dehors du Monde. Si la nuit était tombée d'un seul coup, dans un flamboiement d'étoiles, et si la jungle s'était transformée en une lugubre étendue de poussière grise, il aurait accepté cette métamorphose avec résignation.

— C'est incroyable, dit Mazzini. Où diable ont-ils pu aller ? Il n'y a pas de route, rien... Et par le fleuve, avec les embarcations dont ils disposent, une évacuation ressemblerait davantage à un suicide... C'est à devenir cinglé... Si au moins on avait des nouvelles de Port-Jaïra !

Le premier-maître se tourna vers les deux officiers et ses yeux étincelèrent :

— Monsieur !

— Oui ? demanda Baird, prêt à montrer les dents.

— Il faut faire quelque chose !

— Et que proposez-vous de faire, monsieur Mazzini ?

Tous les visages étaient à présent tournés vers le trio Baird, Sigurd, Chavez. Dans les yeux des sous-officiers et des matelots brillait une petite flamme perverse : on sentait que le plus minuscule incident pouvait provoquer l'ultime déflagration, mais Brian se sentait à présent étrangement calme, quoiqu'il ne se fût pas drogué de la journée. Bien que ses mains tremblassent sans qu'il pût rien faire pour en maîtriser les longs frémissements, son esprit demeurait d'une lucidité parfaite et ses pensées filaient telles des flèches :

— Monsieur Mazzini, puisque vous tenez absolument à faire *quelque chose*, je vous demanderai de vous préparer à descendre à terre avec moi. Je pense que trois hommes suffiront amplement pour ce que nous aurons à faire ICI ! Y a-t-il une objection ?

— Vous les avez matés ! murmura le señor Chavez. (Il n'y avait aucune ironie dans cette remarque. Au contraire, Baird crut y discerner une nuance admirative. Mais le serpent, bien vite, se remit à siffler :) Dommage que votre belle autorité ne vous serve plus à grand-chose, Baird !

— ...Peut-être ont-ils été évacués par Port-Jaira. Ce n'est pas impossible, en raison de la relative proximité de la ville.

Mais Brian ne croyait pas un mot de ce qu'il avançait... et ses compagnons n'avaient pas l'air très convaincus non plus.

Pendant qu'ils cheminaient lentement dans les rues du camp abandonné, le lieutenant se dit amèrement qu'il était devenu un traître, qu'il taisait volontairement, intentionnellement, la vérité à ses hommes. Bien sûr, il savait, depuis ce rêve qu'il avait fait au sortir d'une longue beuverie avec Chavez, qu'il n'avait pas eu le choix, qu'on lui avait en quelque sorte forcé la main.

« Tandis que nous paradions dans nos beaux uniformes, le ferment de la Révolution levait dans le ventre du monde. Il se nourrissait en silence dans la matrice nocturne, croissait tel un embryon dévorant. Personne ne

soupçonnait sa présence avide, l'inexorable progrès de sa maturation !... Ce qui va naître de la nuit sera le nouveau matin de cette terre. Pauvres crétins armés jusqu'aux yeux, cherchez, fouillez donc la poussière, vous ne trouverez rien... bien au contraire, vous y perdrez votre raison ! »

Les façades sinistres n'avaient rien à leur dire, rien à leur apprendre sur le sort de leurs compagnons, et Mazzini et ses hommes, après avoir désespérément fouillé plusieurs bâtiments et grimpé sur les tourelles de guet, se concertèrent longuement, évitant de regarder leur commandant qui fumait une cigarette, à quelques pas de là.

— Je crois que nous pouvons rentrer, monsieur, dit le sous-officier quand les palabres furent enfin terminées. Il n'y a plus rien à faire ici.

On aurait dit une oraison funèbre et Brian pensa qu'après tout c'était bien de cela qu'il s'agissait. Ils regagnèrent la canonnière en silence, faisant vibrer les planches du wharf sous leurs bottes pesantes.

« Sans doute devrais-je faire maintenant un petit discours de circonstance. Demander à l'équipage de rassembler toute son énergie, de faire preuve de sang-froid et de discipline. »

Mais qu'y avait-il à ajouter à ce que les hommes devaient maintenant se dire tout bas ? Sans doute pensaient-ils qu'ils avaient franchi les portes de l'Enfer et que le temps avait tissé autour d'eux une toile inextricable.

Lorsqu'il donna l'ordre d'appareiller, un murmure courut parmi les fusiliers, mais il fut obéi avec une promptitude qui en disait long sur l'angoisse qui habitait ces hommes perdus sur un monde aux lois devenues soudain complètement incompréhensibles.

« C'est ce que doit ressentir le chasseur habitué à traquer impitoyablement des créatures effarouchées, des « inférieurs » frissonnants d'épouvante, et qui se trouve tout à coup, au détour d'une piste de brousse, face à face avec un animal d'une puissance et d'une férocité inouïes. »

L'équipage de *l'Épouvante* semblait en tout cas pressé de quitter ce rivage morne et silencieux, sur lequel pesait une menace inexprimable. Dans le ciel liquoreux aux teintes tristement figées, une dissonance de verts agressifs et de jaunes cireux entrelardés d'étincelles tango, témoins lointains des événements qui endeuillaient les hommes de la Terre, les oiseaux rapaces tournaient, carrousel lugubre et ininterrompu. Brian se souvint alors de l'énigmatique ballet que les oiseaux avaient composé dans le ciel quelques jours plus tôt quand il se rendait à l'embarcadère en

compagnie de Sigurd. Il avait cru, pendant quelques instants, que les oiseaux s'efforçaient d'inscrire dans l'espace un message extraordinaire. Peut-être ne s'était-il pas trompé ! Se pouvait-il que les signaux lui fussent adressés à lui ? À lui, Brian Wendell Baird, pantin en uniforme à la solde de la Grande Confédération ?

Les oiseaux shayen se mirent à hurler, plantant des épines de gel dans l'échine des hommes, battant le rappel des monstres. Une autre nuit n'allait pas tarder à tomber, bientôt les étoiles s'allumeraient dans le ciel ; et la lune s'installerait sur sa trajectoire visible.

La canonnière filait silencieusement entre les rives équidistantes, mais personne, à bord, n'oserait s'endormir, car le sommeil était devenu un ennemi, un géniteur d'insoutenables cauchemars.

Baird prit son livre de bord et y porta cette remarque :

« Le lieutenant Brian Wendell Baird, commandant de la canonnière *l'Épouvante*, cesse dès aujourd'hui (suivait en lettres capitales la mention de la date) de tenir ce livre de bord. Il n'est plus certain, en effet, que ledit livre de bord pourra être d'une quelconque utilité à ses supérieurs. »

Puis il écrivit dans son journal personnel :

« Voilà donc pourquoi ce monde exerçait sur moi la fascination du serpent ! Sans même le savoir, j'étais devenu peu à peu semblable à ceux de Celaeno de Peroyne ; insensiblement je m'étais familiarisé avec les arcanes de leur philosophie. J'ai, pour cette raison, massacré les miens sans haine mais sans repentir, franchissant en cela l'ultime pas. Oui, et pourtant toutes ces mystérieuses alchimies des profondeurs, ces sortilèges indiscernables pour ceux de ma race, me sauveront-ils lors de l'ultime épreuve ? »

Quand il eut terminé d'écrire ces lignes, il se laissa aller à la renverse, très très lentement, tel un mécanisme un peu rouillé, jusqu'au moment où ses yeux se trouvèrent exactement en face du plafonnier. Le décor familier de la cabine s'effaça pour faire place à un ciel bleu et uni au milieu duquel le soleil étincelait de toute sa vigueur.

Il se trouvait à nouveau parmi les dunes de son lointain passé. Et ces dunes hérissées d'herbes qui ressemblaient à des épées ou des fers de lance tombaient vers la mer, vers un océan qui se trouvait à des centaines d'années de lumière de Celaeno de Peroyne. C'était, il s'en souvenait encore, le dernier été de la paix. D'une de ces nombreuses paix si

éphémères, et c'était également le dernier été de sa liberté. ELLE tenait dans ses mains brunes un frêle recueil de poésies. Une très vieille anthologie de poètes américains du xx^e siècle. Quand on n'y prenait pas garde, le vent emportait les pages décollées. ELLE était nue et bronzée. De la tête aux pieds. Son visage, sa poitrine, son ventre, ses belles fesses rebondies, tout était d'un brun craquant de santé. Elle était brune et chaude et saine, de la racine des cheveux aux ongles de ses orteils. Merveilleusement désarmée dans ces dunes silencieuses désertées par les hommes. C'était le matin. Très tôt encore. Mais il faisait déjà bien chaud. Son index était glissé entre les pages du recueil de poésie et elle penchait légèrement la tête tout en le regardant intensément. Des années et des années (tant d'années !) le séparaient de ce souvenir, de cet unique souvenir qu'il aurait aimé emporter de l'autre côté du miroir, mais il portait en lui la brûlure de ce regard, continuait d'en ressentir au fond de son cerveau toute l'intensité. Il se rappelait ses gestes et ses paroles et la manière si douce dont elle avait récité quelques vers appris par cœur la veille : « Corps ma maison/mon cheval mon chien/que deviendrai-je/quand vous ne serez plus... » Et il n'avait oublié ni les vers, ni leur rythme, ni l'impression douce-amère qu'ils avaient laissée en lui. ELLE finit de réciter, avec une sensibilité extrême, ces vers aux résonances troublantes, puis elle se pencha vers lui, les yeux pleins de larmes. Les dunes les cachaient et elle lui demanda : « Si elles s'écroulaient sur nous, maintenant, ne serait-ce pas une bonne chose ? » Elle avait parfois de ces brusques assauts de nostalgie de la mort, mais son corps était d'une telle santé, d'une telle aptitude à vivre qu'il les pensait sans conséquences. Sa présence le remplissait de confiance en lui-même et de fierté.

« Si elles s'écroulaient sur nous ? » avait-elle demandé, mais au lieu de les ensevelir, les dunes les avaient protégés d'éventuels voyeurs quand ils s'étaient rejoints entre les herbes, quand il avait avidement exploré son corps tout entier avec ses mains, quand...

Il avait peur. Peur des bruits du Dehors, peur des menaces de la nuit de Celaeno de Peroyne, goule spongieuse aux yeux de flamme et d'onyx.

Au bout d'un moment, tremblant d'une sorte de fièvre, il se leva et sortit dans la coursive à demi obscure. Il hésita quelques secondes, comme s'il réfléchissait à un problème extrêmement ardu, puis il colla l'oreille contre la porte de la cabine de Moyra. De derrière le panneau de métal lui

parvinrent les appels languissants de la jeune femme et il ferma les poings, enfonçant ses ongles dans la chair de ses paumes.

— Chavez, dit-il, les tempes douloureuses, êtes-vous avec elle ?

Il lui sembla que la jeune femme se tournait et se retournait sur sa couchette, comme si elle s'était trouvée attachée sur une rôtière.

N'obtenant pas de réponse, il ouvrit la porte.

Chavez était étendu sur le sol de la cabine et de son front ouvert coulait imperturbablement un ruisseau de sang. Pendant un bref instant, le temps parut suspendu et il put enregistrer tout à loisir la scène : Chavez couché à ses pieds, le visage tuméfié, Moyra se tordant sur sa couchette, nue et convulsée comme une femelle de cire, et, se tenant appuyé contre la cloison, les yeux jaillis de la tête, Foersen, reproduction vivante d'un dieu païen oublié.

— Foersen ! Que faites-vous ici ?

Cette question tomba dans le silence, telle une pierre qui s'enfonce dans un étang immobile, et Baird se rendit compte de l'absurdité de la situation : ces morts qui continuaient de se battre autour d'un simulacre de femme. Et lui, emporté par la routine, s'entêtant à jouer un rôle ridicule. Il regretta de ne pas avoir d'arme quand Cheveux d'Ange se décolla de la paroi, tel un papillon qui s'arrache au pal enfoncé dans son thorax, et se précipita sur lui en émettant des grondements et des sons inarticulés. Le second-mâitre, dans son état présent, tenait davantage de la bête fauve que de l'humain. Dans ses yeux incendiés vacillait une flamme sauvage, et quand il se trouva placé sous la lumière du plafond, sa chevelure ressembla à une crinière de feu : le mufle crépitant d'étincelles de l'ange exterminateur.

Plaqué contre le battant de métal, soudain parvenu aux limites extrêmes de rabattement, mais toujours fasciné par l'approche de son ennemi, Brian souhaita ardemment perdre connaissance, se laisser emporter dans un silence, une immobilité définitifs. Bientôt il ne vit plus en face de lui qu'un masque insupportablement déformé, auréolé de flammèches jaunes.

Des sons étranges – on aurait dit des grondements lointains ou alors déformés par le passage dans une chambre d'échos – tourbillonnèrent autour du lieutenant. Quelqu'un – ou quelque chose ? – dans un cul-de-sac de ce labyrinthe venteux, se mit à crier, puis la face ricanante qui remplissait son champ visuel éclata en lambeaux pourpres, sembla se

liquéfier jusqu'à ne plus former qu'un réseau asymétrique de rigoles violacées.

Des bruits inidentifiables s'incrustèrent dans l'encéphale de Brian et des créatures aux ailes de toile et de papier de soie s'envolèrent pesamment dans le cauchemar gris-jaune-rouge.

Plus tard (mais le temps était amoindri) des masses furieuses ébranlèrent le panneau de métal, le firent basculer malgré le poids du lieutenant, cédant le passage à des êtres difformes, méconnaissables. Des voix aigres (comparables à celles des oiseaux shayen) se mirent à croasser toutes à la fois.

Alors, lentement, l'étau se desserra, graduellement Baird reprit possession de ses facultés mentales et sensorielles. Il vit qu'il régnait dans la petite cabine une confusion bruyante, car à présent il y avait deux corps allongés sur le sol : Foersen s'était écroulé en travers de Chavez et sa tête de dieu nordique n'était plus qu'une masse innommable où se mêlaient hideusement le cramoisi et de rares éclairs de miel. Moyra était accroupie au-dessus du sous-officier et dans ses mains longues et fines, tellement caressantes, elle tenait encore la lourde barre de métal dont elle s'était servi pour fracasser le crâne de Cheveux d'Ange.

L'esprit de Brian enregistra tous ces détails et il ferma brièvement les yeux sous l'impact de cet assaut d'impressions funestes : « La boucle est bouclée », se dit-il.

Se penchant, il prit entre ses mains le visage de la jeune femme, peut-être pour la remercier de lui avoir sauvé la vie, mais son regard plongea avec consternation dans deux étangs glauques, aussi vides qu'une eau stagnante. Lentement, Moyra Farsán s'affaissa, comme si on l'avait soudain débranchée, et ses yeux de porcelaine se voilèrent complètement.

Il se tourna vers Sigurd qui le contemplait sans mot dire, mais avec une sorte de mépris glacé :

— Est-il mort ? demanda-t-il en désignant Chavez.

Le jeune homme ne répondit pas. Il semblait hypnotisé par ses propres pensées, alors Baird s'adressa au maître d'armes Illiú :

— Non, grommela le sous-officier, mais il ne tiendra plus très longtemps.

Juste à ce moment-là, le petit homme mal rasé battit des paupières et poussa un soupir :

— Ne vous en faites pas pour moi, Baird, dit-il d'une voix très faible, je sais tout ce que je devais savoir...

Le lieutenant se redressa et gagna la porte de la cabine : il étouffait et avait de la peine à se tenir à peu près droit en marchant. Il crut un instant que les hommes allaient l'empêcher de sortir mais après une brève hésitation, ils lui livrèrent passage et il monta sur le pont de *l'Épouvante*.

Un vent mou et gluant le frappa au visage tel un linge humide, et ce contact répugnant le fit trembler de la tête aux pieds.

— Qu'en en finisse, murmura-t-il, qu'on en finisse enfin !

Dans l'onde grasse quelques dos squameux filèrent devant le soc de l'étrave et il les suivit du regard jusqu'aux abords de la rive. Entre les arbres géants dont les lourdes frondaisons semblaient crouler jusque dans le courant de la Grande Rivière, sous la lumière cireuse de la lune, des gemmes rutilaient dans une féroce symétrie de feu.

Il escalada la tourelle, écouta un instant claquer dans le vent l'emblème de la Confédération (flocflocfloc), et se demanda S'ILS guettaient parmi les entassements de fleurs vénéneuses, les entrelacs de fougères et de lianes, depuis leur royaume d'humus et d'ombre, de vertige et de flamme...

En bas, dans les entrailles de la canonnière, le remue-ménage avait cessé...

Le monde était pris de vertige. La fin approchait à grands pas. Mais la fin de quoi, se demandait Brian, réfugié sur la tourelle de commandement. La fin de la civilisation, peut-être, mais de *quelle* civilisation ?

La mort brutale de Chavez l'avait marqué davantage qu'il ne l'aurait voulu. Après tout, ce petit fouineur avait mis son grain de sel partout et contribué au désarroi de ces derniers jours. Ses ultimes paroles le hantaient comme le hantait le souvenir de son rêve de la forteresse de brume. « Ne vous en faites pas pour moi... je sais tout ce que je devais savoir... »

Le silence de la nuit était lourd de menaces. Fermant les yeux et s'accoudant au métal encore tiède de la rambarde, Baird retrouva le paysage fallacieux de son rêve brutal et les gueules des chiens fouillant les chairs de la jeune femme et il se mordit les lèvres jusqu'au moment où il sentit dans sa bouche le goût de son propre sang. Au visage bouleversé de Moyra se superposa un autre visage, celui d'une étrangère aux pommettes hautes, aux lèvres un peu trop pleines, aux yeux étincelants. Des images se succédaient, tandis que les chiens s'écartaient du corps déchiqueté de leur victime,

tendaient le cou vers une lune rougeoyante et hurlaient longuement, désespérément, comme s'ils venaient de reconnaître leur erreur.

L'inconnue qui avait pris la place de Moyra Farsán ouvrit la bouche et ses lèvres formèrent lentement des paroles que Brian déchiffra plutôt qu'il ne les entendit :

— Bientôt, disait-elle, tu seras en mesure de TOUT comprendre... Bientôt...

Mais Brian était réellement à bout de forces : des larmes d'épuisement lui coulèrent sur le visage, sans qu'il tentât quoi que ce fût pour les retenir ou du moins les essuyer. Il dit, sans même s'en rendre compte, à haute et intelligible voix :

— *Pourquoi n'en finissons-nous pas ?*

Quand, n'obtenant pas de réponse de la « devineresse », il trouva enfin le courage de soulever ses paupières douloureuses, la lune flambait dans le ciel telle une monstrueuse topaze prête à tomber sur la Grande Forêt, brasier fulgurant qui viendrait noyer les falaises gemmées, broyant les canons de *l'Épouvante* dans un formidable jaillissement de lumière dorée.

Toute une galerie de personnages défila dans sa mémoire, comme dans un miroir recouvert de buée : le cruel capitaine Vanellen qui lui dressait des embuscades jusque dans ses rêves, le lieutenant Mortimer, pauvre fantoche perclus de snobismes, qui avait essayé de lui jeter de la poudre aux yeux, Mme Tuyati, Mère Maquerelle de la Nuit, Vassia, dont la patience n'était peut-être que de la résignation, et d'autres encore, d'autres, bien sûr – une jeune femme qui lisait de vieux poèmes d'amour, par exemple, et un homme, déjà presque dénué de visage, qui jugerait, prononçait et condamnait d'un ton à la fois fanatique et glacé et dont le strict vêtement s'ornait de l'insigne du Parti... Foersen, Sigurd, Chavez... Strickmann...

Mais lorsqu'il eut traversé ainsi la moitié du *no man's land* du temps, une voix sèche résonna dans la moiteur nocturne. C'était celle de l'enseigne de vaisseau :

— Monsieur, disait le jeune homme, je vous ai cherché partout. Je ne pourrai pas les « tenir »... Vous devriez leur parler.

— Leur parler de quoi, *lieutenant* ?

« Maintenant, se dit Brian, nous allons crever l'abcès, mon petit, nous allons régler nos comptes... »

Mais, à son extrême surprise, Sigurd ne lui opposa aucun de ses arguments coutumiers sur la nécessité de la discipline ou sur les exigences du règlement militaire. Pour une fois, il battit carrément en retraite, car il semblait assez découragé lui-même.

— Je ne sais pas, bégaya-t-il, je ne sais pas... C'est vous le commandant, monsieur...

— Vous avez raison, *lieutenant*, je suis *encore* le commandant...

OceanofPDF.com

PORT-JAÏRA

*la mer gonfle ses seins de baudruche verte
parmi les ombres femelles
ses cris t'accueilleront
dans un faux jour essentiellement pareil
au crépuscule
mais toi ne te détourne pas de ta route
guette avec soin la viorne de tes pensées
et devinant chaque signe deviens
l'ordre abstrait
dont tu es géomètre
car tu es chaque jour doué de ta pénible
perfection
et tu luttas avec le double inégal
jailli dans ta mémoire
puisque ce chant qui te hante
nous le ferons verticille sanglant
au fond de notre cœur défié*

D.W., 1963.

L'Épouvante entra dans le port une heure seulement avant le lever du soleil. Tous les survivants de cette lugubre odyssée se terraient dans un mutisme absolu, et il avait fallu toute l'autorité des sous-officiers pour empêcher les hommes de jeter Moyra par-dessus bord. Sigurd, écœuré par l'attitude des uns et des autres, errait à travers le navire, pâle et maussade. Il

semblait considérablement vieilli et parfois ses lèvres tremblaient comme s'il allait se mettre à pleurer.

Baird ne quittait plus son poste sur la tourelle, mais ce n'était pas pour faire preuve d'autorité : il voulait être le mieux placé pour voir ce qui se passait dans la ville.

Deux heures auparavant, ils avaient trouvé le débarcadère de *l'Épouvante* abandonné sous le lugubre scintillement des dernières étoiles de la nuit. Ils avaient poursuivi leur route sans même ralentir un instant leur allure, car ils n'avaient plus besoin de descendre à terre pour savoir qu'il ne restait pas un être vivant dans ces parages. Les bâtiments ancrés le long de la berge de l'Ez étaient devenus des vaisseaux fantômes. Bien avant d'atteindre la mer, ils avaient vu le ciel s'embraser et s'étaient résignés à l'imminence du cataclysme.

Et maintenant, Brian contemplait celui-ci dans toute sa brutale majesté : tous les quartiers occupés par la Confédération étaient devenus la proie des flammes. Celles-ci dévoraient avec une rage méthodique les bâtiments fonctionnels et prétentieux que les Envahisseurs avaient construits en plein cœur de la ville. Parfois une violente explosion signalait la destruction d'un poste militaire ou d'une centrale d'énergie. Les fusiliers assistaient en silence à la désagrégation de cette puissance redoutable qu'ils avaient fini par croire invincible. La plupart d'entre eux, malgré les événements des jours écoulés, penchaient pour une soudaine trahison des Lems, un raid brutal de leur vieil ennemi sur cette base perdue aux confins de la Civilisation. C'était, pour eux qui avaient été dressés à vaincre et à semer la mort et le désespoir dans les rangs adverses, une situation intolérable.

D'ores et déjà il n'existait plus de discipline à bord de *l'Épouvante*, et Baird n'ignorait pas que dès que la canonnière aurait accosté, l'ensemble de l'équipage et tous les fusiliers abandonneraient les postes de combat pour se disperser dans les ruines. Il leur fallait des preuves visibles, tangibles de leur infortune, de leur écrasante et peu honorable défaite.

Quand *l'Épouvante* ne fut plus qu'à quelques encablures de la jetée, le lieutenant pointa sa longue-vue électronique vers les hauteurs de la citadelle. Il était certain d'y découvrir un élément nouveau.

— Lieutenant Sigurd ! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur !

Il se retourna et pencha la tête vers le jeune homme qui se tenait juste au pied de la tourelle :

— Qu’allez-vous faire, maintenant, dans cette situation... difficile ?

Sigurd lui lança un regard plein de haine :

— On dirait, balbutia-t-il, que vous vous réjouissez de ce qui arrive !

— Ne faites pas le pitre, lieutenant ! Personne ne peut se réjouir d’une telle catastrophe, mais il faut bien avouer que nous ne l’avons pas volée ! Prenez le commandement !

Les yeux de l’enseigne de vaisseau étincelèrent et il porta instinctivement la main à son ceinturon d’arme :

— Sans blague ! Vous voudriez me tuer, lieutenant Sigurd ! En cet instant précis où vous pouvez faire la preuve de votre dévouement inconditionnel à la cause que vous défendez ! Quelle sottise !

« Seigneur ! se dit Baird. Mais qu’est-ce qui me prend de le provoquer ainsi. Si je ne me tais pas, il va réellement falloir qu’il me tue ! »

Mais le jeune officier se détourna vivement, laissa tomber ses deux bras le long de ses hanches et demeura immobile. On aurait pu croire qu’il boudait.

Baird ne s’était pas trompé : les hommes sautèrent sur le quai désert en hurlant de rage et de haine. Toute la peur qu’ils avaient refoulée au fond d’eux-mêmes pendant toutes ces heures d’angoisse et d’insupportable attente, de mortelle dérive entre deux rives hostiles, se donna enfin libre cours : cherchant qui tuer, ils abandonnèrent le navire à la hâte et disparurent dans les rues encore épargnées par l’holocauste. Certains chantaient des chants guerriers aux paroles dérisoires, pauvres défis que ces marionnettes lançaient à un monde absurde où leurs maîtres les avaient exilés et dont ils faisaient maintenant les frais.

Sigurd essaya de retenir l’un des fuyards par la manche de son uniforme ; mais il fut brutalement repoussé tandis que les insultes les plus ordurières se mettaient à pleuvoir sur lui. Il tenta de dégainer son pistolet pour rétablir l’équilibre des forces, et Baird le vit tituber brusquement et porter ses deux mains à son bas-ventre.

— Lieutenant, s’écria-t-il, laissez cela, vous ne pouvez plus rien faire à présent !

Mais le jeune officier ne l'entendait déjà plus : il gisait sur le pont, à quelques mètres seulement de la passerelle que les hommes avaient hâtivement jetée entre le bastingage et le quai, et sa pâleur effraya Brian.

Il sortit son pistolet de sa gaine et visa le fuyard :

— Vous, là-bas, revenez immédiatement, sinon je vous abats...

L'homme se retourna et leva les yeux vers la tourelle :

— Va te faire foutre, enfant de putain ! Les officiers c'est fini ! La guerre est terminée et le monde est foutu !

Interdit par cette étrange tirade, Baird laissa retomber son bras. Cet homme avait raison et Sigurd, lui, n'avait que ce qu'il méritait. Il avait été le zélé d'une puissance impitoyable, dont la seule philosophie était l'inextinguible soif de domination. Il avait pris ses responsabilités et il en avait subi les conséquences jusqu'à l'ultime limite de leur logique absurde.

— Lieutenant Baird ! hurla soudain le matelot. Vous pouvez me tirer dans le dos si vous voulez. Mais je me barre d'ici !

Quand le pont de *l'Épouvante* fut entièrement désert, à l'exception du corps inanimé de l'enseigne de vaisseau, il descendit une dernière fois dans les entrailles de la canonnière. Les cadavres de Chavez et de Foersen avaient été enveloppés dans des bâches lestées et précipités dans les eaux fumantes de l'Ez mais Moyra était toujours dans la cabine, muette et immobile, plongée dans un état catatonique qui ne l'effrayait plus à présent. On avait oublié (ou négligé ?) de la couvrir d'un drap, et sa nudité lui semblait maintenant d'une pâleur presque spectrale. Elle paraissait bien innocente et sans défense devant d'éventuels agresseurs surgis des frontières du silence. Ses yeux contemplaient fixement le plafond, l'une de ses mains était posée sur le drap près de sa hanche tandis que l'autre recouvrait le nombril, et ses cuisses mollement resserrées semblaient couvrir les prodiges de son ventre.

Brian se pencha, essaya de découvrir dans la fixité du regard une étincelle de vie, mais seul le léger rictus qui découvrait partiellement les dents de Moyra contenait un vestige de ce qu'elle avait pour lui représenté durant toute cette croisière hallucinée. En fait, ce sourire de morte-vivante ressemblait plutôt à un ultime défi.

Il laissa courir ses doigts tremblants sur le visage, les seins, les cuisses, comme s'il avait essayé de se souvenir *de tactu* de ces heures furieuses et

cruelles qui avaient embrasé son imagination jusqu'à la haine la plus primitive puis il alla prendre une couverture propre et en recouvrit le corps de la jeune femme, ne laissant dépasser que le visage et les épaules.

Il sortit de la cabine sans même lui accorder un dernier regard.

Sur le pont, il se laissa fasciner un instant par les flammes qui montaient vers le ciel de jusquiame et de vermillon puis il braqua une nouvelle fois ses puissantes jumelles sur la Citadelle. Son corps battait fortement, lui occasionnant par moments de brefs mais douloureux élancements et il se rendit compte qu'il était resté plus d'une dizaine d'heures sans fumer ni boire.

Au bout d'un certain temps ses yeux commencèrent à larmoyer et il allait interrompre ses observations quand il vit apparaître sur une des plates-formes extérieures de la vieille forteresse une silhouette familière.

Celle-ci se précisa dès qu'il poussa au maximum la mise au point et il se retrouva face à face avec le visage de son destin. Le *regard* traversa la distance comme s'il savait exactement qu'on l'observait depuis cette carcasse de métal échouée dans le port, et les yeux de Baird furent comme des portes livrant passage à une volonté étrangère.

Quand il abaissa ses jumelles, des hurlements déjà lointains et les sifflements caractéristiques des armes confédérées lui parvinrent : quelque part dans la ville incendiée, une dernière et inutile bataille venait de s'engager.

Pendant quelques minutes, il demeura là, sans oser bouger, écoutant les tonnerres décroissants du combat, contemplant le cadavre de Sigurd, respirant dans l'atmosphère un mélange indéfinissable d'odeurs les unes vaguement familières, les autres encore inidentifiables : les exhalaisons d'un monde en train de mourir et de naître... Il lui fallait s'habituer à l'approche de sa nouvelle vie, dépouiller sa vieille guenille... Lointaine, comme étouffée par la proximité de la mort, une voix lui cria :

« Maudit traître ! Tu nous as livrés à nos ennemis ! » Mais la colère l'envahit, et il hurla dans le vent et dans la suie tourbillonnante qui sortait du ventre de feu : « Ta gueule, Vanellen, tu es mort comme sont morts tous tes semblables ! Il n'y avait pas de place ici ni pour toi ni pour les tiens ! »

Il claquait des dents, de rage, d'impatience, de fièvre...

Le ciel tout entier crépitait d'étincelles.

Un peu plus tard, il franchit la passerelle.

Avant de prendre la route qui menait à la Citadelle, il se retourna une dernière fois vers la masse grise de *l'Épouvante* et crut entendre toute une série de craquements lugubres ébranler ses superstructures, agiter ses entrailles de métal.

Le ciel était une bouillie de fiel et d'or liquide.

Alors qu'il allait s'engager dans une des rues étroites, une voix résonna : celle d'une femme qui l'appelait par son nom.

Un coup de poignard le frappant entre les omoplates, le figeant sur place... Une douleur vive, presque physique : vivifiante aussi : le retour à la conscience, se dit-il, après un long sommeil peuplé de cauchemars.

La voix de Moyra Farsán transformée, comme métamorphosée (chrysalide perçant enfin le cocon de la longue nuit de Celaeno de Peroyne !) retentit pour la seconde fois.

Lentement il lui fit face.

Elle se tenait debout sur le pont de la canonnière, et les reflets de l'incendie projetés jusqu'aux nuages – caillots de feu et de sang – lui faisaient une lourde crinière de flammes.

En découvrant le nouveau visage de la jeune femme, des émotions anciennes l'assaillirent, lointaines, presque noyées dans le lac immobile de sa mémoire. (Corps ma maison/mon cheval mon chien.) Ces paroles très vieilles, venues d'un autre monde, de par-delà les abîmes de l'espace et du temps, semblèrent s'enfoncer lentement dans une mer de métal en fusion. Il fut pris de vertige et manqua de perdre l'équilibre mais ne put détacher ses regards de la silhouette de Moyra dressée dans le jour rouge. Elle avait triomphé de la bête d'acier qui avait été son navire, qui avait été sa prison, qui avait été son univers.

ET LA BÊTE DE MÉTAL SE MIT À CRAQUER DE PLUS BELLE, À CHANTER DE TOUTES SES MEMBRURES, SE DÉFAISANT, SE DISLOQUANT COMME POUR SE DISSOUDRE DANS LE VENT DU TEMPS.

Il sentait sur sa nuque l'haleine pesante de la ville, entendait ses rumeurs et ses grondements.

Le monde se courbait, se brisait irrémédiablement, telle une branche d'arbre sous le poids d'un oiseau monstrueux. Il allait se désagréger comme *l'Épouvante*, navire spectral égaré sur l'océan de la nuit.

« Les armées des étoiles viendront pour détruire ce qui était déjà mort, mais des ruines renaîtra la vie. Et les guerriers des Étoiles seront tels des insectes mâles après la fécondation. »

Pauvre vieux Mortimer. Transcripteur des miracles, discret imbécile, tu étais dans le vrai, tu avais touché la vérité du bout du gros orteil ! Certes, tu aurais mérité mieux qu'une mort misérable, mais que veux-tu, on ne choisit pas son destin. Pas plus maintenant que jadis quand les hommes étouffaient dans les cités de la misère, traqués sans relâche par les chiens courants de la mort.

Sans doute n'y a-t-il plus, à part moi, un seul homme vivant dans cette ville, un seul *humain-humain*, un seul mercenaire de la Corruption !

Moyra était sur la passerelle et Brian crut la voir chavirer un instant balancée par un vent furieux, mais ce n'était qu'une illusion, un artifice de la lumière :

Il se rappela l'ardeur qui l'avait brûlé jusqu'à la moelle des os quand il s'était penché sur cette femme pour la première fois, quand il avait touché, caressé son corps profondément endormi ; quand il s'était laissé emporter par l'étrange tourbillon surgi de la nuit...

Il aurait voulu ressentir du désarroi, une immense pitié pour tous les hommes qui venaient de mourir, dans les rues de Port-Jaïra ou ailleurs, sur Celaeno de Peroyne, mais il se sentit paisible et détendu, et lorsque la jeune femme lui posa la main sur l'épaule, il réussit même à sourire. Il trouva tout naturel qu'elle se fût levée d'entre les morts et qu'elle ne reposât plus, marionnette aux fils rompus, dans les flancs de *l'Épouvante*.

— Tu vois, dit-elle avec une lenteur tranquille, les événements ont suivi leur cours...

Ils marchèrent côte à côte dans des rues dévastées.

Sur une place, ils tombèrent sur le cadavre de Vanellen.

Les yeux grands ouverts fixaient le ciel embrasé mais ils n'exprimaient rien sinon, peut-être, la surprise.

La mort l'avait frappé de profil.

Dans Port-Jaïra livré aux flammes, des silhouettes indolentes, bizarrement accoutrées, erraient sans inquiétude. Parfois le feu inclinait vers elles ses têtes innombrables, venant leur prodiguer de chaudes caresses, avant qu'elles ne passent leur chemin.

La mer d'Offuz, tel un grand miroir de vif-argent, rutilait sous le soleil levant.

Juin, juillet, août 1978.

OceanofPDF.com

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de Toumon, 75006-Paris

diffusion

France et étranger : Flammarion – Paris

Suisse : Office du Livre – Fribourg

Canada : Flammarion Ltée – Montréal

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge.

Usine de La Flèche, le 03-08-1979.

6287-5 – Dépôt légal 3^e trimestre 1979.

ISBN : 2-277-11976-8



rel.1 / oct.2013

OceanofPDF.com

-
- ¹ Allusion au merveilleux roman de James Hilton : *Horizons perdus*. Shangri-La est un monastère dissimulé dans une vallée inconnue du Tibet, où la vie s'écoule dans le bonheur que seuls peuvent apporter la sagesse et la paix de l'esprit. (NdA)
- ² Ces lignes sont la traduction intégrale d'un poème de May Swenson : *Question*. (NdA).
- ³ Au cours des années, la terminologie militaire ayant considérablement évolué, il serait vain de comparer les grades en usage dans ce récit avec ceux de l'armée ou de la marine actuelles. (NdA)
- ⁴ Celaeno : une des Harpies. Dans la mythologie grecque, on leur donnait pour géniteur Poséidon, Thaumas ou Pontos, pour mère soit la Terre, soit une déesse marine. Si Hésiode et Homère les décrivent comme des vierges ailées, personnifiant les tempêtes, les mythographes plus tardifs sont bien moins tendres pour elles. Les plus connues parmi ces créatures fabuleuses étaient *Aello*, *Ocypété* et *Céléno* (ou *Celaeno*), ce qui signifie *tempête*, *vol rapide et la sombre*. Messagères du roi de l'Olympe, elles étaient, nous rapporte-t-on, appelées communément les chiennes de Zeus. Tantôt belles, tantôt franchement grotesques ou hideuses, elles passaient pour enlever les enfants ou entraîner les âmes vers les Enfers. Virgile, par exemple, en fait des hybrides infernaux. Leur mauvais caractère est en tout cas devenu proverbial. Visage de femme, corps de vautour, serres cruellement tranchantes, elles sont devenues, ces harpies toujours affamées, symbole de corruption. Elles répandaient, nous disent certains spécialistes des mythes grecs, une odeur infecte, et laissaient l'empreinte indélébile de leur souillure sur tout ce qu'elles approchaient. (NdA)
- ⁵ Hamlet : ... je vois vingt mille hommes marcher à la mort, et, pour une fantaisie, pour une gloriole, aller au sépulcre comme au lit, se battant pour un champ où il leur est impossible de se mesurer tous et qui est une tombe trop étroite pour couvrir les tués ! (*Hamlet*, IV, 4. Traduction de François-Victor Hugo).